

DIX-SEPT PORTRAITS DE FEMMES

Paul Jorion

Avertissement :

Je n'ai pas pu faire l'économie de me situer moi-même, homme, par rapport à ces femmes dont je peins le portrait une par une ou dans l'une de ces catégories simples au sein desquelles je les ai trouvées, comme « les femmes pour qui j'ai le coup de foudre » ou « les femmes qui courent en bord de mer ». Mes exemples sont en général récents, ce qui explique pourquoi les rencontres se passent le plus souvent à San Francisco, où j'habite aujourd'hui, ou dans la nébuleuse Los Angeles, où j'habitais auparavant.

Pourquoi « 17 » me direz-vous ? La raison, c'est celle-ci : il existe dix-sept formes régulières permettant de couvrir une surface par leur simple répétition et il existe peut-être dix-sept figures simples du rapport qui existe entre moi et une femme.

Juin 2003.

I. LA FEMME QUI A D'AUTRES OPINIONS POLITIQUES QUE LES MIENNES

Le matin, je me lève vers six heures. Mon appartement est situé à *Pacific Heights*, le quartier qu'habitent à San Francisco les gens qui, comme moi, travaillent dans la finance. Il y a eu, il y a une dizaine d'années, un film qui portait ce nom : qui s'appelait *Pacific Heights*. Il avait été mis en scène par John Schlesinger à qui on doit quelques très beaux films, parmi lesquels *Midnight Cowboy*, et aussi, *Sunday, Bloody Sunday*, dont l'une des scènes mémorables était Peter Finch embrassant longuement Murray Head sur la bouche (je rappelle qu'on était en 1971), et une autre, ma préférée, celle où Glenda Jackson s'apprête à verser du lait dans son café, quand la petite fille de la maison le lui déconseille parce que « c'est le lait du bébé », et comme cette remarque ne semble pas pouvoir la dissuader, la gamine ajoute : « C'est le lait de Maman ! ».

Dans *Pacific Heights*, Michael Keaton, qui serait quelques années plus tard un Batman particulièrement cafardeux, face à Jack Nicholson dans le rôle du Joker, est le voisin satanique qui détruit par petites touches sadiques la vie d'un couple de jeunes gens BCBG, tout à leur bonheur de s'installer dans un voisinage aussi huppé. La demoiselle chic est jouée par Mélanie Griffith, qui avait été quelques années auparavant, une *femme au travail* battante (*Working Girl*) ne faisant qu'une bouchée des barrières sociales, et surtout, la *créature sauvage*, la séductrice sans états d'âme de *Wild Thing*, qui lui avait permis de donner la pleine mesure du talent et de l'humour qui sont les siens.

Comme la plupart des quartiers du centre de San Francisco, *Pacific Heights* est à flanc de coteau, accroché à une colline très escarpée qui descend droit vers la baie. Trois blocs plus haut, dans la montée, se situe une forteresse appartenant à Danielle

Steel, une romancière à succès dont le nom est familier aux Américains et, qui sait, peut-être même aux Français. La maison où j'habite est au coin de Broadway et de Gough. Mon appartement, au premier étage, donne sur la partie pentue de Gough, et dispose d'une vue sur les deux quartiers constituant la partie basse de la colline : *Cow Hollow* et *Marina*. Du salon, à condition de bénéficier de mes explications, on aperçoit un coin de la baie de San Francisco : *Fort Mason*, un peu d'eau, et à l'arrière-plan, l'île d'*Alcatraz*, la prison aujourd'hui désaffectée. Du toit de l'immeuble, qui fait terrasse, on domine d'une cinquantaine de mètres toute la partie Nord de la baie et la vue est saisissante. À droite, barrant l'horizon, *Russian Hill*, avec, au-delà, les étages ultimes de quelques gratte-ciels du district financier, et en particulier, la tour en pyramide *Trans-America*. Au centre du panorama, *Alcatraz*, et à gauche plus au large, se profilant devant les collines de *Marin County*, une autre île, toute verte et beaucoup plus vaste, une montagne posée sur l'eau : *Angel Island*. À gauche, la Porte Dorée s'ouvrant sur l'Océan Pacifique : le pont du « *Golden Gate* » dans toute sa splendeur écarlate.

Lorsque la Marine est en ville, à la fin-septembre, la patrouille aérienne des Anges Bleus fait, l'après-midi d'un samedi, une démonstration de vol acrobatique au-dessus de la baie et de la ville. Les locataires de mon immeuble se réunissent alors sur le toit pour un petit raout improvisé avec boissons et amuse-gueules. La porte d'entrée de l'immeuble est laissée entr'ouverte pour permettre aux voisins disposant d'une moins belle vue de se joindre à la fête sans devoir grimper jusqu'au parc Lafayette qui couronne la colline. On reste de toute manière entre gens du même monde : les quartiers populaires sont à des kilomètres de là.

Vers sept heures trente, je descends Gough en direction d'Union Street pour prendre le trolleybus. L'arrêt se situe au coin des deux rues, à la frontière de *Pacific Heights* et de *Cow Hollow*. Une femme à la chevelure blond platiné prend le 41 à sept heures quarante tout comme moi. Le fait que nous nous retrouvions dans le même transport en commun pratiquement tous les jours suppose chez elle comme chez moi une concertation certaine. Nos yeux ne se rencontrent jamais. Elle ne m'a jamais souri et d'après ce que j'ai pu voir, elle n'a jamais souri à aucun des autres voyageurs. Nous ne nous sommes jamais assis l'un à côté de l'autre, ce qui défie les lois de la probabilité, et là encore exige un effort concerté. Nous ne nous sommes bien entendu jamais parlé. Elle est grande, plus d'un mètre soixante-dix, et porte ses cheveux oxygénés en chignon. Sa peau est perpétuellement bronzée, mais d'une nuance apparentée à la teinture d'iode qui évoque davantage l'artifice que les rayons du soleil. Elle rappelle Eva Peron qui, j'imagine, n'était pas elle non plus une blonde authentique. Et le blond platiné doit noyer par-ci par-là du blanc car elle a une quarantaine d'années. Si je disais qu'elle « s'efforce d'en paraître vingt » je lui attribuerais un motif qui n'est certainement pas le sien. C'est beaucoup plus simplement qu'elle a un jour constaté avoir vingt ans et a décidé péremptoirement que les choses en resteraient là. Ceci ne fait donc pas d'elle la victime d'une illusion mais l'incarnation de la femme déterminée.

Le fait est que je ne lui ai jamais souri non plus. Notre attitude l'un vis-à-vis de l'autre est, d'une certaine manière, une prise de position politique. Notre antagonisme exprime une désapprobation mutuelle de nature foncièrement éthique. Elle me soupçonne probablement de voter Démocrate, tout comme il est parfaitement clair à mes yeux qu'elle vote Républicain. À ce titre je lui en veux de ne pas accorder ses actes à ses convictions

en allant habiter ailleurs en Amérique, à l'instar des gens qui votent comme elle, plutôt que sur la côte Ouest des États-Unis où le sentiment dominant « centre-gauche » devrait logiquement l'indisposer. J'ai dans la tête une représentation de la carte du pays qui comprend une ligne de démarcation nette, coïncidant en gros avec les Montagnes Rocheuses, à l'Ouest de laquelle (État de Washington, Oregon et Californie) résident les Démocrates et à l'Est de laquelle, les Républicains (il doit y avoir encore une poignée de Démocrates dans le reste du pays et, à lire le *New York Times*, je suppose, également à New York). Aussi cette femme, en habitant dans un endroit qui ne lui a pas été assigné par l'ordre naturel des choses, enfreint un pacte tacite, et mérite du coup mon regard réprobateur.

Bien sûr j'ai cherché au fil des mois à dépasser le ressentiment qui résulte du simple fait que l'on ne vous consacre pas l'attention que vous estimez mériter et à découvrir à mon hostilité des raisons plus objectives. Ainsi, je lui en ai voulu pour le « goût de chiottes » avec lequel elle s'habille, comme si, une fois levée cette restriction mentale de ma part, tout deviendrait possible entre nous. Elle se vêt avec recherche et tout ce qu'elle porte doit coûter la peau des fesses. Sa tenue favorite est une veste en cuir rouge sang-de-boeuf qui jure avec le rose-bonbon qu'elle se colle sur les lèvres, une mini-jupe en daim beige et des bottes très montantes blanches, encombrées de lacets serrés, qui font venir à ma mémoire le nom de Sonja Henie, autrement dit, évoquent pour moi le milieu du spectacle des années trente, le patinage sur glace artistique dans ses deux phases successives : les jeux olympiques (de Saint-Moritz en 1928, Lake Placid en 1932 et Garmisch-Partenkirchen en 1936), puis Hollywood (la même année). À ses propres yeux, et avec ses bottes blanches, elle est sans aucun doute, la femme au monde la plus élégante.

L'autre jour elle s'est présentée avec un nouveau manteau qu'elle portait pour me le faire voir. J'ai, par courtoisie, feint une certaine admiration. La feinte est bien entendu aisée mais l'admiration est difficile à communiquer quand, d'un commun accord, on ne peut pas échanger de regards. Ce manteau est composé de morceaux de peau de tailles diverses et de formes irrégulières et dans les teintes bleu pâle, cousus ensemble de manière intentionnellement maladroite, ce qui nous ramène tout droit aux années trente puisqu'on imagine volontiers un vêtement du même genre porté dans un film dont l'action se déroule dans la préhistoire et tourné à cette même époque.

Le contraste qui existe entre les tenues ridicules que porte cette femme et le caractère exquis de ses traits, souligne de manière navrante l'ampleur du gâchis. Lire dans son goût une « erreur » ou une « absence » de goût, trahirait cependant, comme je vais l'expliquer, un malentendu de ma part.

Quand j'étais à l'école primaire, j'avais un copain juif chez qui je me rendais souvent après l'école et dont le père était tailleur. Le style selon lequel l'appartement était décoré avait un nom que j'appris par la suite : le « kitsch ». Or un jour, j'apprends que le Louvre prépare une exposition sur l'art byzantin. Et je m'y rends, et je suis sidéré. Car tout ce que j'avais appris à reconnaître comme « kitsch », c'est-à-dire selon moi comme un manque, comme l'« absence » d'un style, je le retrouvais là, non pas comme un vide, mais comme un plein : comme l'expression positive d'une culture propre, avec sa tradition et ses mille ans au moins d'histoire. Ce souci de ne pas présenter une seule couleur choisie avec soin et distinguée ainsi des autres, mais toutes à la fois (le rouge ET le rose), cette intention d'ajouter à ce qui déjà déborde, du supplément, ce désir de surimposer de l'ivoire à de l'argent déjà en trop par rapport à de l'or lui-même en excès : voilà l'essence-même de

l'art byzantin. C'est-à-dire, une définition du beau qui confond la séduction du regard avec sa saturation, où l'admiration est imposée par la force brute plutôt que confiée aux soins du charme : autrement dit, le mariage par rapt, de préférence au chant du troubadour.

Ce qui ne veut pas dire bien sûr que tout goût de chiottes soit byzantin mais qu'il partage avec cette culture ce souci de saturation de l'œil, censé symboliser, cela va de soi, la richesse. En l'occurrence, il ne s'agit pas de Byzance, mais de sa descendance contemporaine qui, du fait des hasards de mon histoire personnelle, ne m'est pas entièrement étrangère. Et ceci signifie que le goût de cette femme est « bon » à sa manière, plutôt qu'absent, parce qu'il est reconnu tel dans un endroit particulier du monde qui n'est pas quelconque, et qui ne m'est lointain que d'intention délibérée : parce que, sachant très précisément de quoi il retourne, je l'évite en toute connaissance de cause. Je veux dire que si quelqu'un me disait : « Vous savez, c'est comme cela que s'habillent les femmes comme il faut à Dallas », je répondrais, « Vous avez certainement raison, j'ai vu ce style comme étant la marque du succès à l'époque où je travaillais à Houston ».

Et ce qui ne passe pas entre cette dame et moi, ce que j'appelle « républicain » et maintenant « texan » chez elle et qu'elle appelle « démocrate » ou « hippie » chez moi, c'est l'équation qu'elle pose entre succès et richesse, ce qui fait d'elle une représentante de la culture bourgeoise et *moderne*, et moi de mon côté, entre réussite et un trio plus classique composé de la sagesse, de l'héroïsme et de la sainteté, ce qui fait de moi le représentant de la *tradition*, et plus spécialement médiévale.

À ses yeux sans nul doute, quelqu'un qui prend le bus à sept heures quarante du matin n'a pas véritablement réussi dans la vie : je combine, comme elle, une apparence imprécise de succès

avec un échec réel ; je symbolise à ses yeux l'endroit où elle a elle-même échoué, je lui rappelle, tous les matins à sept heures quarante, la part d'elle-même qu'elle rejette et considère, secrètement, comme intolérable.

Bien sûr, il n'est pas impossible que cette dame et moi décidions un jour de nous épouser, je n'en serais pas autrement surpris : ce qui se passe entre les hommes et les femmes transcende (et de beaucoup) ce que les représentations rationnelles parviennent à capturer de l'essence-même des choses. Ainsi, la semaine dernière, nos regards se sont croisés pour la première fois. Voici ce qui s'était passé. Le trolleybus était arrivé à sept heures trente-cinq. J'étais déjà à l'arrêt parce qu'il s'agissait de l'un de ces matins où j'avais dû déplacer la voiture : chaque bout de trottoir dispose à San Francisco d'un panneau où est indiqué le créneau de deux heures chaque semaine (le plus souvent de huit à dix le matin) où ce tronçon de rue sera nettoyé. Je pars alors un peu plus tôt de chez moi, ignorant combien de temps cela me prendra de trouver un nouvel emplacement pour l'automobile. Or ce jour-là le bus est arrivé avec un tout petit peu d'avance. Je suis monté, je suis allé m'asseoir, et alors qu'il démarrait et s'engageait dans le carrefour en direction de Van Ness, mon regard s'est tourné vers Gough, du côté où la rue escarpée monte vers *Pacific Heights* et je l'ai vue là à dix mètres de moi, décélérant la course à pas trop étroits qu'elle avait entamée sans grande conviction. Elle m'a aperçu elle aussi et nos yeux qui se croisaient pour la première fois, ont échangé tout le désespoir du monde.

II. LA FEMME INVISIBLE

Et à l'arrêt du bus il y a une deuxième femme. Et il s'agit là d'une chose beaucoup plus malaisée à raconter car ce dont il est question, c'est d'un aveuglement et décrire un aveuglement équivaut à répondre à la question du maître d'école de bonne composition : « Mais explique moi mieux, mon enfant, ce que tu ne comprends pas ! ».

Voilà maintenant six mois que cette jeune femme et moi nous nous voyons pratiquement tous les matins. Et pourtant, à l'inverse de la femme blonde dont je parlais tout-à-l'heure, jusqu'à hier, je n'avais pas remarqué celle-ci bien que je l'aie sans conteste vue à de multiples reprises. Elle affiche la discrétion et celle-ci porte incontestablement puisqu'elle m'est restée inaperçue. Si la police m'avait interrogé en me disant : « Une femme prend le bus à la même heure que vous, elle est mince et son visage est très fin, son teint très pâle, son nez est très droit, ses cheveux noirs sont longs, elle est le plus souvent habillée de sombre... », je suis presque sûr que je ne me serais pas souvenu d'elle, j'aurais été incapable de la situer. Mais il se fait qu'hier les circonstances étaient à l'inverse de celles du regard échangé avec mon Eva Peron.

Gough est, je l'ai précisé, une rue typique de San Francisco, autrement dit en pente très raide, et à l'arrêt du bus, sur Union Street, une rue qui suit elle à plat le relief de la colline, se trouve une petite maison octogonale faisant musée à la gloire d'une honorable cause, entourée d'un grand jardin, lequel permet d'apercevoir le véhicule arrivant à l'arrêt sur Union alors que l'on n'est encore qu'à mi-pente du dernier pâté de maisons sur Gough. Si l'occasion se présente, il est alors possible de piquer un galop en ayant encore quelque chance d'attraper le trolleybus, pour autant que le nombre des passagers

embarquant ou la mauvaise volonté des feux jouent alors en votre faveur. Et, précisément hier, à mi-bloc, j'aperçois le bus et, profitant de la dynamique favorable que m'assure la pente, je lance un sprint.

Je m'engage dans le couloir, passablement essoufflé, et elle est là, assise au premier rang, très différemment vêtue des jours précédents : elle ne porte pas ses complets noirs à la Prada de femme chic, mais une veste en jean et une longue jupe en coton, ocre avec des motifs blancs fanés, et surtout ses deux pieds délicats dans des sandales à la bande multicolore rouge et bleu clair ne dissimulant en aucune manière les anneaux d'argent qu'elle porte aux doigts des deux pieds. Et voilà la femme invisible, soudain d'une visibilité splendide et, très inopinément, hippie de haut en bas.

La physique explique de manière satisfaisante la façon dont le monde naturel fonctionne, à l'exception d'un fait incontestable dont la science ne rend pas compte, jetant la suspicion sur l'ensemble de ce qu'elle affirme par ailleurs : quand quelqu'un me regarde de manière insistante, je veux dire quand le regard n'est pas simplement « posé », mais quand il est « projeté » sur moi, eh bien, je le sens. Et ce n'est pas une question d'interprétation de la taille des pupilles, ou que sais-je encore, parce que cela marche aussi bien si le jeteur de regard porte des verres fumés ou même s'il ou elle est en réalité derrière moi. Un tel regard se sent, et je me retourne et je vois alors les yeux de celle ou de celui qui me fixe.

Je monte dans le bus et elle est là, qui me regarde, et je chancelle. Je veux dire que la puissance de cette force dont la physique ignore pourtant l'existence, manque de me faire défaillir. Toute la journée je pense à elle. Toutes les trente secondes la bille de mon attention roule comme celle de la roulette vers la case qui dit « la jeune femme jusqu'ici invisible ».

Et aujourd'hui, c'est elle qui arrive en retard en courant et qui s'assied à quelques sièges de moi, revenue au noir de son habitude, et qui refuse de me regarder au moment où je passe devant elle pour débarquer, et la journée se déroule toute entière sans que je pense jamais à elle.

Alors comment cela fonctionne-t-il ? Est-ce le contraste entre sa tenue sexuée d'hier et ses messages codés sur sa disponibilité à des paroles échangées, et celle, asexuée, des autres matins ? Est-ce le sentiment que c'est pour moi qu'elle se serait vêtue ce matin-là de cette manière particulière ? Ou bien, est-ce comme dans l'aventure de la femme blond platiné, quelque chose ayant à voir avec la compassion que j'éprouve envers celle ou celui qui rate le bus, ou manque le rater, parce que je connais l'émotion et l'essoufflement, et le cœur battant qui accompagnent le ratage ou le succès acquis seulement de justesse, quelle que soit la médiocrité de l'enjeu ? Ou bien la nature humaine, toujours friande d'explications simples, confond-elle toutes les circonstances où le cœur bat la chamade ?

Je me souviens d'une traversée sur la malle entre Zeebrugge et Douvres, j'avais vingt ans et il y avait à côté de moi au bar une jeune fille, qui m'ignorait et que j'ignorais et qui à un moment donné s'est tournée vers moi, son visage étant donc très proche du mien, elle m'a fixé et s'est mise à bailler à s'en décrocher la mâchoire sans que son regard cesse d'être fixé sur mes propres yeux, et je me souviens d'avoir entrevu la luvette au fond de sa gorge et d'en avoir été profondément ému. Et je me suis dit : « Jamais femme ne s'est offerte à toi avec autant d'abandon ».

III. AUCUN DOUTE : C'EST LE PRINTEMPS !

Le *Starbucks* à Union et Laguna est en général comble dans la matinée du dimanche. Je me place sagement dans la file, aussi zen que possible.

Devant moi un couple de *yuppies* qui se tiennent enlacés : vingt-deux, vingt-trois ans l'un et l'autre. Lui en short et en T-shirt : vraiment pas assez chaudement habillé pour les douze-treize degrés qu'il fait dehors. Elle, en pull à super grosses mailles et en jeans.

Je suis derrière eux et leur visage m'est caché. Et allez savoir pourquoi, est-ce une fois encore l'une de ces histoires de regard posé sur vous par derrière et dont le poids est pourtant ressenti, mais expliquez-moi alors comment mon regard aurait pu peser suffisamment sur sa nuque alors que je ne sais encore rien d'elle sinon le chandail digne d'intérêt, probablement tricoté par ses soins ? Toujours est-il que, très mince et très méditerranéenne dans les traits, elle se retourne lentement, puis me regarde.

Dans ces moments-là, la caméra aura tiré parti de son mouvement giratoire pour passer insensiblement au mode ralenti, et la bande-son aura entonné, en sourdine pour commencer, puis avec une assurance toujours marquée davantage, le thème d'« Elvira Madigan ».

Et m'ayant vu, pareille au serpent python des légendes, elle entreprend de se dégager de l'emprise de son Jules. D'un mouvement progressif mais néanmoins fermé à toute négociation possible. Au point que lui en sursaute : il fait carrément un bond en arrière. Il me présente désormais son profil et je le vois la fixer et lui dire avec vivacité : « Mais, qu'est-ce qu'il y a ? »

A-t-il ou non compris qu'à ce moment précis, elle a cessé d'être à lui pour être à moi ? Et que, paradoxalement sans doute dans les effluves d'expressos san franciscains dominicains, nous nous possédons comme seuls les amants d'un seul regard peuvent se posséder ?

Il n'y a que lui malheureusement dans le *Starbucks* de Union et Laguna tout entier à n'avoir pas compris car, tirant parti du passage de la caméra au mode ralenti, tous les yeux ont convergé vers elle et moi.

Croyez-moi si vous voulez, mais je suis quant à moi très emmerdé. Non pas que la situation m'indispose en tant que telle mais parce que j'avais l'esprit entièrement ailleurs et que la tournure des événements m'a complètement pris au dépourvu.

Les chalands tout autour fixent les trois protagonistes : elle, lui et moi, et je rentre les épaules comme les gorilles périphériques de la horde quand ils cherchent à prendre un petit air asexué. Pas très courageux, je colle sur mon visage l'expression dite « Ben, j'ai rien fait moi ! ».

Hélas, mes efforts sont vains comme me le fait comprendre le visage de la fille derrière le comptoir, à laquelle je fais désormais face parce que mon tour est venu de passer commande, lequel visage est rouge comme une pivoine. Et quand j'ouvre la bouche pour dire « Un grand crème ! », la turgescence de sa tête tout entière explose littéralement, et elle aussi, devant tout le monde, elle aussi, Messieurs-Dames, est soudain à moi !

Eh oui ! « les filles sont jolies dès que le printemps est là... ». À moins que ma mémoire ne me trahisse, tu n'as raté, Hugues Aufray, que de peu le prix Eurovision il y a très longtemps avec cette aimable mélodie. Mais tu vois, Hugues, mon ami, elle ne m'a jamais vraiment quitté : « Là-bas dans la prairie, j'attends toujours mais en vain, une fille en organdi, dès que le printemps revient... ».

IV. LES DEUX FAUTIFS

L'action se déroule à San Francisco et j'oblige le lecteur à se représenter des rues qui lui sont probablement inconnues, des quartiers dont le nom n'évoque rien pour lui sinon peut-être pour les avoir déjà rencontrés chez Jack London, Kerouac ou Philip K. Dick : « Les filles peintes et insolentes du Sud de *Market Street* », écrivait déjà Jack London dans *Martin Eden* (1909).

La raison de San Francisco va de soi : c'est là que j'habite. Je pourrais ajouter « par hasard », à la suite d'une série d'événements contingents. Ce serait vrai d'une manière banale, au sens où l'on ne maîtrise jamais pleinement, ni peut-être même partiellement, les circonstances de sa vie. Cela ne m'est arrivé que dans trois villes, de me dire la première fois que je les ai visitées, « Un jour tu habiteras ici ! » : Amsterdam, San Francisco et Vannes. Les deux premières sont aussi les capitales des communautés homosexuelles, un trait indifférent à ma propre histoire, mais pas pour autant sans rapport avec elle : des villes où l'on vous fiche essentiellement la paix.

J'ai habité Amsterdam, et bien que ce fût une période douloureuse de ma vie : déjà un divorce, le deuxième, et un emploi rapidement perdu, je me levais cependant chaque matin, j'allais à la fenêtre, je parcourais du regard l'enfilade de l'avenue Henri Pollak dans le *Plantage* : l'entrée du zoo à gauche et le canal, le *Herengracht*, à droite, et cela suffisait à faire que la journée débute pour moi sous le signe de la sérénité. Deuxième épouse perdue, « Venue sur un bateau appelé le *Mayflower* » et, à Paris, « Si loin, Si loin de chez toi », tu considérais que c'était ta chanson, *American Tune* de Paul Simon, parce qu'elle évoquait ton sort mais, tu sais, elle parlait aussi de nous deux : « Ça va, on fait aller... Et pourtant quand je repense à cette route où nous roulions, Je me demande pourquoi ça n'a pas marché, Je ne

peux pas m'empêcher de me demander pourquoi ça n'a pas marché ».

En septembre 1997, venu du campus de l'Université de Californie à Irvine, à une vingtaine de kilomètres de là, j'ai échoué à Laguna Beach : sur la plage. Ce qui m'a probablement sauvé. C'est Aznavour qui chantait « Il me semble que la misère serait moins pénible au soleil ». Immigrant de la première heure, je crevais la dalle au paradis. Entre mes moments de vaine agitation, j'arpentais la plage de long en large. Un matin d'hiver, au lendemain d'une tempête, j'ai découvert la laisse de mer comme un collier de pierreries : une accumulation rutilante d'énormes coquillages. Au tournant d'un rocher je me suis retrouvé nez à nez avec une femme policier, elle aussi les mains encombrées de ses bijoux : attirée par les trésors de la plage pendant ses heures de service, et assez penaude de tomber sur quelqu'un. Moi aussi un peu emmerdé, mais pour la raison inverse : que j'aurais dû plutôt à cette heure-là, être au travail quelque part. Et nous les deux fautifs, nous nous sommes regardés en souriant, nous nous sommes dit bonjour, et nous rapprochant l'un de l'autre, nous avons comparé nos butins, avec les mots enfantins qui conviennent aux coquillages.

À cette époque je me suis rendu deux fois à San Francisco pour des entretiens. La première, paradoxalement, dans la même banque où je travaille aujourd'hui. J'ai compris très vite que celui qui m'avait invité ne disposait en réalité d'aucune autorité pour m'offrir un emploi. Je suis sorti de son bureau et j'ai marché tout droit, vers la lumière, je suis monté le plus haut que j'ai pu de cette ville, et je me suis retrouvé haletant au sommet de *Nob Hill* écrasée de soleil, seul, dans mon beau complet inutile. Et je me suis abimé dans la contemplation de l'un des plus beaux panoramas de la planète : la Baie de San Francisco, en me disant : « Qu'est-ce qu'il te reste à faire maintenant ? ».

La deuxième fois, il pleuvait des cordes et l'entretien se déroulait comme du papier à musique. Si bien qu'une secrétaire avait dû interrompre mon inquisiteur enthousiaste, lui expliquant que le chauffeur de la limousine attendait et que j'allais rater l'avion qui me renvoyait à Los Angeles, vers ma misère. Et puis, contre toute attente, plus rien. Et je n'arrivais pas à me convaincre que l'on ne m'offrirait pas ce poste que je convoitais : je savais en mon for intérieur que j'habiterais un jour San Francisco, et j'étais convaincu que l'heure en était arrivée. Si le libre-arbitre est une illusion – ce qui selon moi est plus que probable – comment rendre compte de certitudes aussi fortes ? La seule explication possible est celle qu'en proposa Socrate : que cette certitude est celle de la réminiscence et résulte de l'Éternel Retour.

Ce matin je suis allé acheter des CDs à Haight et Ashbury. Je tente petit à petit de reconstituer en format compact mon ancienne collection de vinyles. Et j'ai retrouvé aujourd'hui « *The 5000 Spirits or the Layers of the Onion* » et « *The Hangman's Beautiful Daughter* » de l'*Incredible String Band*, parus en 1967 et 1968. Et aussi de Bert Jansch, « *Birthday Blues* » de 1969. Si cela ne vous dit rien, alors vous ignorez également ce qui s'est passé à la même époque à *Haight-Ashbury*, et ceci non plus ne vous dira rien, les paroles de Scott McKenzie : « Si tu viens à San Francisco, N'oublie pas de porter quelques fleurs dans les cheveux ». Daisy disait avec une certaine fierté aux gens que nous rencontrions pour la première fois : « Quand je l'ai connu, il était Hippie ! » Le monde a décidé que le talent qu'il me reconnaîtrait ensuite serait celui de banquier. Mais quand vient la nuit, et que tous les chats sont gris...

La femme blonde, elle, ne s'y est pas trompée !

V. LA MÈRE DE L'AUTEUR

Il y a un mois et demi, ma mère est morte. Deux semaines plus tôt je l'avais vue pour la dernière fois, impuissante, dans sa chambre de réanimation à l'hôpital Chubert à Vannes. Et donc ce matin-là où j'ai appris la nouvelle, je tentais d'épuiser mon corps en escaladant et en dégringolant les folles rues de San Francisco, avec l'envie de prier, cette envie qui transcende dans ces moments-là le fait que l'on croie ou non en Dieu, que l'on aie une religion ou que l'on n'en ait point.

Et je suis passé dans Columbus devant *City Lights*. Quand on connaît la boutique, on finit par s'y retrouver dans sa configuration labyrinthique. Au sous-sol, il y a la collection la plus complète que je connaisse d'ouvrages en anglais sur le bouddhisme et le taoïsme. Au premier étage, il y a une petite pièce, et cette petite pièce est deux choses à la fois : c'est l'un des départements d'une librairie bien entendu, mais c'est aussi un très joli sanctuaire. Les livres y sont disposés avec dévotion sur des présentoirs, comme des offrandes. Ce qui se comprend quand on sait que c'est Lawrence Ferlinghetti, le poète « beat », qui la fonda, il y a bien longtemps. Il y a des photographies, certaines de très grand format. Une en particulier, de Jack Kerouac et de Neal Cassady (est-il dieu possible d'avoir l'air plus breton que Ti Jean Duluoaz ?) Et c'est là que j'ai pu prier, à ma manière.

*« Tout va bien, la forme c'est le vide et
le vide c'est la forme, et nous sommes ici pour toujours, sous
une forme ou sous une autre, laquelle est vide.
Tout va bien, nous ne sommes ni ici, ni là, ni où que ce soit.*

Tout va bien, les chats sont assoupis. »

C'est Kerouac qui a écrit ces paroles du Bouddha à quelqu'un qui l'écoute, ce *soutra*. Il est mort en 1969 et il y a donc eu vingt-trois ans de l'histoire de cette planète au cours desquels j'aurais pu le rencontrer, comme j'ai rencontré Arthur Koestler, parce qu'Elena Wayne-Malinowska a voulu – comme l'on modèle une œuvre d'art – nous présenter un jour l'un à l'autre. Pour Kerouac, ça ne s'est pas fait : je ne l'ai jamais vu, je ne lui ai jamais parlé. Mais j'ai connu Jean Pouillon, François Debauche, Edmund Leach, Jacques Lacan : il ne faut pas trop demander.

VI. LA FEMME QUI EST DANS MON CAMP

Quand j'étais lycéen, j'appartenais aux *Étudiants Socialistes* de Belgique. Nous étions la branche « scolaire » d'une organisation plus vaste : la *Jeune Garde Socialiste*. Nous avons quelquefois des « écoles de cadre » où nous nous penchions sur des textes marxistes, le plus souvent de la mouvance *Socialisme ou barbarie*.

Je me souviens d'un weekend d'hiver pas loin de Furnes en Flandre Occidentale où pour une raison qui m'échappe aujourd'hui nous étions dans une maison sans chauffage où nous n'avions rien à manger. Le soir nous sommes allés dans un bar. Comme il y avait de la musique j'ai invité à danser la sœur de notre hôte. Un type saoul, un malabar, est monté sur la piste et s'est mis à l'invectiver : « Alors, j'ai été remplacé par ce connard ? Tu rigoleras moins quand tu verras comment je vais lui casser la gueule ! ». Elle chuchotait à mon oreille : « Ignore-le ! ». C'était plus vite dit que fait. Une autre fois, nous lisions des textes dans une cave, éclairée par des chandelles que nous avions collées dans leur jus sur le haut d'un tonneau. Avec le recul je ne vois pas d'autre raison possible à toutes ces privations sinon le désir d'entourer nos activités d'un parfum révolutionnaire.

En 1965, le mouvement « Provo » était né en Hollande, prônant comme ses prédécesseurs nihilistes, la propagande par le fait ; il ne tarderait pas à déborder sur la Belgique, sa partie flamandophone essentiellement.

Un dimanche matin de 1967, j'étais là à faire du chambard avec mes petits camarades à la place des Martyrs à Bruxelles quand la maréchaussée nous a pris de court en déboulant d'une

ruelle transversale. Heureusement l'ange gardien d'Emil Zatopek planait toujours sur ces parages et je parvins à rejoindre ma deuche garée par là avec un peu d'avance sur la petite troupe de gendarmes à mes trousses. J'étais attendu à Knokke-le-Zoute à l'heure du déjeuner pour y retrouver ma copine Rebecca, son petite frère (un de nos meilleurs penseurs aujourd'hui) et ses parents, lesquels avaient eu l'amabilité de m'inviter à me joindre à eux. J'étais vêtu de rouge de pied en cap, le signe de reconnaissance des Provos, ce qui garantissait a priori que je détonne quelque peu dans un endroit aussi sélect que *La Réserve*. Or un déboire sur l'autoroute devait rendre mon apparence plus inaccoutumée encore.

Faisant la plein à hauteur de Aalter, je demandai au pompiste de vérifier l'huile également – à qui il fallut en effet apporter un appoint. Ayant repris la route, je ne tardai pas à observer ce qui me sembla a priori un étrange phénomène météorologique : de la brume devant moi et rien sur les côtés. Et, plus j'allais, plus le contraste apparaissait marqué. Je finis par m'arrêter sur l'accotement, suspectant une entourloupe. D'inquiétantes traînées brunâtres zébraient le capot, que j'ouvris sur-le-champ. Mal m'en a pris : une vapeur brûlante et de couleur rouille m'engouffra aussitôt. Le clapet du réservoir d'huile avait été mal refermé, voire pas du tout. Rouille sur rouge, c'est heureusement ton sur ton me direz-vous. C'est tout à fait vrai : cela aurait pu être bien pire ! Mais c'était compter sans l'odeur d'huile de moteur surchauffée. Le maître d'hôtel de cette excellente maison se comporta de manière irréprochable : comme si de rien n'était. Il me conduisit sans sourciller à la table où j'étais attendu, où mes hôtes, connaissant le zigoto qui devait se joindre à eux, ne furent pas plus que cela étonnés.

L'été de cette année 1967, je ne me suis pas rendu à Londres comme les années précédentes. La première partie de l'été, je l'ai

passée à Amsterdam. Dans la matinée du jour de mon arrivée, cherchant où me loger dans les limites de mon maigre budget, je trouvai dans la Warmoesstraat – célèbre dans le monde des fêtards pour son commissariat de police – une chambre d'une surface de trois mètres carrés avec deux lits superposés à partager avec un autre jeune mâle fauché. En soirée, je découvris que l'hôtel était l'annexe du bar à putes situé au rez-de-chaussée. Ces dames étaient toutes couvertes de paillettes, elles étaient très belles et l'ensemble était du plus bel effet.

Bien des années plus tard, un matin d'hiver, je me retrouverai en compagnie de Kathleen dans le Vondelpark à Amsterdam. Il n'y avait pas grand monde. Nous sommes allés prendre un café à un kiosque. Il y avait là au comptoir, perchée comme nous sur un tabouret de bar, une jeune femme en conversation avec le patron. Elle était inhabituellement vêtue : une petite veste serrée et un tutu. J'étais assis juste à côté d'elle quand, attirant soudain mon regard, bien visible, son sexe. Sous son tutu, elle ne portait rien. Rien du tout. Nous étions donc bien à Amsterdam.

Quand Provo était apparu, un petit nombre d'intellectuels hollandais en vue s'étaient déclarés sympathisants. Parmi eux, le poète Simon Vinkenoog, l'architecte Constant, le peintre Corneille et le romancier Harry Mulisch. Je demandai un rendez-vous à Vinkenoog qui deviendrait plus tard « Poète national » des Pays-Bas, mais était déjà à l'époque, une authentique vedette, et il me l'accorda aussitôt.

On appelait l'une de mes tantes, cousine germaine de ma mère, « Mia » quand on parlait d'elle et « Miek » (prononcez Mík), quand on s'adressait à elle, alors que son vrai nom était « Anna-Maria ». Les Hollandais ont la manie des diminutifs hyper-allégés, comme « A » pour « Adrianus ».

Alors que je partageais un jour un repas chez elle et son mari – mon oncle Cor (pour « Cornelius ») – Miek me demanda ce que j'allais faire dans les jours qui suivraient. Je lui expliquai que j'allais interviewer Vinkenoog.

« Tu lui as demandé de le rencontrer ? », dit-elle et, avant même que je ne puisse confirmer, elle avait ajouté du même ton sceptique : « Et il va vraiment te recevoir ? ». J'allais avoir vingt-et-un ans cet été-là et à mes yeux tout allait de soi. Je voulais interroger Vinkenoog ? Eh bien, je trouvais son numéro de téléphone dans l'annuaire, je l'appelais, il me disait : « Bien entendu ! », et je me rendais à son aimable invitation.

Mais, ce fut alors mon tour d'être estomaqué quand ma tante, au lieu de me tourmenter davantage, me demanda si elle pouvait venir avec moi.

Aujourd'hui tout est embrouillé : mes enfants pensent que Jimi Hendrix, c'est leur génération et non la mienne, mais il faut faire l'effort de se resituer à cette époque, 1967, où le mot « croulant » datait à peine d'une dizaine d'années, et à l'idée qu'une personne de la génération de mes parents m'accompagne dans mes expéditions contestataires, le sang se figea dans mes veines.

Un facteur supplémentaire jouait cependant : ma tante ressemblait à Rita Hayworth, en un tantinet plus jolie, et on imaginait mal qu'un homme normalement constitué lui ferme la porte au nez sous prétexte qu'elle n'avait pas été officiellement invitée.

Le mouvement hippy déboulait sur l'Europe ; dix mois plus tard ce serait mai 68. Miek transcendait les générations, au grand émoi de ses deux filles adolescentes. Elle conduisait, comme moi, une deuche, une injure – pas moins – à son milieu. En hollandais on ne disait bien entendu pas « deuche » mais « Lelijk eendje », ce qui signifie dans la langue de Vondel, « vilain

petit canard ». Un dimanche matin, dans sa banlieue américanisée de Rotterdam, au bord du trottoir, elle eut l'idée de décorer de plumes sa voiture ; mes deux cousines assistaient à l'entreprise et la suppliaient : « Maman, s'il-te-plaît, arrête : tu vas nous faire mourir de honte ! ».



Simon Vinkenoog et Reineke van der Linden

Miek confectionna des boucles d'oreilles pour Reineke van der Linden, la femme du Vinkenoog, une artiste de *happening* bien connue, et elles eurent plein de choses à se dire.

Enfant, j'aimais beaucoup son mari, mon oncle Cor : quand j'avais huit ans et que je ne comprenais pas encore grand-chose à la lutte des classes et n'ayant du coup pas encore choisi mon camp, il m'emmena un jour de Rotterdam à Bruxelles dans sa Talbot Lago décapotable, un voyage qui fut parfaitement à mon goût. Mais quand j'eus choisi mon camp, les choses tournèrent au vinaigre. Il me dit un jour : « Ton rêve secret, c'est de découper ma propriété en lopins qu'on distribuerait à des paysans chinois ! ». J'ai éclaté de rire, mais il ne plaisantait pas : il avait peur. Et il savait que sa femme était dans mon camp.

Que Miek soit dans mon camp, cela ne faisait pour moi aucun doute depuis nos escapades au temps des Provos. Mais c'est plus tard qu'elle m'a raconté le jour où elle s'y était ralliée – une très belle histoire, vous allez voir, à raconter aux petits enfants pour les faire s'endormir, presque un conte de fées.

La scène se passe à Rotterdam à la fin des années trente. Miek a alors onze ans. Elle a passé l'après-midi chez l'une de ses amies. Et dans cette maison, l'atmosphère était sombre. On lui a expliqué pourquoi.

Et donc le soir, au repas familial, dans ces familles où on a la chance que ce puisse être le cas, les parents demandent aux enfants ce qu'ils ont fait durant la journée. Et là, Miek, la voix tremblante d'indignation, explique à ses parents qu'ils ignorent sans doute ce qui se trame en ville où les dockers sont en grève parce que les Barons du Port les traitent en esclaves, et que la tristesse règne dans les familles où les enfants ont faim.

Et ayant terminé son récit, que seul un grand silence a accueilli, elle s'écrie : « Mais qui donc sont ces Barons du Port ? ».

Et son père, mon grand-oncle Martinus, la fixant dans les yeux, lui répond : « C'est moi ».

Un Tintoret ornait l'un des murs de la salle à manger où s'était déroulée la scène ; si Miek avait été plus âgée, elle aurait pu lire dans la présence d'un tableau de maître dans cette pièce, un indice.

Par la suite, ma tante a vraiment bien tourné : elle a quitté mon oncle, l'ennemi du Peuple chinois, pour son amour de jeunesse, un yachtman faisant le une des journaux, et on s'est mis à voir sa photo d'anarchiste dans *Libelle*, le *Paris Match* de par là-bas.

VII. LES FEMMES FATALES

Quelle image avait-on d'une femme avant qu'on ne pense à elle d'une certaine façon ? Le souvenir s'en est perdu, le sentiment qui s'est installé est que la nouvelle représentation a entièrement remplacé celle qui prévalait auparavant. Est-ce à dire que les anciennes fondations soient à jamais enfouies ? Si la ville nouvelle devait disparaître suite à un cataclysme, retrouverait-on les traces de la ville antique qui l'a pourtant précédée ? Je crois que oui, je crois que Daisy telle qu'elle était à mes yeux avant nos retrouvailles est en train de me revenir petit à petit, à la faveur du tremblement de terre de notre divorce. Mais il a fallu ce désastre, il a fallu que les maisons soient rasées et que les gravats soient entièrement déblayés.

Quand on tombe amoureux, il y a un déclic, il y a un avant et un après, et il y a effacement : le « blanc » dont je parle. C'est comme une ardoise magique disait Freud : on fait coulisser l'un des éléments, puis on le remet en place et hop ! le dessin a disparu. Il est impossible de se dire : « Je vais prendre l'image que j'avais d'elle avant, puis celle que j'ai maintenant, celle d'après, je vais les disposer côte à côte et les comparer ». C'est impossible. Et il n'est pas même nécessaire en fait d'être déjà amoureux. Il suffit que quelque chose ait eu lieu de la nature d'un déclic. En fait, c'est très simple : c'est l'envahissement de soi-même par la pleine existence de l'autre. Et quand l'effet est simultané et que c'est la première fois qu'on se voit, l'expression qui convient est celle de « coup de foudre ». Plus généralement il y a eu un petit décalage entre les deux. Selon Daisy, le fait qu'elle m'ait reconnu avant que je ne la reconnaisse elle marqua en réalité l'amorce du déclin : ce fut la malédiction initiale qui, pareille à une bombe à retardement, fut la raison profonde de l'inéluctabilité de l'échec. Elle m'a voulu moi avant que je ne la

veille elle. Seul le coup de foudre aurait pu nous épargner la damnation. Bien sûr la reconnaissance réciproque était impossible vu que j'étais l'orateur debout sur le podium et qu'elle n'était que l'un des auditeurs parmi les centaines de personnes assises dans la salle.

Donc hier matin je me réveille et je me mets à penser aussitôt et en vrac à l'ensemble des problèmes qui se posent et qui commencent par me tomber dessus comme une chape de plomb. Jusqu'à ce que je me rende compte qu'à l'instar de la brume estivale, ils se sont dissipés rapidement au soleil et que, tout compte fait, je suis d'excellente humeur. Au point que deux problématiques relativement complexes se découvrent une solution unique : comment il conviendrait de répondre à Jim quand il me dit, « Prends l'initiative en matière d'élasticité de la demande » et « Comment faire redémarrer ma vie amoureuse ? » Exprimer les choses en ces termes, c'est supposer que je me serais réveillé les jours précédents, ou du moins, certains jours passés, en me posant la même question. Ce qui n'a pas été le cas. Ce qui les a caractérisés, c'est que précisément rien ne me traversait l'esprit pour ce qui touche à ma vie amoureuse. Ou plutôt, ce qui me venait – quand cela me venait – était de l'ordre de la considération générale, plutôt vague et de la famille du vœu pieux. Du genre « La prochaine fois, méfie-toi du type agressif ! »

Or là, ce qui se passe, c'est que je me dis « Essaie de définir une stratégie pour le projet sur l'élasticité de telle manière que cela te permette d'y impliquer Dominique ». Et je me rends compte aussitôt que je dois aller beaucoup mieux parce que si je suis prêt à affronter Dominique, c'est que je suis au moins partiellement remis du traumatisme de la femme fatale dans sa variété Daisy.

Parce que moi, bon gars, et jusqu'à présent, il faut bien l'avouer, les femmes fatales, eh oui, j'ai toujours été partant. Il y

a chez moi, comme l'un des aspects de ma personnalité, ce côté grand dadaïste, qui vient comme la doublure de l'autre aspect assez direct et volontaire : parfois je suis « Ah bon, Cheffe. Oui d'accord Cheffe ! ». « Cette femme affirme qu'elle me veut ? Bon, bien : je vais prendre les dispositions qui s'imposent pour faciliter la chose ».

Ah ? c'est une femme qui dit « Je te veux ! » à tous les hommes ?... Est-ce que ça change vraiment quelque chose aux données du problème ?... Comment ? Que me dites-vous ? J'entend très mal...

C'est cette tendance bonasse qui explique que je n'en sois pas à mon premier divorce mais à mon troisième. Et pourtant je connais la langue française, je sais que l'expression « issue fatale » signifie ce que laissent entendre les mots qui la composent, à savoir qu'il s'agit d'une porte de sortie telle qu'on ne la franchit qu'une seule fois et, selon l'expression consacrée, « les pieds devant ».

Dans *Carmen*, le chœur entonne : « Et songe bien, oui, songe en combattant qu'un œil noir te regarde ! ». Il est dit aussi, cette fois par une gitane cigarière : « Et si tu ne m'aimes pas, je t'aime, et si je t'aime, prends garde à toi ! » Toutes phrases dont la connotation *fatale* voudrait que j'en aie retenu la signification, même si le sens global de l'expression m'avait initialement échappé. Je crois que la cause profonde de ma distraction, c'est ce qu'évoque la fin de la phrase, ce qui suit *l'œil noir qui regarde* : « ... et que l'amour t'attend, Toréador, l'amour, l'amour t'attend ! » L'amour de la femme fatale : sur les chapeaux de roue, sans temps morts !

Aristote affirmait que le bonheur, c'est de faire fonctionner sa jugeote. Il s'agit là incontestablement d'une des manières d'atteindre un très haut degré de contentement : en pensant et mieux encore, en raisonnant. Mais Aristote avait-il songé à cet

autre bonheur qu'est le spectacle, à ses côtés, d'une femme fatale endormie, et que l'on sait avoir stoppée soi-même en pleine course, à l'instar de Superman immobilisant un train lancé tel un bolide, du simple plat de la main ?

VIII. LES FEMMES POUR QUI J'AI LE COUP DE FOUDRE

Durant mes premiers jours à la banque, il y avait eu deux coups de foudre. Des petits, des « Tiens ! Voilà qui est très intéressant ! » Comme ce qu'on lit maintenant de la relation très vache qu'entretiennent les avions et les radars des batteries anti-aériennes. Si j'en crois la presse, les choses se passent de la manière suivante. Un radar (qui constitue en quelque sorte les yeux d'une batterie de DCA) envoie à tout hasard des rayons vers le ciel. Un avion passe par là, le radar voit (sent) revenir vers lui les ondes qui ont heurté l'intrus : le regard qui balayait à tout hasard s'est posé sur un objet. Alors il « verrouille » l'avion, c'est-à-dire que les canons auxquels il est couplé se tournent vers lui, prêts à tirer. Mais l'avion lui, pendant ce temps-là, qui a senti les rayons du radar dardés sur lui (pareils à ce que j'ai dit du regard qu'on sent posé sur soi, même s'il vient de l'arrière), verrouille à son tour ces yeux noirs qui le fixent, et sa roquette avec sa tête chercheuse est là, toute chaude, dans les *starting-blocks*, et, ironie du sort, c'est le regard du radar posé sur lui qui va servir de rail au projectile pour le conduire vers sa cible (semblable au regard insistant de l'amoureux transi). Ce qui justifie pourquoi la DCA et sa proie, dont elle est elle-même la proie potentielle, procurent aux prémices de la vie amoureuse, une splendide métaphore.

Et dans ces premiers jours à la banque, alors que j'étais gentiment assis à ma place et me familiarisais avec les passants en les dévisageant d'un œil bonhomme, comme à la terrasse d'un café, les radars et les têtes chercheuses avaient verrouillé deux fois, la première avec Lucy, la seconde avec Dominique. Avec Lucy, nous n'en étions rapidement pas restés là et en janvier nous nous étions vus plusieurs fois, nous étions allés au restaurant, nous avions flirté jusqu'à l'épuisement dans un drôle

de bar-tabac genre comptoir du *Far West*, à Sonoma : au milieu du vignoble, au point que nombreux avaient été ceux qui pensaient qu'entre Lucy et moi il y avait anguille sous roche. Mais les dieux étaient contre nous, sous la forme de deux bébés jumelles et de leurs maux nez-gorge-oreilles à répétition, et du mari qui réussissait moins bien dans la vie et qu'il fallait relayer au moins quelquefois dans son enfer de biberons et de rendez-vous chez le médecin avec des gniards qui hurlent.

Si bien que quand Lucy a commencé à me regarder avec des yeux de chien battu qui supplie « S'il-te-plaît, n'en rajoute pas à mes misères ! », je me suis dit, « Oui, d'accord ». Ce qui prouve qu'on apprend quand même quelque chose dans la vie, ne serait-ce que la charité. Autrefois j'aurais été plus téméraire, ou plus fou, c'est-à-dire, en réalité, plus cruel.

Mais Dominique, c'était tout autre chose. J'ai dit, « femme fatale », « œil noir qui te regarde... », sous-entendu d'un air « assassin ». Au bal de la banque, à Noël, Dominique portait une robe noire très très déshabillée, avec des bretelles en diamants. On s'est retrouvé par hasard l'un près de l'autre, moi passant derrière elle, elle se retournant, et projetant son œil de cigarière sévillane. J'ai évoqué les regards qui vous font chanceler mais là, je n'ai pas bronché, j'étais prêt, solidement arrimé à la rambarde, prêt à encaisser le choc. Ou plutôt, comme l'avion qui tourne lentement sur son aire et verrouille ses têtes chercheuses sur les mirettes de la dame, je veux dire de la DCA.

Je ne l'ai pas dit, Lucy est Chinoise de Hong-Kong et Dominique est Pakistanaise : le soleil levant et la nuit de la nouvelle lune. Je n'aurais pas dû m'abstenir : j'ai laissé au lecteur le temps de mettre en scène dans le théâtre de son imagination, deux grandes blondes suédoises, et soudain, pareil à Monsieur Balthazar, je tire le voile d'un coup sec, et voilà deux brunes venues d'Asie, dont la première est jaune et la seconde

vraiment très brune, aux yeux verts. « J'aimais déjà les étrangères quand j'étais un petit enfant », disait Aragon. J'étais comme lui, comme Aragon : un goût spontané pour l'exogamie extrême. Ceci dit, Dominique est vraiment Carmen, encore plus Carmen que Carmen. Ou, si l'on veut, Carmen quand elle devient Esmeralda. Qui était gitane, c'est-à-dire qu'elle venait précisément des Indes, il y a très longtemps et en ayant parcouru beaucoup de chemin pour parvenir jusqu'aux tours de Notre-Dame.

IX. LES PASSANTES

Quand on est assis dans un restaurant, à moins que l'on n'ait le regard fixé sur la porte, ce sont les gens qui entrent qui vous aperçoivent en premier : avant que vous ne les voyiez vous-même. Ce sont donc eux qui ont le loisir de poser le regard sur vous.



House of Nanking sur Kearny à San Francisco

La scène se passe à l'heure du déjeuner à « House of Nanking » sur Kearny à San Francisco. Et cette femme entre donc, et en fait elles sont deux, mais c'est la première qui me regarde. Je commence du coup par la seconde : une Chinoise américaine, trente ans, très américanisée ; c'est au maquillage et aux cheveux bouclés qu'on peut mesurer l'américanisation des Chinoises. Et l'autre, à mon avis, c'est une Iranienne, pas une trace d'accent, donc probablement née ici, grande, la cinquantaine blue-jeans. Et là, paf ! Dieu sait, c'est peut-être moi qui l'ai regardée le premier ?

Toujours est-il qu'elle vient tout droit s'asseoir à côté de moi, et c'est elle qui engage la conversation, qui dit, en s'adressant à Raoul, et en montrant du doigt notre plat, « C'est quoi ça, ça a l'air très bon ! », et Raoul lui répond, il dit : « Oui. Ce sont des coquilles Saint-Jacques mais ça n'a pas du tout le goût de ce dont ça a l'air », ce qui est tout à fait vrai d'ailleurs parce qu'elles sont panées, au même titre que les champignons de Paris qui composent également le plat.

Mais moi, j'évite soigneusement de me mêler de toute cette histoire. C'est seulement plus tard, au moment où elle essaie de retirer son blouson, très joli d'ailleurs en cuir marron, très fin, en le faisant tomber de ses épaules, et qu'elle s'empêtre parce que ça bloque : tout cela refuse de glisser dans le mélange de tissu et de cuir qui s'ensuit, qu'à ce moment-là j'interviens pour participer à la manœuvre, en retenant sa manche. Et quand elle comprend qu'elle n'a pu se dégager que grâce à ma bienveillante intervention, elle se tourne vers moi et, sans rien dire, un mince sourire aux lèvres et me fixant droit dans les yeux, elle me tapote deux fois sur l'épaule, comme on dit « Brave garçon ! » ou plutôt « Brave toutou ! ».

Ces moments de familiarité, entre gens qui ne se connaissent pas, comme cette fille dont j'ai parlé sur le bateau, qui me montre sa glotte, font émerger en surface la complicité possible, et qui n'aura jamais lieu, parce qu'il y a trop de circonstances qui se bousculent dans une vie, trop d'événements se déroulant en parallèle et qui réclament chacune de l'attention, trop de rouages tournant en sens inverse les uns des autres et chacun à sa propre vitesse, chacun concentré sur son histoire à lui.

Baudelaire a écrit « À une passante » et c'est effectivement « écrit », peut-être un peu trop écrit,

« Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté

Dont le regard m'a fait soudainement renaître,

Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais. »

Mais sur ce sujet, je préfère de loin ce que Monsieur Antoine Pol, Capitaine d'artillerie, né à Douai le 23 août 1888 – mort à Seine-Port le 21 juin 1971, a écrit durant la Grande Guerre (je l'imagine notant ceci dans un petit calepin, les pieds dans la boue d'une tranchée, et des nuées de gaz jaune lui passant par-dessus la tête), avant que Monsieur Georges Brassens ne le chante, bien des années plus tard :

« Je veux dédier ce poème
À toutes les femmes qu'on aime
Pendant quelques instants secrets,
À celles qu'on connaît à peine
Qu'un destin différent entraîne
Et qu'on ne retrouve jamais.
...
À la compagne de voyage
Dont les yeux, charmant paysage
Font paraître court le chemin.
Qu'on est seul, peut-être, à comprendre
Et qu'on laisse pourtant descendre
Sans avoir effleuré sa main.
À la fine et souple valseuse
Qui vous sembla triste et nerveuse
Par une nuit de carnaval.
Qui voulut rester inconnue
Et qui n'est jamais revenue

Tournoyer dans un autre bal. »

Je suis d'accord que ce n'est pas très bien écrit : c'est un peu rocailleux et si les mots finissent par tomber au bon endroit, tout cela sent quand même le dictionnaire de synonymes, mais en même temps, c'est très très bien dit. Lui, Capitaine d'artillerie, et moi, tâtant les mots, essayant de faire comprendre ce qui se passe entre les hommes et les femmes, aux premiers jours du printemps.

X. LA FEMME DANS L'ASCENSEUR

L'ascenseur s'arrête au huitième du 550 California Street et deux inconnus montent, un homme et une femme. Tous les deux dans les vingt-cinq ans. Le type dit à la fille, « Ah ! Il est temps de rentrer à la maison ! Vous avez des projets pour ce soir ? » Elle l'ignore, et choisit de se tourner plutôt vers moi et me fait une grimace qui signifie : « Pour qui y s'prend çui-là ! »

Moi, je décide de les ignorer tous les deux. C'est vrai que le gars, s'il ne la connaît pas, est assez direct. Comme ils travaillent au même étage, ils appartiennent au même département et devraient se connaître, au moins de vue. En plus, on est en Amérique et son comportement à lui tombe, je dirais, sous la norme. J'aime bien d'ailleurs aux États-Unis cette manière d'aborder les gens sans ambages.

Un des aspects mineurs de cette convivialité, c'est d'être spontanément à tu et à toi : le fait que si je rencontre le Président de la banque pour la première fois, il m'appellera « Paul » et moi je répondrai « Oscar ». C'est, d'après ce que j'ai pu voir, dans le Midi californien que cette familiarité se manifeste le plus systématiquement. Don, qui venait d'arriver de la côte Est, et dirigeait désormais le bureau de l'agence de presse Reuters à Los Angeles, me disait « Quand je repasse par New York, mes amis me disent, “Ça ne te dérange pas cette superficialité des Californiens qui te donnent du ‘Cher Ami !’ alors qu'ils te rencontrent pour la première fois ?” Et je leur réponds, “Mais non pas du tout, j'adore que les gens me disent ‘Bonjour, comment ça va, Don ?’ et si ce sont des inconnus, c'est encore mieux, c'est encore plus sympathique, ça me fait encore plus plaisir”. La “superficialité” des Californiens, je trouve ça formidable : j'adore la superficialité californienne ! »

L'autre aspect : la dimension majeure de la convivialité, c'est une absence de précautions vis-à-vis de l'autre, un sentiment toujours partagé qu'on est tous à la même enseigne, tous embarqués dans la même aventure, sur le même bateau – qui prend l'eau. « *Spaceship Earth* », comme on disait dans les années soixante : « Vaisseau spatial Terre ». Par rapport à cette confiance, accordée par défaut, je me révèle d'ailleurs souvent plus royaliste que le roi – même à San Francisco. L'autre soir, je me perds en voiture loin du centre. Comme le plan de la ville est en damier et que le nom de certaines rues m'est familier – bien que dans ces quartiers-ci elles me soient inconnues, je m'entête. Malheureusement, ici, ces rues aux noms connus s'interrompent en cul-de-sac au sommet de collines boisées et escarpées et la certitude logique qu'elle reprendront leur cours quelque part sur l'autre versant ne m'est d'aucun secours. Je me suis enferré pour avoir continué d'espérer bien au-delà du raisonnable : en d'autres termes, je suis désormais du bois dont on fait les Américains.

Il est minuit, ou pas loin. Il pleut et je vois un gars qui marche, j'arrête la voiture à sa hauteur et je lui demande s'il sait comment je peux rejoindre le centre. Il me dit que je suis en fait juste en surplomb de *Haight-Ashbury*. Il est allé à la plage par le parc du Golden Gate et retourne à pied au campus de l'Université de San Francisco ; il dit avec un peu d'hésitation : « Si vous voulez, je peux vous montrer... comme il pleut... ». Je dis « Oui, montez ! ». Au moment où on arrive au carrefour de Haight et de Masonic et qu'il s'apprête à descendre de la voiture, il se tourne vers moi, il a vingt ans et une grande mèche de cheveux bruns, et il me dit, « Vous m'avez épaté : il est minuit et vous me faites monter, comme ça, dans votre voiture, quelqu'un que vous n'avez jamais vu ! » Sa remarque m'interloque : il me semble qu'il a fait exactement pareil et c'est ce que je lui

réponds : « Et vous, vous montez comme ça dans la voiture d'un étranger, à minuit ? » Il fait la moue pour me faire comprendre qu'à son avis la situation n'est pas symétrique : que les risques pour moi et pour lui ne sont pas équitablement répartis. Je dis « Vous savez, on meurt toujours de quelque chose... ».

Le paradoxe, c'est qu'en suggérant que ma confiance aurait pu être mal placée, je trouve que mon passager fait preuve d'une attitude « an-américaine », « *Unamerican* » comme on dit ici. Et il en va de même de la femme dans l'ascenseur : si le gars ne l'intéresse pas, elle peut toujours l'ignorer, mais en requérant ma complicité contre lui, elle dépasse les bornes de l'incivilité, puisqu'à moi il ne m'a rien fait et, elle, il ne l'a pas agressée au point qu'il serait justifié que je me porte à son secours. Rompant avec les canons classiques de la morale, je pourrais lui accorder des circonstances atténuantes du fait qu'elle est jolie, mais il y a quelque chose dans sa coupe de cheveux qui m'indispose, qui suggère qu'elle consacre à ce genre de soins, sinon des sommes indécentes – ce dont je me fiche –, du moins un temps excessif : on retombe dans le politique, comme avec Eva Peron.

Hier, je prends l'ascenseur pour aller du neuvième au huitième et, au moment où la porte coulisse et avant que je n'aie pu même faire mine de descendre, une femme se précipite en trombe à l'intérieur, et ne parvient à interrompre son élan que lorsque son visage est à un centimètre du mien. Tout va bien sûr très vite quand on se croise à un arrêt d'ascenseur, avec l'un qui y pénètre et l'autre qui en sort. Toujours en coup de vent, elle se confond en excuses abrégées. « Oh ! je suis désolée, etc. », et moi qui m'éloigne déjà sur le palier : « Ne vous inquiétez pas : notre rencontre me laissera un excellent souvenir ! ». Et on se trouve là comme dans *Indiana Jones*, ou dans *L'Aventure du Poséidon*, où il ne reste au héros que trois quarts de secondes pour passer par une ouverture de vingt-sept centimètres qui se referme lentement

mais inexorablement. Par les cinq millimètres d'entrouverture qui demeurent entre la porte de l'ascenseur et la paroi, j'entends un petit rire chantant et coquet, « Hi ! Hi ! Hi ! »

Pardi ! Tout me revient maintenant : la femme de l'ascenseur d'aujourd'hui n'est autre que la femme dans l'ascenseur de l'autre jour. Tout s'est passé trop vite pour que je puisse juger de ses convictions politiques et je me suis laissé avoir par la vision à peine entrevue de son joli visage – et quand je dis « je », je veux dire mon corps bien sûr : ma tête ayant des principes plus fermement établis. Bien entendu ces choses-là arrivent, je veux dire qu'on puisse être pris au dépourvu, autrement dit que des résolutions prises par le corps devancent celles fondées sur la raison. Le corps a honte quand l'âme le rattrape, comme le chien qui dit avec ses yeux, « Oui je sais, ce n'était pas une très bonne idée ». Et je reste sur l'impression d'avoir été berné, et pas tant la seconde fois que la première. Car, la coquine, ce qui l'intéressait vraiment, ce n'était donc pas tant de rembarrer l'autre gars, que d'obtenir ma complicité, le prétexte important finalement peu, et quel que soit le prix à payer.

XI. LA FEMME QU'ON ME SOUPÇONNE DE VOULOIR BAISER

J'ai une nouvelle collaboratrice, une informaticienne, sur un contrat à durée déterminée. L'agence m'avait fait parvenir deux curriculum vitae. L'un ne semblait pas correspondre au profil du poste vu les qualifications exigées : le gars était plutôt un spécialiste de la quincaillerie informatique : du *hardware*, que du logiciel, l'autre semblait convenir. Je me suis entretenu avec les deux candidats, initialement au cours d'une conversation téléphonique, et je décidai d'inviter le second. Dans les heures qui suivirent, nouveau coup de fil de l'agence : « S'il-vous-plaît, ne prenez pas de décision avant d'avoir vu une candidate-miracle qui nous tombe du ciel ! » Qu'à cela ne tienne : que *SuperWoman-WonderGirl* vienne également !

Le gars se présente en premier. Son CV explique sa situation : il dirige sa propre entreprise de logiciel depuis pas mal d'années dans la *Silicon Valley*, à une demi-heure d'ici, laquelle bat de l'aile en ce moment. Il se remet en conséquence sur le marché de l'emploi.

Je le vois, il a mon âge. Mais moins en forme, ce qui est logique vu qu'il cherche du travail dans un marché déprimé. Il est disposé à reprendre de l'embauche mais ce n'est pas vraiment l'enthousiasme. Bon, il pourrait cependant faire l'affaire.

Le lendemain arrive *SuperWoman*, elle est Indienne, d'Inde. Grand sourire, pétant le dynamisme. « Oui elle sait le faire ! », « Ah ! c'est passionnant ! » Elle a plein d'idées, etc.

Bon, conversation le lendemain :

- Pourquoi avez-vous engagé Maureen plutôt que le gars ?

- Ben, parce qu'avec son feu de Dieu on en tirera davantage que du vieux cheval de retour !

Aux États-Unis on vous dit : « De Freud, il ne reste rien, n'est-ce pas ? » Et je réponds invariablement que ce n'est pas du tout l'impression que j'en ai, qu'il me semble au contraire que le freudisme a complètement imprégné de son influence la société et la culture américaines. Ce qui le rend invisible, ce n'est pas son absence mais bien plutôt son omniprésence : non tant sa défaite que sa victoire en rase campagne. Le concept de la psychothérapie, que l'on puisse guérir en racontant son histoire, est à ce point acquis ici qu'on considère que nul n'est suffisamment fou pour qu'une bonne conversation ne puisse le remettre sur pied. « Oui, me dit-on, mais quand même, cette idée que tout comportement a un motif caché, d'origine sexuelle ! Ça, avouez-le, plus personne n'y croit ! » Voire ! puisqu'on me redemande cent fois pourquoi j'ai engagé la demoiselle plutôt que le gars, y compris d'ailleurs les dames de l'agence de placement, qui m'avaient pourtant suggéré, ou plutôt « enjoint », de rencontrer *SuperWoman-WonderGirl*, toutes affaires cessantes. Ce qui est sous-entendu, c'est que je l'ai embauchée pour lui faire l'amour. Donc Freud, avec sa libido, n'est apparemment pas si mort que ça : aux États-Unis en tout cas, il bouge toujours !

Je pourrais qualifier cette attitude de « puritaine » mais ce serait une étiquette de plus en matière d'explication, qui nous laisserait encore sur notre faim. Si je trouvais un Américain parfaitement ouvert sur ces questions, voici ce qu'il me déclarerait en fait : « Il est vrai que vous pourrez prendre chaque individu en particulier et me montrer que son comportement a un motif caché, d'origine sexuelle, et en ce sens vous pourriez avancer qu'il s'agit d'une règle et qu'elle s'applique à tous. Et je vous répondrais, "Non" : vous avez bien observé ce motif à l'œuvre dans chacun des cas que vous avez examinés, mais cela

ne vous autorise pas pour autant à dire qu'il s'agit d'un principe d'application universelle ». Et ce qu'il révélerait ainsi, c'est qu'il ne s'agit pas de puritanisme dans ce déni, mais de la manifestation d'un des autres crédos œuvrant souterrainement dans la culture américaine : l'affirmation coulée dans l'airain de la capacité individuelle au choix, au libre-arbitre. Oui, on constate bien sans doute que chaque individu succombe mais cela ne fait pas pour autant de cette défaite la conséquence inéluctable d'une loi naturelle, car chacun demeure confronté, en toute liberté, au choix de succomber ou non. L'éventualité de la sainteté reste ouverte en principe, sans qu'il faille, si elle devait se manifester, crier au miracle. En l'occurrence, et plutôt que le puritanisme, la rumeur en Amérique que Freud est mort, manifeste la foi absolue dans l'individualisme.

Maureen m'avait révélé en confidence au cours de l'entretien qu'elle était enceinte de trois mois, suppliant de ses grands yeux que cela ne me dissuade pas de l'embaucher. À ce qu'il semble, elle ne l'a dit à personne d'autre. Mais vous pouvez compter sur moi pour ne pas aller le raconter.

XII. « JEUX INTERDITS »

Ce qui conduit à se demander comment fonctionne le sens moral, d'un point de vue purement pratique,

J'ai un jour été dérangé alors que mon train était à l'arrêt en gare de Rennes par une famille qui se plaignait que j'occupe l'un des sièges qui lui était réservé. Ils avaient ma foi raison : ma tête n'avait pas aimé la régularité un peu plan-plan du « 222 » qui m'était assigné et l'avait poussé d'un chiffre pour se fixer sur le « 223 » au caractère altier de nombre premier. Mal m'en a pris.

Je déménageai mon barda et restaurai l'ordre ferroviaire dans sa légitimité.

Ils étaient quatre : la mère, le père (c'est lui qui avait négocié ma reddition) et deux filles dont l'une avait une dizaine d'années et l'autre, quatorze ou quinze. La plus jeune présentait, comme ses parents, tous les signes extérieurs des habitants de la bonne ville de Neuilly, tandis que l'aînée détonnait, comme le souligna à mon intention le regard que me jeta la mère au moment où mes yeux se posèrent sur la jeune fille : « Je désapprouve moi aussi, mon cher Monsieur ! Mais que voulez-vous, les jeunes personnes de son âge, au jour d'aujourd'hui ... », semblait affirmer ce regard.

Ce que cette maman ignorait, c'était que la désapprobation était le sentiment le plus éloigné de celui que j'éprouvais en réalité et à son insu à la vue de ce mignon visage encadré à droite et à gauche par de grands anneaux créoles et couronné par une très courte tignasse écarlate, et au milieu, des lunettes à la John Lennon. « L'ensemble, dans sa grandeur iconoclaste, est bien splendide ! », me dis-je en aparté.

Précédant de peu la famille sur le quai à notre descente en gare Montparnasse, je me surpris à fredonner. Et je n'eus aucun

difficulté à reconnaître que le morceau qui se jouait en sourdine à cet instant dans ma tête n'était autre que la fameuse *Melodia de Sor* (attribuée à Fernando Sor) ou *Romance anónimo* qui, jouée à la guitare espagnole, est le thème musical d'un film intitulé – eh oui ! – « Jeux interdits ».

Voilà, me dis-je, la manière dont fonctionne le sens moral, sur un plan purement pratique.

XIII. LES FEMMES QUI COURENT EN BORD DE MER

Le samedi ou le dimanche matin, je descends ma rue, je tourne à gauche dans Union, puis, arrivé à Fillmore, je tourne à droite et je la descends, je traverse Lombard, puis tourne à gauche dans Chestnut, jusqu'à ce que j'arrive (à hauteur de Baker) au Palais des Beaux-Arts, situé au milieu de son parc. Là je ralentis pour observer les canards et les cygnes, les gros poissons rouges « koï » et, puisqu'on est en Californie, les tortues qui nagent, bonnes camarades, au milieu de tout ce petit monde. Le palais est dans le style mastoc romain antique, inspiré, dit la chronique, d'un dessin du Piranèse. Il s'agit en fait d'un reste de l'Exposition Universelle de 1915 qui marqua l'ouverture du canal de Panama – nous, cette année-là, nous avons d'autres chats à fouetter. Les couples (surtout extrême-orientaux) viennent se faire photographier là en mariés avec, en arrière-plan, au-delà de



Palais des Beaux-Arts de San Francisco

l'étang, la construction en briques rouges, démesurée et néanmoins digne de respect.

Certains jours, j'ai l'âme à passer sous ses colonnades imposantes, certains autres j'ai, présent à l'esprit, le tremblement de terre qui raya San Francisco de la carte en 1906, et je me contente de la vue imprenable dont on bénéficie de l'autre rive de l'étang. Aussitôt traversée la route, on se retrouve au bord de l'eau, sur le bord de la mer intérieure qu'est la Baie de San Francisco, à mi-chemin d'un point de vue esthétique entre le Golfe du Morbihan et un fjord norvégien. On se trouve alors sur le rivage à la hauteur de l'endroit où émerge dans le film *On the Beach*, le sous-marin que commande Gregory Peck découvrant dans l'œil du périscope une San Francisco déserte, l'ensemble de ses habitants étant morts dans un holocauste nucléaire ayant frappé la planète tout entière, à l'exception de quelques îlots provisoirement épargnés dans l'hémisphère sud. Un marin échappe à la vigilance de tous et rejoint la côte à bord d'un canot, résolu à mourir dans sa ville natale.

Dans le monde réel, Gregory Peck est mort hier, et dans le film il est amoureux d'Ava Gardner qu'il rencontre en Australie où le sous-marin américain s'est rendu en désespoir de cause après une vaine errance à la surface des flots ou dans leurs profondeurs. Le nuage radioactif se déplace lentement : il ne reste aux amants que deux mois pour définir la manière dont ils mourront, de préférence ensemble. Fred Astaire choisit, sans succès d'ailleurs, le suicide déguisé d'un accident de course automobile.

J'ignore alors le chemin en terre battue qui longe le rivage pour me promener au bord de l'eau et me dirige vers le *Golden Gate* que l'on voit là devant soi, « beau comme une promesse ». C'est là qu'en fin de semaine m'importunent les femmes qui courent en bord de mer.

Je me suis souvent demandé pourquoi le fait d'attendre le bus qualifie automatiquement une femme à mon attention, et pourquoi, à l'inverse, le fait de courir au bord de la mer la disqualifie de manière tout aussi irrémédiable. Une explication simple serait le temps qu'il m'est donné de la voir. Pour la femme qui court, la vision est nécessairement fugace, tandis que pour celle qui attend à l'arrêt du trolleybus, j'ai tout loisir de la contempler, prenant prétexte dans ce but d'une légitime inquiétude – bien qu'en l'occurrence feinte – de ne pas voir arriver le transport en commun que je convoite.

J'ai cru pendant plusieurs semaines tenir l'explication. J'avais en effet constaté que ces femmes récusées par principe portent en général – sauf s'ils sont courts, ce qui est rarement le cas – leurs cheveux en queue de cheval. J'en avais induit que les coureuses se recrutent de préférence parmi les femmes à queue de cheval, qui devaient constituer par conséquent une sous-catégorie caractérisée par son manque d'attrait à mes yeux. Ma théorie s'effondra quand la pensée me vint qu'elles ne coiffent leurs cheveux de cette manière que dans le but précisément de courir et que dans les circonstances de la vie ordinaire, leur coiffure ne devait se distinguer en rien de celle des femmes qui se contentent de marcher.

J'ai d'abord passé en revue les explications très simples, telle la présence de chaussettes ou l'absence de talons hauts. J'ai aussi envisagé la sueur comme un élément dissuasif, sans m'y arrêter toutefois non plus, la transpiration appartenant plutôt à la catégorie inverse des éléments susceptibles au contraire de susciter l'intérêt.

Je suis passé ensuite aux explications d'ordre historique, comme celles qui viendraient de l'enfance et relèveraient de la pudeur. Il y a par exemple le fait de se montrer dans une tenue qui évoque davantage le sous-vêtement que le vêtement

proprement dit, et en particulier, de se montrer en soutien-gorge parmi des gens tout habillés. J'ai travaillé dans des villages africains où la pudeur des femmes relative à leurs seins est minimale ou en tout cas très différente de celle à laquelle j'étais habitué. Je m'annonçais à la porte d'une paillote où résidait un membre de mon équipe en me signalant à la manière locale en frappant rythmiquement dans les mains : comme un applaudissement discret. L'animatrice sortait de la hutte, nue jusqu'à la taille, le bas de son corps couvert d'un pagne, me disait bonjour et entamait la conversation. Puis, avec un retard certain, se souvenant soudain des différences culturelles, disait : « Oh pardon, M. Jorion ! », s'excusait un moment : « Je reviens tout de suite ! », puis se représentait, s'étant contentée d'enfiler un soutien-gorge de la facture la plus classique au XX^e siècle : blanc ou de ce rose saumon bouilli réservé aux sous-vêtements, soutien-gorges, petites culottes et combinaisons. En raison du système tarabiscoté qui préside à la pudeur dans ma culture, une telle concession respectueuse à mes sentiments manquait malheureusement sa cible.

La pudeur est un sentiment qui se distingue des autres par sa particularité d'être vécu universellement, je veux dire sans qu'elle porte nécessairement sur sa personne propre : on l'éprouve souvent d'ailleurs davantage en se mettant à la place d'autrui qu'on ne la ressentirait s'il s'agissait de soi-même. J'imagine dans un premier temps la gêne qui devrait être celle de la coureuse du bord de mer faisant balloter ses seins devant tout le monde et, dans un deuxième temps, me rendant compte que cette gêne lui fait à elle défaut, c'est moi qui me sent obligé de la ressentir à sa place : j'ai honte, non pas pour moi, mais pour le genre humain pris en défaut, et telle que cette femme l'incarne. Un autre souvenir africain me vient : Christian et moi sommes dans un village, nous sommes assis, à bavarder avec quelqu'un

et à quelques mètres de nous, deux jeunes filles de quatorze ou quinze ans pendent du linge sur un fil. Elles sont nues jusqu'à la taille. L'une d'elles attire notre attention par la manière gauche dont elle s'y prend, et Bernard et moi apercevons au même moment, la taie qui couvre ses yeux uniformément blancs.

Je ne sais plus ce que Christian a dit exactement mais il a exprimé la gêne que nous partagions : celle des deux parmi elles qui voit, si notre regard devait se poser sur sa nudité, serait à même de le percevoir et, à partir de cette prise de conscience, de prendre la décision qui lui convient : de se couvrir, de nous ignorer, de tirer parti de l'intérêt qu'elle observe ou que sais-je encore. Mais la jeune aveugle ? Je peux regarder ses seins, les détailler, et les juger et... elle n'en sait rien. Je détermine de mon côté comment j'entends agir vis-à-vis d'elle et les signes de ma détermination lui demeurent cachés : rien ne lui permet de prendre les mesures qui lui permettraient de parer mon offensive. L'autre nuit, une menace soudaine, et je retrouve aussitôt un réflexe des jours du Bar de la Marine, de me plaquer le dos au mur : le vrai danger vient toujours invisible, par derrière par exemple, comme je le suspecte dans ce cas-ci.

L'être humain court vite, et s'ils prennent leur départ simultanément, sur cinquante mètres, il coiffe à la course le cheval et le lion. Et ceci simplement parce que son accélération initiale est fulgurante alors que ses concurrents, plus lourds, sont obligés de prendre de la vitesse progressivement. Au bout des cinquante mètres, s'il s'agit du lion à ses trousses, l'homme a intérêt à trouver un arbre sur qui grimper. Mais il n'est pas fait pour courir sur la distance : ses genoux ne sont tout simplement pas adaptés à cet effort et s'abîment aisément du fait du choc répété. Il y a dans Hyde Park à Londres un monument moderniste assez difficile à interpréter et à décrire, la meilleure analogie serait celle d'un immense couvert à salade fiché en terre

par les manches, les parties concaves de la cuiller et de la fourchette se faisant face. La plaisanterie consiste à répondre à quiconque vous interroge sur la sculpture blanche, qu'il s'agit d'un monument aux genoux décédés des joueurs zigzaguant dans le parc.

Les femmes qui courent parce qu'elles imaginent qu'il s'agit là d'un exercice salubre pour leur santé ignorent ce fait élémentaire et une autre explication simple de mon antipathie à leur égard pourrait donc être que je les considère mal informées. Mais ceci devrait alors s'appliquer à toutes. Or j'ai constaté que mon hostilité se manifeste plus spécifiquement envers celles qui ont des écouteurs sur les oreilles. Ceci prouvant en particulier que je m'égarais entièrement quand j'incriminais l'animalité avec la sueur, quand j'évoquais la pudeur avec les seins ballotés, ou quand je rappelais les pouffements de l'enfance à propos des petites culottes.

Mes promenades en ville m'ont convaincu que les gens qui vous bousculent portent en général des écouteurs. Est-ce parce que nous avons également besoin du repère que nous offre le son pour nous situer correctement dans l'espace ? Ou est-ce plus banalement parce que l'écoute de la radio ou d'un disque distrait ? Je crois qu'il s'agit en réalité du même phénomène que l'on observe quelquefois chez les utilisateurs d'un téléphone portable, à savoir qu'ils s'égosillent parce que, captivés par leur conversation, ils sont insensibles à l'environnement au sein duquel ils sont plongés. Confinés dans leur monde intérieur, privé, ils en oublient la présence effective de leur personne plongée dans un monde public.

Et c'est là que réside en fait la clef de mon rejet : dans le dédain que manifestent les coureuses de bord de mer vis-à-vis du contrat social. Nous vivons une époque très tolérante, souvenons-nous qu'Antigone fut condamnée à mort par Créon

pour un crime identique : avoir imaginé que la délimitation de l'espace public et de l'espace privé pouvait relever de sa volonté propre. Seul le pervers imagine, à ses risques et périls, que sa soumission ou non à la loi est un choix qui lui est laissé. Polynice, en contestant le pouvoir de son frère Étéocle, se pose en usurpateur, coupable de haute trahison vis-à-vis de la Cité. En l'enterrant au nom d'un devoir qu'elle qualifie de sacré, Antigone s'arroge le droit de définir de sa propre autorité la frontière qui sépare la sphère de l'État de celle de l'individu.

Et c'est ce que fait également la coureuse de bord de mer en pyjama, voire en slip et en soutien-gorge : elle place les écouteurs sur son crâne afin de s'isoler du reste du monde et affirme bien haut : « Quelles qu'en puissent être les apparences, je me suis installée au cœur même de ma sphère privée – que j'ai définie selon mon goût, et du reste, je me fiche comme d'une guigne ! » Oui mais voilà, et même si les lois de l'État l'ignorent en raison de la légitimité accordée aujourd'hui à tout comportement que l'on justifie en déclarant – à tort ou à raison – qu'il est « bon pour la santé », elle découvre cependant les limites de son attitude perverse, puisque c'est en raison de celle-ci que Paul Jorion la rejette automatiquement en-dehors de la sphère de son éventuel désir.

XIV. « SILVER GIRL »

De Rebecca je n'ai encore dit qu'une seule chose : qu'un dimanche midi elle m'attendait à *La Réserve* à Knokke-Le Zoute en compagnie de ses parents et de son jeune frère. Si j'ai laissé entendre que j'avais vingt ans à cette époque, je n'ai pas encore dit qu'elle en avait seize. Rebecca avait une amie, du même âge sans doute, laquelle avait une petite sœur nommée Ida, qui en avait quinze, une gamine, du moins si on ignorait son fin sourire.

Ma relation avec Ida aura duré dix ans. Il se peut très bien que ce soit la relation la plus longue que j'ai eue avec une femme. Nous n'avons pas fait l'amour une seule fois. Ce qui n'a pas empêché ma mère d'appeler Ida, avec une belle constance, « ta fiancée », pendant la seconde moitié de ces dix années.

La dernière fois que je l'ai vue, c'était à la maison, chez mes parents. Je venais d'être nommé professeur à l'Université de Bruxelles, juste après avoir défendu ma thèse. Mes parents avaient invité des amis à eux, dont quelques collègues à mon père, enseignants tous dans la même université. Ma mère avait dit : « Tu ne vas pas venir tout seul... ». J'avais répondu : « Je peux demander à Ida... » Ce qui lui convenait parfaitement : une fiancée est en effet indispensable dans des occasions comme celles-là.

Après le petit raout, ma mère m'avait demandé : « Et alors ? Ida et toi, vous allez enfin... ? » Elle ne voulait pas dire « faire l'amour », ça ne l'effleurait sûrement pas qu'en dix années on n'avait jamais baisé : à l'époque de Rebecca, ma chambre d'étudiant, ancienne chambre de bonne, se trouvait par coïncidence juste au-dessus dans l'immeuble de celle de mes parents, et ma mère s'était plainte à plusieurs reprises qu'il « faudrait faire quelque chose à propos de ce lit qui grince vraiment très fort... ».

Non, elle voulait dire « Vous marier ». J'ai répondu que ça ne paraissait pas possible vu que Geneviève était enceinte. Ambiance !

À cette époque-là Ida n'aurait peut-être pas dit non, je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, le problème ne se posait plus de cette manière. On se serait mariés, j'avais trente ans, elle en avait vingt-cinq, et le jour de nos noces nous aurions fait l'amour pour la première fois.

Réflexion faite, et connaissant le style de notre affaire, je ne pense pas. Pas même ce jour-là. Nous aurions fait comme nous avons fait pendant les dix ans qui précédaient : nous nous serions battus comme des chiots, roulant sur le sol, sur mon grand tapis blanc et orange – première dépense munificente de mon premier salaire, sur le parquet, sur le dallage de la cuisine, que sais-je encore, où que ce soit que le premier pincement nous aurait saisis à échanger un regard, aussitôt elle entrée dans mon antre, pendant des heures.

Notre relation était physique. Trop physique sans doute pour faire l'amour, qui est finalement un truc assez ritualisé : crac – boum – hue. Assez plan-plan, et qui finit par s'arrêter dans un grand effondrement des énergies. Nous, nous aimions que cela dure, sans conclusion préétablie. Sauf peut-être si nous avons pu faire l'amour de la manière dont nous faisons ce que nous aimions faire. On voit ça en fait dans ce film de Doillon, *Mes séances de lutte* : rouler par terre ensemble, en ne sachant pas très bien quel est le morceau qu'on tient à un moment particulier, quel est l'endroit précis où le doigt a trouvé à s'enfoncer. Comme les enfants, qui ne savent pas encore quelles sont les deux parties de l'anatomie qu'il faut emboîter proprement si l'on peut dire, l'une dans l'autre – gaspation ! – pour que le drame se consume dans les règles de l'art.

Un jour Stef, qui se trouvait au second étage - moi j'habitais au premier - est descendu en entendant le tintamarre pas possible qui venait de chez moi, et les portes qui claquaient, et me voyant sur le palier, avec ma main ensanglantée qui pissait le sang sur le sol, il a dit, consterné : « Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? ». J'ai répondu : « C'est rien, c'est Ida qui était là, je me suis juste un peu écorché à la grosse boucle de sa ceinture ! ». Et au lieu d'appeler la police, il s'est contenté de lever les yeux au ciel et de hausser les épaules car il connaissait Ida, et il me connaissait moi, et il n'ignorait rien du pouvoir détonant des deux ensemble.

Un jour – là c'était au tout début – elle était au lit, malade, et j'étais venu la voir chez ses parents. Une immense chambre avec vue sur le parc faisant office de jardin qui entourait la maison. La maman est entrée à l'improviste. Sans frapper, probablement à dessein, pour essayer de comprendre ce que nous faisons quand nous étions ensemble – Ida devait jurer à sa maman que nous ne faisons pas l'amour, et sa maman devait la croire (c'était une famille très catholique – j'allais la chercher devant son école, « L'Immaculée Conception ») mais devinait, la fine mouche, qu'il devait y avoir autre chose. Et là, elle a très bien compris, bien que j'aie retiré très rapidement ma main de l'endroit où elle se trouvait bien au milieu du lit – s'acquittant diligemment de son bienveillant office. Encore heureux que je n'aie pas essayé d'optimiser le rendement en aventurant la main sous la couette ! Mais la maman qui était une femme très intelligente (LoL) m'a dit avec une grande fermeté : « Je crois qu'il est temps pour vous de partir ! ». Elle n'a pas ajouté « Et de ne jamais remettre les pieds ici ! » car le sous-entendu allait de soi.

C'était une dame très revêche, très belle, très raide ; ma relation avec elle, cela allait encore. Avec le père, c'était tout autre chose : lui ne m'aurait pas appelé le « fiancé » de sa fille, il

m'appelait « le communiste », « l'agitateur », des mots comme ça plutôt. Un officier de réserve qui fricotait avec des milices d'extrême-droite, un machin qui s'appelait « Jeune Belgique », ou un nom à l'avenant. En fait rétrospectivement je me dis qu'il devait avoir les idées assez larges puisque je ne suis pas mort à cette époque.

Quand nous étions allé voir pour la première fois son amie, la grande sœur d'Ida, Rebecca m'avait dit mine de rien au moment de quitter leur maison : « Est-ce qu'elle n'est pas super-mignonne, la petite sœur ? ». J'avais dû dire : « Ah ! oui ! une petite sœur ? Je ne pas sûr d'en avoir vu une ! ». J'étais déjà sournois.

En fait, en attirant mon attention ailleurs que sur elle, Rebecca préparait déjà en douce sa propre sortie. Il faut dire que je n'étais pas sur notre brave planète, de la confession qu'il fallait, et ses parents – gentiment mais fermement – le lui rappelaient à intervalles réguliers.

Rebecca se préparait à aller au Canada passer l'été chez des gens de sa famille. Quand elle est revenue, elle m'a dit deux choses : « Tiens ! », et elle me tendait un 33 tours : le premier disque de Leonard Cohen dont personne en Europe n'avait encore entendu parler, « C'est ce qu'ils écoutent au Canada en ce moment ! », et la seconde, c'était : « Je vais me fiancer avec quelqu'un que j'ai rencontré là-bas ». Si j'ai bon souvenir, il avait le double de son âge, ce qu'à l'époque je trouvais extrêmement choquant : concurrence déloyale, n'est-ce pas ?

J'étais très triste. Il n'en était pas moins vrai qu'Ida était super-mignonne. Nous nous promenions au parc du Wolvendael (le val aux loups en flamand – ça devait se passer vraiment dans l'ancien temps vu que la ville est aujourd'hui tout autour). Elle n'avait peut-être que quinze ans lorsque nous nous étions vus la première fois mais elle avait désormais quinze ans et demi –

chaque mois qui passe compte et fait une énorme différence à cet âge là ! Nous nous sommes donc assez rapidement mis à nous battre comme des chiots. Et ça nous a tellement plu que nous l'avons fait, comme je l'ai dit, pendant dix ans.

Il y avait une chanson à cette époque-là, que nous aimions beaucoup – nous étions très loin d'être les seuls – « A Bridge Over Troubled Water », un pont jeté sur une eau tumultueuse, de Paul Simon et chantée par Art Garfunkel. Je la passais quand elle était chez moi, avenue Beau-Séjour. Elle savait que je l'associais à elle. « Sail on Silver Girl », navigue encore Fille d'Argent, « Sail on by », passe à côté de moi, me laissant seul.

Et j'ai dû l'appeler comme cela à l'occasion : « Silver Girl » : Fille d'Argent, pas fille des sous, mais du métal. Ça lui allait bien.

J'ai eu des tas de copines sur ces dix années. Ida venait les inspecter pour me dire ce qu'elle pensait d'elles. Et ses inspections ne passaient pas inaperçues des demoiselles en question qui saisissaient rapidement qu'Ida veillait et qu'elle continuerait de me voir – pour renouveler périodiquement son option – tout particulièrement à l'improviste, pour faire monter le stress chez celles qu'il faudrait appeler ses adversaires plutôt que ses rivales.

Mais la fêlure est venue un jour, et comme dans le poème de Sully Prudhomme, « le coup d'éventail dut effleurer à peine », mais c'était cuit, le vase était brisé : « la légère meurtrissure, Mordant le cristal chaque jour, D'une marche invisible et sûre En a fait lentement le tour ».

Comme elle était – je ne l'ai pas encore dit mais vous l'aurez maintenant deviné – très belle, très grande et très blonde, tirant sur le roux (le genre de rêve d'un footballeur ayant réussi dans la vie – profession honorable au demeurant !), elle était vite devenue mannequin, dans le prêt-à-porter. Et là eut lieu l'incident qui fêla

le vase irréversiblement. J'étais dans sa petite maison – elle avait grandi entretemps, et ses maisons avaient elles, rapetissé – quand on a sonné à la porte. Elle a jeté un œil par la fenêtre et a dit : « Merde ! Merde ! Merde ! C'est mon agent ! » Et puis : « Viens, on n'a pas le choix ! ». Elle m'a fait descendre et m'a poussé dans un cagibi sous l'escalier, entre les balais, les seaux et les serpillières, en me disant : « Ne bouge surtout pas ! » Heureusement l'expérience a été brève, le commercial ayant été vite éconduit, et je ne risquais pas ma vie – contrairement à ma seconde expérience similaire, là c'était au Liberia, et j'étouffais un peu dans la cage à lapins, et il ne s'agissait pas d'un impresario mais de gens encore plus redoutables si la chose est possible : la soldatesque.

« Tu ne m'en veux pas ? » Si, je lui en voulais. Et, très honnêtement, je lui en veux toujours. Mais cela n'empêche nullement Ida d'être l'une des quatre femmes que j'ai aimées par-dessus tout.

[2021 - Il y a un an à peu près, je l'ai recherchée sur la toile. Je l'ai retrouvée. C'était un faire-part de décès. Morte il y a quelques années, à 61 ans. J'ai pleuré. Heureusement qu'on n'écrit plus à l'encre, sinon la phrase là, celle que vous lisez à l'instant, vous auriez du mal à la lire, tellement elle serait barbouillée.]

Sail on Silver Girl. Sail on by !

XV. MAIS QUAND VIENT LE SOIR, LES GRANDS CONDORS CALIFORNIENS...

À huit heures quarante-cinq c'est moi qui préside au petit exercice de motivation quotidien de notre équipe : « Connectons-Nous Chaque Jour ! ». À neuf heures, je fais le point avec Maureen sur sa programmation : il y a des contrôles qui ne chargent pas dans l'exemplaire qu'on a transmis à Arthur. À neuf heures dix, je vois Raoul et nous discutons du modèle REMIC d'Arthur avant qu'on ne le rencontre la semaine prochaine. De dix à onze, a lieu un exposé par des gens de Standard & Poor's à propos de leur logiciel LEVELS qui permet d'évaluer pour chaque prêt la couverture nécessaire de son risque de défaut. À onze heures trente débute le *Comité Stratégique de Fixation des Taux*, dont je rédige les minutes, et qui dure jusqu'à une heure trente.

À deux heures, j'ai rendez-vous avec Dominique. Je ne la trouve pas dans son bureau. Je vois Carrie qui s'occupe de son secrétariat : elle me dit qu'elle est à Concord pour un comité dont la réunion a été décidée à la dernière minute mais elle devrait être de retour à quatre heures trente. À trois heures trente, je présente au *Comité de Validation des Modèles de Risque*, l'architecture du logiciel d'évaluation de la rentabilité des prêts. À quatre heures quarante je suis toujours bloqué dans cette réunion, et je vois Carrie me faire des signes cabalistiques derrière la porte vitrée. Je vais voir ce qui se passe : Dominique est arrivée à quatre heures trente et peut me voir dès que cela me convient, mais pas trop tard quand même : on est vendredi.

À cinq heures moins dix, j'entre dans le bureau de Dominique et je m'assieds en face d'elle. En cet instant précis, la grande femme fatale ne rappelle ni Carmen, ni Esmeralda. En fait, j'ose le dire, elle n'a pas l'air fatale du tout : elle a des cernes

sous les yeux qui sont ce soir davantage marron que verts, elle est épuisée. Moi aussi d'ailleurs : s'il devait se faire – à Dieu ne plaise – que j'apparaisse parfois à ses yeux comme le macho qui complète au tango la femme fatale, Zorro lui aussi, ce soir, est fatigué. Elle dit en me montrant sur la table un paquet de pretzels entamé, « Prends-en si tu veux ! » Je dis « Non, merci », mais ceci uniquement parce qu'elle a prononcé ces mots comme si nous étions déjà mariés et, puisque la scène ici décrite ne l'est qu'à la page 64 du présent ouvrage, il est clair que je compte au contraire lui faire longuement la cour.

Au bout de quelques minutes, je dis, en désignant les pretzels : « Je vais quand même... », avant de me servir. Puis, prétextant d'un bruit de conversations dans le couloir, je tends le doigt vers la porte du bureau derrière moi et je dis, « Je peux... ? » Et je referme la porte, et nous voilà, enfin, face à face, pour la première fois, elle, la divorcée de l'an dernier, et moi de l'an neuf. Deux grands condors californiens blessés par la vie, débattant en professionnels accomplis du comment améliorer le taux d'acceptation - au sein d'un projet *Six Sigma* - des offres de prêts personnels de la fameuse banque à la diligence. Et là, petite chimie inattendue pour moi : à mesure que nous parlons, nous nous déboutonnons, je veux dire que la porte fermée a permis à la manière dont nous parlons de se rapprocher : nous perdons peu à peu notre accent américain de façade pour reparler l'anglais de la manière qui nous est naturelle à chacun : elle avec l'accent londonien de Redbridge, Newham ou Waltham Forest, et moi celui de Cambridge, et cette complicité inattendue nous crée un petit espace à nous et à nous seuls, dans la quatrième banque des États-Unis, en avril de l'an de grâce 2003.

XVI. LA FEMME DE PROFIL

J'ai été obligé aujourd'hui de réviser ma théorie du regard, celle qui remettait en cause la physique classique : où le regard pèse d'un certain poids, ce qui fait que s'il se pose par exemple sur ma nuque, la sensation que j'en aurai perçu me fera me retourner pour en localiser la source.

J'étais assis dans le bus ce matin, à lire tranquillement mon journal, sans faire de mal à personne. Et à un moment donné je suis obligé de lever les yeux, en proie au sentiment familier d'être observé. Et ma surprise est totale quand je constate que la femme dont je sens pourtant le regard posé sur moi est en réalité devant moi et ce que je vois d'elle, c'est l'arrière de sa tête essentiellement : elle est assise dans la rangée immédiatement devant la mienne, du côté couloir, alors que je suis moi près de la fenêtre, nos têtes sont donc très proches l'une de l'autre, disons à une soixantaine de centimètres, en diagonale. Son regard est perpendiculaire à l'axe du bus et elle n'est donc en aucune manière tournée vers moi.

Curieusement cette constatation n'entame en rien ma conviction que c'est cependant bien moi qu'elle regarde. Ce qui défie évidemment les lois de l'optique, puisque dans la position où elle se trouve, elle est dans l'incapacité de me voir. Alors qu'est-ce qui me fait penser qu'elle me regarde et que je me suis senti observé par elle, alors que ses yeux ne me voient pas ? Le fait tout d'abord qu'elle regarde fixement par la fenêtre : nous nous trouvons dans Union Street, dans la partie qui descend en pente raide vers Washington Square et, à part la baie avec Alcatraz que l'on aperçoit très occasionnellement sur la gauche quand le trolleybus traverse un carrefour, il n'y a donc rien de particulier à voir : que des maisons sans grand caractère, qui défilent. Et admettons même un instant qu'il y ait bien un objet

possible à son attention, je ne sais pas, un adolescent casse-cou sur une planche de *skateboard*, un chien traversant la rue, etc. il faudrait encore qu'elle le suive des yeux, son visage s'animant alors en conséquence et n'étant nullement immobile tel que je l'observe en ce moment. Mais non, elle a fixé son regard, à la perpendiculaire de la fenêtre, droit dans le vide. Elle a les cheveux courts, châains avec un reflet de henné, des traits très purs : un profil fait uniquement de droites, des boucles d'oreille minuscules avec de petites pierres noires carrées, et sur sa bouche, l'absence très remarquable de rouge à lèvres. Moi de mon côté, je suis à même de voir ses yeux, de profil ; les miens si elles les perçoit, ce ne peut être qu'à la frange extérieure de sa vision périphérique : peut-être qu'elle les devine, ou alors, elle les sent.

Cela dit, bien entendu, elle ne me regarde pas au sens propre : quand j'ai dit initialement qu'elle me regardait, j'ai tout simplement tenté d'exprimer le sentiment que je ressentais au moment où ma lecture s'est interrompue et que j'ai levé les yeux de mon *Wall Street Journal* : l'impression d'être observé. Et soudain, j'ai une illumination : mon impression est bien de l'ordre du regard mais pas, comme je l'ai cru jusqu'ici, de la nature d'un rayon que les yeux darderaient et dont je pourrais ressentir l'impact véritablement physique. Parce ce que ce qu'elle fait en réalité, et mon doute à ce sujet s'est maintenant entièrement dissipé – ayant éliminé toute autre explication possible de son comportement –, c'est qu'elle me présente son profil, mieux encore : qu'elle m'offre son profil comme un présent, et que son immobilité – que rien d'autre ne peut motiver – est la manière qu'elle a trouvée de souligner, de solenniser, le cadeau qu'elle me fait, pour l'imposer à mon attention. Parfois elle bouge un peu, regarde droit devant elle un court instant, puis reprend sa position de profil. Comme le pêcheur, dont

l'hameçon doit s'agiter légèrement quand il réajuste plus confortablement sa position sur son siège après s'y être tassé peu à peu au fil des minutes.

J'imagine ne plus être très loin désormais d'avoir compris ce qui se passe en réalité dans ces situations que j'ai caractérisées comme des échanges de regards, et dont le mécanisme a bien un rapport avec la vision, mais de manière moins directe que ce que j'ai pu supposer jusqu'ici, car ce qui compte dans tout cela, ce n'est pas le regard de l'autre et ce qu'il peut me faire en se posant ou en tombant sur moi, mais c'est la capture du mien par une femme et ceci, quelle que soit la manière dont elle s'y est prise : à l'aide du sien ou sans l'aide du sien, avec ses yeux, ou sans ses yeux : avec le rythme de sa respiration, le battement de son cœur, son haleine ou l'odeur de sa peau, ou que sais-je encore. Autrement dit, ayant mobilisé la panoplie des armes qui sont à sa disposition.

La femme de profil a dû poser les yeux sur moi au moment où elle est elle-même montée dans le bus – je suppose à Van Ness – alors que j'étais déjà absorbé dans ma lecture, mais ce qu'elle a fait ensuite, c'est sans l'aide de ses yeux, comme les virtuoses du vélo qui arrivent à guider leur monture avec dextérité, « sans les mains ». Elle s'est dite qu'elle allait capturer mon regard, me captiver : m'emprisonner après m'avoir saisi par les yeux, sans devoir se servir des siens, je veux dire sans devoir se servir de ses yeux comme d'un instrument, comme d'une arme dirigée contre moi.

Et la manière dont elle l'a fait, c'est en utilisant son profil : elle me l'a tendu, comme un filet, jusqu'à ce que mon regard se lève de mon journal et s'y empêtre aussitôt. Moi petit moucheron, dans son beau profil d'épéire diadème. Elle me fait « Coucou ! » : un diable bondissant de sa boîte.

Et bien sûr je la connais : je veux dire que je suis convaincu de l'avoir déjà vue. Mais il s'agit probablement là d'une illusion : je nous ai sans doute constitué **instantanément** un passé commun. Les créationnistes ne s'émeuvent pas de l'existence des fossiles : Dieu a créé le monde d'un seul coup, avec les hommes déjà présents et les fossiles déjà enfouis au sein de la terre, avec l'intention mauvaise d'offrir une occasion aux mécréants de douter de Son oeuvre. Armel m'a écrit à propos des passantes : « Est-ce que ce n'est pas cela la Rencontre, ces étonnants moments où on a l'impression de rencontrer quelqu'un qui sait de quoi il retourne, qui a vu derrière le soi, derrière le masque ; qui voit la même chose ».

Et, effectivement, au moment où le bus s'arrête dans le district financier, elle sort immédiatement devant moi, et l'occasion m'est alors donnée d'évaluer sa taille : très grande, un mètre soixante-quinze ou davantage, en pantalon noir, avec de vraies hanches, et elle me précède dans le *Starbucks* où je prends mon café tous les matins, interférant une fois de plus avec ma vie, cette fois-ci en me suivant tout en marchant devant moi, et on lui dit, « Votre café est prêt Gladys ! », comme on me dit aussi à moi, un instant plus tard, « Voilà, Paul ! », et donc notre rencontre était pré-ordonnée, dans cet endroit où nous sommes connus tous les deux : je n'ai pas le sentiment de devoir prendre de décisions, de développer une stratégie, ou d'opérer des choix : dans des cas comme ceux-là, on est sur des rails, il suffit d'être là, ou plutôt, la tête peut se contenter de suivre le corps, en confiance.

Il faudra que je lui demande, en lui parlant de face cette fois, si c'est là que nous nous sommes déjà rencontrés. Ou bien nous ne nous dirons rien, puisque nous communiquons si bien, sans le recours prosaïque à des mots échangés.

XVII. LES FEMMES QUE J'IGNORE PARFOIS SUPERBEMENT

Et hier soir tous ensemble, nous sommes allés au « *game* », au base-ball : les Géants de San Francisco contre les Chiots de Chicago.

La boîte offrait une trentaine de tickets et nous devions être une vingtaine à avoir saisi l'occasion. Nous nous partageons équitablement en deux groupes : d'une part, les vrais fans qui avaient redoublé d'astuce pour obtenir un ticket et d'autre part, les célibataires que personne n'attend à la maison et qui n'ont donc rien de mieux à faire le soir que d'aller exhiber leur solitude dans des endroits surpeuplés, espérant secrètement que l'excursion contribuera à y mettre fin, pas en restant vissé sur son siège bien entendu, mais au détour de la multiplicité des petites rencontres qu'offre généreusement un *game* de base-ball. Car, et je vends la mèche à l'intention de ceux qui l'ignorent : comme rien ne permet d'avoir la moindre idée à l'avance de combien de temps durera la partie, elle constitue en réalité un énorme pique-nique aux milliers de participants : tout un chacun s'en va bavarder avec une connaissance vague ou affirmée aperçue sur les gradins là-bas dans le lointain, ou bien engage une conversation que rien ne vise à interrompre avec un interlocuteur de rencontre à la buvette ou au stand des hotdogs, sur les qualités respectives peut-être des deux équipes qui s'affrontent, mais aussi bien sur les vertus, ou les vices au contraire, de plus ou moins de moutarde ou d'oignon haché fin pour couronner la saucisse. Du temps qui passe, on s'en fiche : vu le train d'escargot d'une partie de base-ball, on n'aura de toute manière pas perdu grand-chose.

Ne me demandez pas quelle équipe a gagné : même si ce n'était qu'hier, je ne m'en souviens pas, au cas même où je m'en

serais enquis, indice qui permettra à la lectrice et au lecteur de deviner aisément à laquelle des deux sous-populations, des aficionados ou des dragueurs, j'appartiens.

La vue est splendide avec, en arrière-plan, à gauche, la Baie de San Francisco à laquelle le stade est adossé, et, à droite, l'amorce de *Bay Bridge*, le grand pont qui se dirige vers l'Est, bien plus long mais, n'étant pas badigeonné d'une peinture écarlate, bien moins photogénique que le *Golden Gate* dont il est le pendant et qui file lui droit vers le Nord. Et de l'autre côté du bras de mer : Oakland, patrie de Jack London, et plus loin sur la gauche et à mi-colline, Berkeley, haut-lieu de la contestation étudiante du siècle dernier.

Il y avait là quelques-unes de mes soupirantes qui n'ont, en dépit de la profondeur abyssale de leurs soupirs, pas encore eu la distinction de voir leur nom ne serait-ce que mentionné dans le présent ouvrage (ô infamie ! j'en suis conscient). L'une d'elles s'était portée volontaire à veiller scrupuleusement sur mon exemplaire du *San Francisco Chronicle* pendant que j'allais m'acheter des frites, et me l'a retourné avec une moue mauvaise quand elle a compris que je n'irais pas pour autant m'asseoir à côté d'elle.

Il y avait aussi Dominique, tout à fait dans son élément et dans un numéro de veuve joyeuse : invitée, excusez du peu, du patron de ma patronne et s'affichant avec lui d'une manière à la fois voyante et tapageuse, redoublant d'amples gestes et d'éclats de voix. Le stade entier, et moi en particulier, avait cependant les yeux fixés sur sa toison drue aux reflets bleutés. Et lui, le bougre, il avait l'air d'aimer ça.

Elle était assise à deux rangs de gradins devant moi, un peu vers la droite. À un moment donné, elle s'est retournée et m'a regardé bien droit, disant avec ses yeux : « Alors mon gars ! Qu'est-ce que t'en penses, hein ? C'est-y pas le moment de

montrer si t'as des couilles ! » À quoi je lui répondis aussitôt, de ces mêmes yeux qu'elle visait avec les siens : « Madame, si vous croyez que je puisse m'intéresser à une personne de votre sexe qui se conduit d'une manière aussi vulgaire ! ».

Tout ça entre amis bien sûr. Car la séduction sous cette forme-là, c'est un jeu d'arène, et si jamais, « un beau matin, fatigués », nous décidions tous les deux de nous mettre en ménage, la mort se mettrait aussitôt à l'œuvre. Je n'entends pas dire la mort de notre flirt – cela aussi bien entendu – mais, cette femme étant « fatale », la mort de chacun d'entre nous. C'est une chose qu'il m'a été donné récemment de comprendre.

[2021 – Cet ahuri de patron de ma patronne ne l'a pas emporté en paradis : j'ai appris bien plus tard qu'il avait terminé sa carrière comme directeur d'agence dans un bled paumé en bordure du désert de Mojave. Quant à sa patronne à lui, qui me fixait de ses yeux de merlan frit quand j'assurais le secrétariat de la réunion hebdomadaire de son *Comité Stratégique de Fixation des Taux*, elle a fait de la prison pour escroquerie dans la gestion du *San Francisco Opera*. Je m'en suis moi beaucoup mieux tiré qu'eux puisque, comme vous ne l'ignorez pas, je cours toujours.]

XVIII. LA FEMME AYANT DES JUMELLES QUI FONT DES OTITES

Quand j'habitais à Cotonou au Bénin, j'avais ce qu'on appelait une « contrepartie » : un jeune confrère africain qui m'accompagnait dans mes tournées sur le terrain et qui collaborait à mes recherches sur l'économie des populations côtières. Chaque « expert » des Nations-Unies travaillait en tandem avec un collègue, citoyen du pays où un projet d'aide à la pêche était patronné, et vis-à-vis duquel il jouait le rôle du maître face à son apprenti. Il s'agissait là souvent d'une fiction : l'expert s'avérait en général être un novice par rapport au natif du pays qui, à son tour, en savait beaucoup moins sur la pêche que le pêcheur que, tous ensemble, nous venions prétendument instruire. On connaît le slogan : « Donne de l'argent à un pauvre et tu lui permettras de manger pendant une journée ; apprendslui à pêcher et tu lui permettras de manger tous les jours ». Et ce qui se passait dans notre cas à nous, les « experts », c'était que nous étions extrêmement bien payés et qu'en sus, c'étaient des pauvres qui nous apprenaient à nous à pêcher. Ce qui ne veut pas dire que nous ne servions à rien : notre signature permettait de débloquer des fonds et certains d'entre nous avaient d'excellentes idées quant à l'utilisation possible de ces sous, telles que creuser des puits pour que les villageois puissent boire de l'eau potable au lieu d'une boue empoisonnée, ou les aider à construire une piste conduisant à un marché où ils auraient l'occasion de vendre le poisson qu'ils pêchaient.

Anastase était ma contrepartie. Un jour il m'avait expliqué ce qui était arrivé à l'un des ses « pays » qui avait autrefois entamé de manière très prometteuse des études de médecine mais qui, ayant été ensorcelé, les avait interrompues et vivait depuis en reclus au village natal. Le tournant de sa vie avait eu lieu quand

des sorciers professionnels : des mangeurs d'âme, s'étaient réunis un soir et, selon leur habitude, c'est-à-dire par simple jalousie, avaient juré sa perte. Et à ce moment de son récit, j'avais interrompu ma contrepartie, j'avais dit : « Mais, Anastase, comment avez-vous connu l'existence de cette réunion ? » Et il m'avait répondu, « Ah, ça, ce n'est pas quelque chose que Simon lui-même m'a raconté. Quand nous avons compris son malheur, un groupe de ses co-villageois s'est réuni ici à Cotonou, et nous nous sommes cotisés pour consulter un *bokonon*, un devin. C'est lui qui nous a expliqué ce qui s'était réellement passé ».

J'avais tiré de ce récit la conclusion que, bien qu'il soit un excellent sociologue, en certaines matières en tout cas, Anastase adoptait une attitude moins scientifique que la mienne. Mais sur d'autres sujets, c'était lui le savant et moi l'empirique. Il avait décidé de se marier et il lui arrivait de sortir un petit calepin et de commencer par tracer une grille, et en abscisse il indiquait un certain nombre de qualités qu'une épouse idéale devait posséder et en ordonnée il écrivait le nom de la dizaine de jeunes femmes qu'il avait retenues. Il attribuait alors des notes et faisait le total par candidate, pour vérifier si l'ordre de préférence avait changé ou non depuis la dernière fois qu'il avait ainsi établi son *hit-parade*. J'admirais sa méthode et je me disais : « Pourquoi ne te fies-tu pas toi aussi à l'évaluation objective, au lieu de te laisser piéger comme tu le fais dans de fumeuses spéculations sur le désir et le désir du désir ? »

Ce matin, et cela me donne le bourdon, j'aperçois Lucy dans une salle de réunions où l'on se croise, moi qui sort, elle qui entre et nous échangeons des banalités comme des étrangers : pas même comme des Californiens superficiels. Et dans l'après-midi, elle passe deux fois à côté de moi sans même me regarder. Et ça me rend un peu triste et je me dis : « C'est quand même dommage, quand il n'y a plus rien qui passe entre deux

personnes qui se sont parlées avec tendresse, il n'y a pas si longtemps ». Et je me souviens qu'il y a quelques semaines, à l'époque où elle entra dans son silence douloureux, je lui avais dit : « Lucy, il faudrait qu'un jour on déjeune de nouveau ensemble ». Et sans me regarder, en baissant au contraire les yeux vers le sol, elle avait dit d'une voix rauque, comme dans un souffle, « Oui, c'est vrai : il faudrait qu'on déjeune ensemble ! Toi et moi. » Et là, c'étaient les mots qu'elle avait prononcés, et j'étais reparti en pensant « ... mais la musique disait "je suis à toi" ».

Je me rends compte qu'en rapportant en français ces conversations qui ont eu lieu en anglais, je saute du « tu » au « vous », je tutoie ou je vouvoie, ou je mélange les deux au sein d'une phrase unique, alors qu'en anglais bien sûr, il n'y a que du « vous » et pourtant ce « vous » est aussi parfois du « toi », et alors de manière incontestable.

Et à six heures je quitte le bureau. Et j'ouvre la porte qui donne sur le palier et là, attendant l'ascenseur, il y a Lucy, toute seule, et en me voyant, elle rougit, de cette manière qui nous surprend chez les Chinois, c'est-à-dire avec le teint qui tourne à l'ocre. Elle dit : « C'est l'heure où tu pars ? » Et je réponds : « Ouais, pour moi c'est relativement tôt mais je suis fatigué ». Et elle ajoute : « Oui, moi c'est pareil ». Et nous entrons dans l'ascenseur et là nous ne sommes plus seuls, il y a une autre femme, mais comme on dit très justement : « ils sont seuls au monde », et je vais me placer tout à l'opposé d'elle : je m'adosse à la paroi, les jambes un peu écartées, et j'ai les pouces passés dans la ceinture et je dois ressembler à John Wayne à *OK Corral*, et je dis « Lucy, nous devrions déjeuner ensemble ». Et elle me répond : « C'est le 1er mai demain. Non ? »

- Non... je crois que le premier c'est vendredi.

- Non, c'est demain. Vendredi, c'est le 2. Mangeons ensemble lundi : lundi.

Je dis « Oui, lundi, c'est une bonne idée ».

Et tu vois Anastase, on est sur ses gardes parce que la vie est compliquée, pleine de choses qui font mal, et on évite parfois de poser son regard parce qu'on se souvient, surtout si on est Chinois, qu'une étincelle peut mettre le feu à la plaine, mais tout à coup il y a une porte qui s'ouvre et il y a deux regards, et ces regards verrouillent comme l'avion avec la batterie de DCA, et dans un éclair, parce que la garde est baissée, on oublie le mari qui fait les biberons à la maison et les deux petites et leurs otites à répétition, et c'est ça l'amour, quand le calcul se dissipe en fumée et qu'il n'y a plus que les regards qui se dévorent l'un l'autre.

XIX. L'ÉPOUSE DIAPHANE DU PATRON

En mai 1998, un peu plus d'un an après mon arrivée aux États-Unis, et six mois après avoir décidé de m'y installer - au moins pour un temps - je me suis décroché un vrai boulot : j'habitais toujours Laguna Beach mais je travaillais désormais à *downtown* Los Angeles. Le matin j'enfourchais le pick-up truck jaune que la Providence (sous la forme humaine de Monsieur David Lederman) me prêtait charitablement, et je couvrais les 19,15 km me séparant de la gare d'Irvine, empruntant le Laguna Canyon, slalomant à du 130 comme les autres navetteurs du petit matin sur cette route étroite à deux voies, engoncée dans un paysage grandiose à vous couper le souffle.

J'abandonnais le véhicule sur le parking de la gare, toujours encombré de lapins bondissant sans intention précise, où nul n'aurait songé à le dérober vu les frais rédhibitoires requis pour le rendre non-toxique aux yeux de la maréchaussée, et une heure plus tard je débarquais du train à *Union Station*, au cœur du quartier hispanique de Los Angeles, la ville aux mille villages et aux nuits toujours tièdes.

Les sept dernières secondes du trajet, précédant de très peu l'entrée en gare, ont tout pour surprendre : le train passe alors devant le cimetière des voitures noir et blanc du *Los Angeles Police Department* (« LAPD » pour les amateurs de séries) et l'on ne peut s'empêcher de sourire devant le spectacle de ces véhicules martyrisés, cabossés bien au-delà des limites décentes de la vraisemblance.

Andrew, co-directeur de la firme, se rendait au boulot par le même train et nous avons pris l'habitude de nous asseoir sur des sièges adjacents et de bavarder pendant le trajet, le paysage au-dehors devenant rapidement dépourvu d'intérêt, louvoyant au

bout d'un quart d'heure entre gares de triage de la grande banlieue de Los Angeles, et mornes étendues d'entrepôts.

Un jour, Andrew m'invita chez lui, le but fixé à la soirée étant que nous irions dîner ensemble dans un restaurant où un groupe de musiciens jouaient habituellement de la musique traditionnelle sur des instruments anciens.

Ma mère et ma nièce me rendaient visite à cette époque et nous arrivons donc, tous bien pomponnés, chez ces gens habitant une maison de rêve, au sens de sortie tout droit d'un catalogue immobilier californien 1998 destiné à vous en mettre plein la vue. Tout cela embaumait d'ailleurs l'enchantement et au moment des adieux, nous sommes repartis couverts de fleurs, coupées par Andrew à notre intention dans son jardin.

Quand vous vous rendez pour la première fois dans un ménage américain, on vous fait visiter la maison de fond en comble. Et alors que ce qui nous frappe chez les Blancs des États-Unis, c'est le puritanisme sous ses multiples formes, vos hôtes insistent pour que vous visitiez toutes les pièces. La satisfaction que les maîtres de maison éprouvent à ce que chaque objet soit parfait dans la perspective de sa finalité (son prix offrant le plus souvent un étalon bien pratique de cette adéquation), transcende toute distinction que nous établirions spontanément entre un espace public et un espace privé, et du coup, les hôtes aspirent à ce que vous vous extasiez sur les WC avec le même enthousiasme que vous avez manifesté un instant auparavant à l'égard de la bibliothèque.

Jusque-là je ne connaissais qu'Andrew lui-même, et il me présente alors ses deux charmantes fillettes, et je découvre aussi son épouse, une jeune femme blonde et diaphane, resplendissante – dont je n'ai pas retenu le prénom, ce qui, comme vous allez le voir, est très injuste en plus d'être incompréhensible.

Et nous parvenons donc au restaurant constituant le but de la soirée et il s'avère que celui-ci est à notre grand désappointement, absolument comble. Combien de temps faudrait-il attendre pour qu'une table se libère ? Une heure. Et nous voilà donc contraints de modifier nos plans, et nous nous rabattons sur un autre établissement connu d'eux, où la même mésaventure se reproduit.

La suite des autres déboires importe peu : ce que je voudrais rapporter, c'est un incident qui eut lieu à l'occasion de l'une des autres tentatives infructueuses qui s'ensuivirent. Arrivés à proximité d'un des restaurants figurant sur la liste que nous avions entrepris d'explorer désormais systématiquement, l'épouse d'Andrew suggéra que seuls elle et moi allions nous enquérir de la situation, épargnant au reste de l'équipe une très probable déception supplémentaire.

J'ai le souvenir très net que, par rapport à l'endroit où la voiture resterait stationnée avec le gros de la troupe, l'établissement était situé à gauche derrière un coin.

Or aussitôt qu'elle et moi avons dépassé ce coin, devenus du coup invisibles aux occupants de la voiture, elle se mit à me parler avec volubilité : m'expliquant dans un style quasiment télégraphique, qui elle est véritablement à ses propres yeux, comme on le fait aux premiers temps des amours mais en général étalé alors, tout à son aise, sur plusieurs semaines, mais concentré ici sur la durée très courte de quarante-cinq secondes, et le message est très clair, qui disait : « Disparaissons ensemble, arrêtons-nous quelque part, n'importe où, mais alors le plus vite possible, et restons emmêlés l'un à l'autre nous susurrant à l'oreille de doux n'importe quoi dans les intervalles que nous réserveront les halètements, s'ils devaient jamais s'interrompre. Et cela, pour l'éternité ».

Et je me souviens que tandis que nous retournions vers le cossu SUV, porteurs une fois de plus de nouvelles décevantes, et que nos chemins se séparaient parce que nous devions nous diriger elle et moi vers des portières opposées du véhicule, elle me parlait toujours du même ton précipité mais désormais également tragique.

Je n'ai jamais revu la femme d'Andrew mais j'aurais aimé la revoir. J'y pense soudain : entre cette soirée partagée et le jour où je fus mis à pied sans raison précise par cette firme dont il était l'un des dirigeants - à la consternation d'ailleurs vigoureusement exprimée de l'une de mes collègues - il ne s'est écoulé qu'une dizaine de jours. Il est décidément parfois fort ardu de tenter d'interpréter ce monde très étrange autour de nous et au sein duquel nous sommes irrémédiablement plongés.

XX. LA FEMME QUI SE DÉVOILE, ELLE ET SON MARI

Ann fut elle aussi pour moi une « passante », mais pas au sens d'*à peine entrevue*, puisque comme pour l'épouse diaphane de mon patron qui aurait voulu que je l'enlève sur le champ, nous avons échangé un nombre considérable de mots si l'on pense au peu de temps que nous avons passé face à face, ou plutôt côte à côte dans une automobile dans le cas d'Ann. Ce fut en fait, dans l'un et l'autre cas, le nombre de mots le plus élevé possible.

La scène s'est passée à la même époque de Laguna Beach. Un jour Brenda, mon amie, m'avait dit : « J'ai visité aujourd'hui une très belle maison. Est-ce que tu veux la voir ? ». J'étais sur mes gardes parce qu'en Californie, comme dans l'ensemble des États-Unis, « beau » est souvent utilisé comme synonyme de « démesuré ». Mais Brenda était une peintre à l'œil infallible et je me suis donc laissé convaincre. Bien m'en a pris car il s'est agi, avec cette maison de *Dana Strands*, de la plus belle qu'il m'ait été donné de voir.

A priori pour moi, une maison c'est un endroit où l'on fait des choses biologiques : on mange, on dort, et ainsi de suite. Mais dans celle-ci, tous mes préjugés sur l'architecture et ses rapports avec la biologie sont tombés. Il y avait dans cette habitation toute en arrêtes verticales, enchâssés les uns dans les autres, une multitude d'espaces sans nom, où l'on pouvait aller s'asseoir ou rester debout, avec une assiette, ou avec un livre ou sans raison particulière, juste pour être là à regarder la mer. Les portes-fenêtres ouvraient sur des terrasses ou directement sur des pelouses, et les gens qui passaient sur l'avenue qui domine la plage auraient pu tout aussi bien pénétrer dans cette maison qui contenait des trésors, s'en emparer et repartir comme ils étaient venus. Et ceux-ci étaient de deux sortes : de l'art

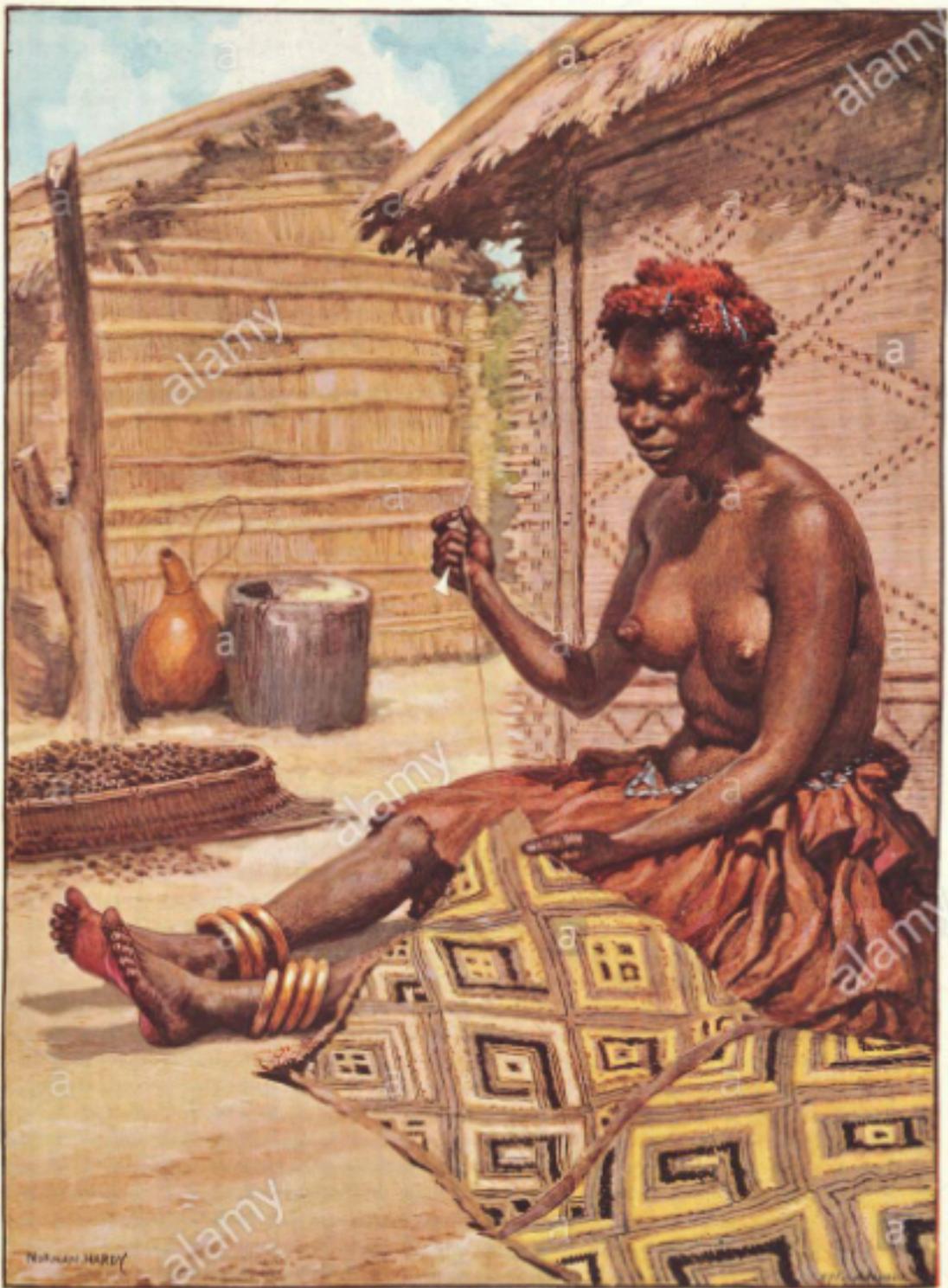
cycladique, statuettes, poteries, et des objets africains, dont les plus récents devaient dater du milieu du XIX^e siècle et les plus anciens, je ne sais pas, du XVI^e siècle peut-être. Il y avait en particulier des velours kuba, de très grandes pièces, de la qualité de ceux que l'on peut voir au Musée de l'Afrique Centrale à Tervuren.

Et un peu plus tard ce jour-là, Ann, la maîtresse de maison, et moi, nous nous sommes retrouvés seuls dans une voiture que je conduisais : ayant habilement tiré parti d'un imbroglio à propos d'un véhicule à récupérer quelque part. Et pendant que nous roulions, elle m'a dit la chose suivante : « Paul, je sais que vous pourrez apprécier ce que je vais vous dire. Vous avez vu ces objets, vous pensez sans doute que mon mari et moi avons consacré de nombreuses années à les rassembler. Il n'en est rien : il a acheté tout ce que vous avez vu là, en deux heures, chez un marchand à Tel-Aviv. Mon mari est producteur de cinéma. Nous connaissions l'existence de ce marchand et un jour nous sommes allés le voir. Mon mari a regardé les objets qu'on nous présentait un par un, à nous assis dans un salon, et il disait, « Celui-ci... et puis celui-là... », et l'antiquaire disposait les pièces retenues à l'écart pour que nous puissions les examiner ensuite. Et quand nous en avons eu fini, ce marchand devait s'attendre à ce que mon mari se tourne alors vers sa première sélection et choisisse un ou deux des objets initialement retenus. Il n'en revint pas quand il s'entendit dire : « Non, non, je prends le tout ! ». Vous comprenez Paul ? La famille de mon mari, pendant la guerre, elle avait tout perdu : corps et biens. Et ce jour-là, pour lui, avec l'argent qu'il avait fait, il pouvait prendre une petite revanche sur l'histoire. Une revanche au nom des siens. Au nom de la vie, contre la mort ».

À vous Ann, c'était l'un de vos secrets, que vous avez confié ainsi, à un homme que vous voyiez pour la première fois, alors

que tous deux vous étiez parvenus, contre toute logique, et au grand dam sans doute de ceux qui vous avaient présentés l'un à l'autre, à vous retrouver seuls, dans l'espace d'une automobile. Je ne me souviens pas, Ann, de ce que je vous ai dit moi ; j'imagine, moi aussi, des faits essentiels sur ma personne.

Et vous aviez un autre secret, que Brenda m'avait révélé : que vous aviez été autrefois une femme qui se dévêt, une danseuse de la variété dite « exotique ». Aussi, quand il m'arrive d'entrevoir une enseigne au néon qui annonce « Strip-Tease », je pense aux extraordinaires planches en couleurs de Norman Hardy dans les « Notes ethnographiques sur les peuples communément appelés Bakuba ainsi que sur les peuplades apparentées : les Bushongo » que Torday et Joyce consacrèrent en 1910 aux Kuba, au retour de leurs explorations dans le bassin du Congo.



XXI. LA FEMME QUI ME MONTRE SES ORGANES GÉNITAUX SOUS UN FALLACIEUX PRÉTEXTE

Un cas m'est revenu qu'il faudrait que j'appelle « La femme qui me montre ses organes génitaux sous un fallacieux prétexte ». Et j'écarte aussitôt cette anecdote comme ne trouvant pas sa place dans l'enquête que je mène ici sur les femmes et moi. Et il ne s'agit pas de pudibonderie mais simplement du sentiment que je me laisserais aller à la simple tendance à raconter une histoire, qui amuserait le lecteur sans aucun doute, mais dont il n'y aurait rien à tirer comme enseignement quant au rapport entre les hommes et les femmes.

Mais depuis quelques jours je me posais la question : je me disais « Pourquoi n'y a-t-il pas de leçon à tirer ? Ce n'est pas le sentiment que tu as eu à l'époque ». Et ce matin, vaquant à d'autres occupations, je tombe sur la phrase suivante : « Or l'homme en tant qu'homme se "nourrit" de désirs (ainsi par exemple il ne s'accouple pas seulement en animal avec la femme ; il veut encore – en être humain – être aimé d'elle) ».

Cette phrase est dans *l'Esquisse d'une phénoménologie du droit* d'Alexandre Kojève. Et la réponse est là bien entendu : on peut faire communiquer directement les cons et les bites et le résultat est parfaitement prévisible et il révèle sans doute quelque chose sur la nature biologique, au sens d'« animale », de l'homme et de la femme mais rien sur leur rapport proprement « humain ».

J'ai étudié l'anthropologie et je me souviens d'une discussion qui avait eu lieu à Cambridge dans un séminaire où les étudiants doctorants discutaient entre eux une fois par semaine du progrès (ou le plus souvent de l'absence de progrès) dans la rédaction de leur thèse. Le débat portait ce jour-là sur la description par un ethnologue de renom d'une scène d'initiation, où il expliquait que

les jeunes hommes étaient assis nus en rang sur un banc et que les jeunes filles nubiles entraient dans la pièce, nues elles aussi, et chacune, choisissant son candidat, se postait devant lui, et levant l'une de ses jambes, allait caler le creux de son genou (le creux *poplité*) sur l'épaule lui faisant face du garçon. Ce n'était pas la description elle-même qui avait rompu notre unanimité, la scène étant facile à se représenter, ainsi que ses implications immédiates. Ce qui provoquait débat, c'était le commentaire de l'ethnologue, à savoir qu'il n'y avait là « en réalité » rien de sexuel. J'appartenais, ma lectrice et mon lecteur l'auront deviné, au camp des sceptiques.

Cette population avait parfaitement compris que si, d'une manière générale, les femmes font bander les hommes, il y a cependant certaines femmes qui ne font pas bander certains hommes, ce qui n'augure rien de bon au cas où ils auraient conçu ensemble des projets matrimoniaux. Placer le sexe entrouvert de la femme à vingt-cinq centimètres des yeux de l'homme, et observer ce qui se passe de son côté, constitue un test simple et pratique, susceptible d'éviter bien des déconvenues par la suite. Mais, et c'est ici qu'intervient nécessairement l'être « humain » de l'homme, il s'agit pour ce qui touche à l'éventualité de déboires ultérieurs de ce qu'on appelle en logique d'une « condition nécessaire mais non suffisante ».

La jeune femme que je connais à peine et qui relève sa jupe révélant son sexe roux en affirmant que cela la démange et que je dispose d'un meilleur point de vue qu'elle pour en découvrir la cause, et œuvre aussitôt à me faciliter la tâche, même si elle utilise des mots pour le dire (ce que les animaux sont incapables de faire) et même si elle recourt à une stratégie (que je qualifie de « fallacieuse » du fait qu'elle déguise son but réel), me colle le nez sur ma nature animale, et le fait qu'elle arrive encore à me faire bander quand j'y repense bien des années plus tard ne constitue

en réalité pour elle qu'une victoire à la Pyrrhus car mon premier souci fut bien entendu de décoller mon nez de ma nature animale pour réaffirmer les droits de ma nature à proprement parler « humaine » : je lui dis qu'avec l'aide d'un miroir, et du fait que la forme et la coloration habituelle de son anatomie lui étaient plus familières qu'à moi, elle parviendrait à un résultat plus sûr que celui que je pourrais atteindre quant à moi. Ce fut là ma façon de lui rappeler que, comme l'écrivait si bien Kojève, « l'homme veut encore – en être humain – être aimé de la femme avec qui il s'accouple ».

XXII. LES FEMMES QUI SONT À LOUER

L'autre jour, d'après ce que j'avais pu deviner de ses intentions, Schultz voulait m'emmener au bordel. La raison pour laquelle je n'en suis pas tout à fait sûr, c'est qu'il m'avait expliqué son projet dans la cohue d'un bar extrêmement sombre de la 24e rue. Je n'entendais rien de ce qu'il disait et ne pouvais pas même suppléer aux blancs de la bande-son par ce que j'aurais pu lire du mouvement de ses lèvres : on n'y voyait goutte. L'histoire était compliquée mais la conclusion dont j'ai pu saisir des bribes était que des messieurs et des dames se retrouvaient tout nus, sur quoi l'un des personnages de l'anecdote disait : « C'est tout à fait comme dans les films amateur que je tourne à la maison ». Quand ce matin au téléphone on a reparlé projets pour la journée, il m'a dit qu'il avait été très occupé hier soir vendredi, ce qui me fait penser qu'il a dû régler ses problèmes de libido sans plus compter sur moi.

Il est vrai que je n'avais guère manifesté d'enthousiasme. Je n'ai jamais recouru à ce genre de services, ni même jamais eu un moment d'hésitation quand je me les suis vus offrir. Pressé de dire pourquoi, convaincu que renvoyer au propos de Kojève selon qui « l'homme veut encore – en être humain – être aimé de la femme avec qui il s'accouple » passerait pour un botté en touche, je rends compte de mon attitude par un faisceau de raisons combinées au sein d'une même explication, censément découler toutes de la même ferme détermination mais en réalité sapant par leur accumulation leur fermeté mutuelle ; comme disait Shakespeare : « *The Lady doth protest too much, methinks* ». En sus, il pourrait en être de cette détermination-là comme de toute autre : attendant son heure pour s'effondrer sans effort le jour

où se trouveront réunies les circonstances singulières signant son arrêt de mort.

La femme la plus enjouée qu'il m'ait été donné de connaître m'avait suivi dans les couloirs de l'hôtel où j'étais descendu à Freetown, capitale de la Sierra Leone, et qui avait saisi l'instant où je me baissais pour ramasser mes bagages pour bondir dans la chambre avant moi et s'était déjà installée sur le lit avec un rire de victoire qui fendait son charmant minois. J'ai dit « Mademoiselle, vous allez sortir tout de suite ! » Convaincue que je plaisantais, elle n'en a rien fait. J'ai dû la poursuivre autour du lit sur lequel elle bondissait alors comme un cabri en riant de plus belle. Je ne devais pas avoir l'air sérieusement courroucé puisqu'elle s'amusait énormément et avait l'air de considérer mon manège comme une gaminerie constituant une excellente entrée en matière à ce qu'elle avait prévu pour la suite. J'ai fini par l'enlacer mais ce fut seulement pour mieux la pousser dehors.

La femme la plus triste que j'aie pu rencontrer exerçait la même profession. Un jour à Aflao, à la frontière du Ghana et du Togo, j'avais également été suivi, cette fois dans l'escalier menant à ma chambre qui occupait seule le sommet du petit hôtel inachevé et, arrivés à la porte, la jeune femme me fait une proposition et je lui dis non, et comme elle insiste, je suis obligé de réitérer, cette fois avec davantage de fermeté. Mais plusieurs minutes plus tard je perçois des bruits furtifs derrière la porte qui me font comprendre qu'elle est toujours là. J'ouvre et je la vois assise sur les premières marches de l'escalier. Je lui dis : « Vous savez, ce n'est pas la peine d'attendre : je ne changerai pas d'avis ». À quoi elle répond qu'elle a compris mais qu'elle ne veut pas descendre tout de suite. Je lui demande pourquoi et elle me dit : « Il va me frapper très fort ! » Et je me souviens alors en effet du type avec qui elle se trouvait au bar un peu plus tôt dans

la soirée, un très bel homme, jeune, très grand, sapé, mais pas du genre en effet à se distinguer par son sens de l'humour. Était-ce un boniment ? Un argument de vente ultime en cas d'hésitation du chaland entrepris ? Quoi qu'il en soit je n'ai pas voulu courir le risque qu'il y ait là du vrai, je lui ai dit : « Combien alliez-vous prendre ? » Elle était élancée, très mince, très belle, très élégante, les hommes devaient rarement l'éconduire. Elle a mentionné une somme en *cédis* et je lui ai donné l'argent. Toutes les femmes à louer n'aiment pas la vie autant que le petit cabri de la Sierra Leone, ce qui se conçoit bien quand on n'est pas libre de faire ce que bon vous semble, parce qu'il y a à la clé, une trempe.

XXIII. LES FEMMES QUI DONNENT DES ORDRES

« Moi j'aurais bien aimé un peu plus de tendresse », dit Jacques Brel dans « Au suivant ! », « Ou alors un sourire ou bien avoir le temps ».

Sans même évoquer la chosification des dames qui, dans ce contexte, assurent, la chanson décrit le traitement industriel des gars au régiment qui éprouvent le besoin de « tirer un coup » : la standardisation qui accompagne inévitablement l'industrialisation et plus particulièrement, l'effet débandant de la contrainte de temps.

Bien sûr, un certain niveau de prestation et de rétribution de la partie adverse ayant été atteint, le temps accordé devient plus élastique, mais même si son tic-tac devient moins insistant, le taximètre opère toujours en arrière-plan. L'improvisation demeure de toute manière hors-cadre : il s'agit d'un contrat dont les termes sont sans doute renégociables mais seulement au sens strictement commercial du terme : toute redéfinition signifiant « tant en plus ». Et quoi qu'il en soit, étant la garante et la gardienne des produits livrables, c'est la prestataire de services qui demeure maîtresse du jeu. En conséquence, **la forme** d'amour qu'un homme peut éprouver pour elle est du même ordre que celui qu'il voue (sans chercher à offenser quiconque) à une infirmière qui, de la même façon, vous veut du bien contractuellement et sait censément par définition bien mieux que vous-même, ce qui vous convient.

Selon les tempéraments, il n'est pas exclu que l'on puisse apprécier ce genre de relations définies unilatéralement et que la phobie que l'on constate chez soi-même a peut-être été apprise. Je ne suis pas sûr en effet que l'on soit toujours là dans l'instinctif, et il est bien possible qu'on ait déjà basculé dans l'acquis.

J'avais six ou sept ans et je me rappelle l'indignation de mon père racontant à ma mère, au retour de l'hôpital où il m'avait conduit pour une consultation, que l'on m'avait laissé attendre nu. Or je conserve un vague souvenir de la double satisfaction qui avait au contraire été la mienne : que j'avais pu montrer mon zizi à tous ceux qui passaient par là, et que j'étais disculpé d'office d'une telle insolence du fait que mon exhibition répondait benoîtement à l'injonction de l'infirmière qui l'exigeait de moi : « C'est son idée à elle : j'y suis pour rien, je ne fais qu'obéir aux ordres ! ». Et je me rappelle de ma surprise quand mon père, se tournant alors vers moi, avait dit à ma mère que j'avais été bien courageux. « Courageux » ? La honte n'était pas celle spontanée de l'enfant mais celle de l'adulte témoin de la scène, qui lui faisait comprendre ce que, s'il avait été grand, son sentiment aurait dû être.

Mon père passa, à la fin de sa vie, beaucoup trop de temps dans les hôpitaux. Mais ses rapports avec les infirmières restaient exemplaires : entièrement sur le mode de la séduction et précisément, toujours dans la renégociation avec elles. Ce n'était pas du goût de ma mère : « Il m'a dit que le jour où il pourrait sortir, il voulait que je lui apporte son costume bleu ! Il sortira avec les vêtements qu'il avait en entrant ! », avait-elle dit avec une cruauté consommée.

Et je suppose donc, qu'à tout bien compter, c'est l'indignation de mon père qui m'a vacciné, tout petit, contre le genre « infirmière » ou « gendarme » et, de manière générale, contre les femmes qui me disent ce que je dois faire.

XXIV. LA FEMME QUI IMAGINE À TORT QUE JE LA TROUVE LAIDE

Je suis du genre qu'on interpelle facilement sur le trottoir parce que, ouvert sur le monde – voire convaincu que « l'aventure est au coin de la rue » –, j'apparais disponible aux yeux de celui ou de celle qui cherche à retenir l'attention d'un informateur éventuel. Je me souviens d'une promenade en ville à Cambridge et Fiona, âgée alors de cinq ou six ans, disant « Papa, pourquoi c'est à toi que tout le monde demande comment il faut faire pour aller quelque part ? ». Ne décourageant jamais qui que ce soit d'engager la conversation avec moi m'a permis d'avoir en quelques occasions un commencement de dialogue intéressant avec une prostituée. Malheureusement, les débuts prometteurs avortent très rapidement quand elle ramène la conversation au sujet qui l'obsède : qu'on baise et que je lui donne de l'argent pour le service qu'elle estimera m'avoir rendu.

C'est bien entendu moi qui constitue la source d'embarras, puisqu'à l'instar de mon père aux prises avec les infirmières, je fais intervenir mes propres considérations et je m'efforce en conséquence de déplacer le baratin de la jeune femme du générique au personnalisé. Je ne veux pas dire que je l'incite à raconter sa vie ou à parler des contraintes de son métier, j'essaie tout simplement de l'attirer sur mon terrain du regard et de la parole que l'on assume, des phrases auxquelles on adhère, où on « mouille » la personne que l'on est, en exprimant son désir et en affirmant être prêt à en garantir les termes. Autrement dit, je mets comme condition à ma participation, qu'il se passe quelque chose de la nature d'un désir réciproque, ce qui, avec ces demoiselles, n'a jamais débouché sur rien, et la raison en est finalement très simple : la manière dont nous éprouvons le temps qui passe est d'une autre nature puisque la conversation

se déroule pour elle dans le cadre économique de sa journée de travail et, pour moi, de celui de mon temps de loisir. Dit autrement : *Pretty Woman*, c'est bien en effet Hollywood.

Un jour où j'étais de passage à Lomé, j'avais été obligé de faire réparer mon tout-terrain. J'avais déposé le véhicule dans un garage et je tuais le temps en buvant des grenadines au bord de la piscine d'un des grands hôtels en bordure d'océan. J'avais été repéré par une jeune femme, très mignonne au demeurant (la question n'est jamais là), avec de petits cheveux en brosse, qui m'avait d'abord gentiment demandé si elle pouvait s'asseoir, et je lui avais dit oui, étant fidèle à ma nature, c'est-à-dire toujours enclin à la causette. Sans illusions quant à ses intentions, je lui offre un verre, qu'elle accepte. Et aussitôt siroté son gin-fizz, elle me propose qu'on se prenne une chambre. Sur quoi je lui demande avec un sourire si elle s'attend à être rétribuée pour ce qui pourrait se passer là-haut et, très diplomatiquement, elle me dit qu'on pourra s'occuper de ça une fois dans les étages.

Nous continuons néanmoins de bavarder, et elle épuise alors petit à petit ses menus sujets de conversation, son propos revenant de plus en plus fréquemment sur sa suggestion initiale qu'on monte dans l'une des chambres et qu'on se donne du bon temps – contre compensation en numéraire en temps utile. Et vient le moment où elle atteint la limite de son mouvement concentrique toujours plus rapproché du centre et il ne lui reste d'autre alternative que de répéter, une fois encore, son offre, qui reste une fois de plus sans écho de ma part. Et a lieu alors cet événement pathétique, dont les aînés parmi nous conservent sans doute le souvenir, quand l'aiguille du phonographe, en bout de course, finit par s'échouer immobile à deux doigts de l'étiquette du disque : elle me fixe, et je vois son visage se décomposer peu à peu, ses lèvres qu'elle tient serrées se mettent à trembler, et elle s'écrie soudain avec désespoir : « Tu ne me

trouves pas belle ! », avant d'éclater en sanglots et de se cacher le visage dans le creux des mains.

Je l'avais désarçonnée avec mon exigence incompréhensible à ses yeux, parce que les hommes disent ou bien « oui », ou bien « non », mais ils ne tentent pas comme moi, avec un zèle missionnaire, de convertir une prostituée à la dialectique de la séduction, comme on ramène un hérétique sur le chemin de la vraie foi. En même temps que je lui avais fait comprendre qu'il n'était pas exclu qu'il se passe quelque chose entre nous, je lui avais imposé ma définition de sa dignité et de la mienne l'accompagnant, et elle n'avait pas d'autre choix provisoirement que d'en accepter le principe. Le seul ennui de son point de vue, c'était que celui-ci supposait une clause selon laquelle l'opération financière n'était pas garantie d'avance, puisque relevant selon ma logique de la spontanéité du don plutôt que du troc tarifé selon la sienne : il aurait peut-être suffi qu'elle remplace son « On règlera ça une fois arrivé dans la chambre » par « On verra bien ! » pour que je me rende à son insistance (j'ai déjà dit qu'elle était jeune et jolie) ; alors que pour elle au contraire la somme à gagner jouait un rôle essentiel, constituant un donné de la situation entre nous : elle était au cœur de l'image qu'elle avait d'elle-même dans sa relation avec un homme comme moi, un Blanc buvant un verre au bord de la piscine d'un quelconque Sheraton africain.

Peu de temps après que je m'installe au Bénin, j'avais dû me rendre en déplacement au Sénégal, et j'avais dit à l'une des secrétaires de la délégation : « Mademoiselle Pascaline, est-ce que je peux vous ramener quelque chose de Dakar ? », sur quoi elle m'avait répondu : « Oui, vous pouvez me rapporter un bracelet en or ». Je signale alors ce bout de conversation, consternant à mes oreilles, à un collègue qui m'explique : « Non, c'est gentil de sa part : elle veut simplement te faire comprendre qu'elle est prête à

devenir ta maîtresse, mais il faut que tu lui fasses un cadeau qui montre que tu prends son acquiescement véritablement au sérieux ».

Junon aveugla Tyrésias parce que, ayant été successivement homme, femme, et puis homme à nouveau, il avait vendu la mèche que dans l'amour, de dix parts, la femme en a obtenu neuf et l'homme, une seule.

Une interprétation circule du rapport entre les hommes et les femmes selon laquelle le secret de Tyrésias n'aurait jamais été éventé depuis, et où la version officielle est que, du plaisir dans l'amour, la femme n'en a pas bézef. Si bien que pour l'amener sur ce terrain où son inclination naturelle ne saurait en aucune façon la conduire, et où l'homme assouvit ses besoins animaux tandis que la femme se sacrifie, il faut la compenser. Et plus elle est belle, plus l'homme aura de plaisir, et plus cher il faudra qu'il la paie.

Et ce qui se passa là un jour, au bord d'une piscine au Togo, c'est qu'il y avait en présence, face à face, deux systèmes d'interprétation du rapport entre les hommes et les femmes ayant si peu d'éléments en commun que tout dialogue était condamné à dégénérer en un malentendu. Il y avait le mien, où je m'efforçais d'imposer la dignité, telle que je la conçois, à quelqu'un qui ne pouvait pas l'envisager sous cette forme étant donnée la nature du sien, où sa jouissance à elle était par définition jugée quantité négligeable. En l'absence de la garantie d'une rétribution de ma part, ce qu'elle m'entendait dire, c'était qu'à mes yeux, l'amour avec elle ne valait rien. Je l'insultais en lui laissant entendre que sa beauté était inexistante et je niais ce qui faisait sa valeur à ses propres yeux, à savoir qu'elle était une belle femme et que lui faire l'amour, cela équivalait à une certaine somme, de préférence, bien entendu, non négligeable.

Une condisciple en faculté, à qui je faisais du gringue en ce temps-là, me dit ainsi un jour : « Mon pauvre Paul, je vaudrais chez moi deux cents chèvres blanches ! ». Elle ne mentait pas, et son père devint d'ailleurs peu de temps après chef de l'État.

XXV. LA FEMME QUI, SOUS MES YEUX, EST REMONTÉE DANS LE TEMPS

Jane et moi faisons partie en ce temps-là, à Cotonou, de la même bande d'expatriés : la clique de la mentalité « pas colon », par opposition à l'autre, au clan des nostalgiques du « temps des colonies ». J'avais moi trente-huit ans. Je n'ai jamais connu l'âge de Jane à cette époque, disons en tout cas que si elle en avait vingt, elle ne les faisait pas.

Jane appartenait au *Peace Corps* américain et elle avait d'excellentes raisons de faire partie de la mouvance « pas colon » puisqu'elle était Noire.

Le Bénin était en cette année 1984 sous régime marxiste-léniniste, si bien que les déplacements des citoyens américains sur le territoire national étaient jugés malvenus et Jane était donc, de fait, confinée dans la capitale. Nous nous connaissions à peine elle et moi, ce qui ne l'a pas empêchée de venir un jour me trouver du fait de ma réputation d'avoir visité des villages dont le nom ne figurait pas sur la carte. Jane m'a demandé s'il était possible qu'elle m'accompagne lors d'une de mes randonnées « dans la brousse » comme on dit là-bas.

Je n'ai pas conservé le souvenir s'il a fallu que j'obtienne pour qu'elle vienne avec moi un tampon au bas d'un formulaire, ou si j'ai fait ni vu, ni connu, puisque nul ne s'étonnerait au Bénin de voir une jeune femme noire passagère de ma Land Cruiser aux armes des Nations-Unies. Toujours est-il que nous partîmes un jour en direction d'un village passablement inaccessible dans la zone marécageuse qui s'étend au Nord du Lac Ahémé. Ce serait la première fois que je me rendrais dans ce village particulier, en tant qu'ambassadeur de notre projet FAO. L'habitude qui avait été prise était que quand nous entendions parler d'un village de pêcheurs inconnu de nous jusque-là, je m'y

rendais pour comprendre quel type de pêche s'y pratiquait et, le cas échéant, proposer aux villageois notre aide en termes de nos conseils – souvent peu judicieux – et leur offrir – ce qui les intéresserait davantage – divers matériaux et équipements : filets, grillage en acier galvanisé pour enclos à poules et autres usages, dont la confection de claies sur lesquelles fumer le poisson ou simplement le faire sécher au soleil, etc.

Il s'avéra que leur pêche était passive : des nasses posées faisant cul-de-sac au bout de deux barrages en branches enchevêtrées disposés en entonnoir.

J'ignore si c'est encore le cas aujourd'hui mais il y avait à cette époque en Afrique deux manières distinctes de se vêtir pour les Blancs : les Européens d'une part, et ceux qui venaient d'Amérique d'autre part. Si les premiers avaient abandonné le casque colonial, l'habitude leur était restée des vêtements amples, de couleur claire, et en tissu léger : coton, lin, soie. Des vêtements « fonctionnels » selon l'expression : adaptés à un climat chaud et humide. Les Américains quant à eux s'habillaient de la façon qui est la leur dans les régions chaudes de leur propre pays : pour aller à la plage en Floride ou en Californie.

Jane portait ce jour-là T-shirt, short effrangé mini coupé dans un jean, et baskets écarlates.

Dans un village où il n'est pas attendu, le voyageur n'entre pas d'autorité avec son véhicule, en quête d'une grand-place par ailleurs inexistante : il le gare plutôt à quelque distance, puis il s'avance à pied, en sa direction. Si personne ne vient alors à sa rencontre, si sa présence n'a pas été détectée, une fois arrivé à proximité des premières huttes, à une distance telle que s'il frappait des mains il serait entendu, c'est là précisément ce qu'il va faire, à trois reprises.

Le voyageur devra parfois attendre, parce que ce n'est pas celui ou celle qui l'aura entendu qui viendra nécessairement à sa rencontre : c'est un responsable, un représentant accrédité, qui le mènera alors vers un banc situé à l'ombre, où il patientera jusqu'à ce que le chef de village, accompagné de quelques dignitaires, vienne le saluer et lui souhaiter la bienvenue parmi les siens.

Chacun ayant pris place, le ou les invités assis de l'un des côtés d'une petite table basse amenée entretemps, les autorités, de l'autre, de l'eau est apportée dans une cruche, et est partagée dans des verres, un hommage étant rendu aux ancêtres par l'offrande de quelques gouttes versées sur le sol avant que chacun ne boive. Un « greeter » – le mot existe en anglais, mais il n'y a pas l'équivalent en français de « salueur » – adresse alors un compliment de forme traditionnelle aux invités. Il s'agit d'une sorte de chant exprimé avec force, à la fois scandé et modulé où les visiteurs sont abondamment loués pour leurs très hautes qualités. Si vous vous êtes jamais interrogé sur les origines historiques du style musical dit « rap », ne cherchez pas plus loin : vous êtes parvenu à bon port.

Jane était assise à mes côtés sur le banc des visiteurs, silencieuse et figée, sidérée par la solennité du rituel et le sérieux de l'assemblée des acteurs – des hommes seulement, à part elle.

Je n'en étais pas moi à ma première visite de village reculé et rien dans l'étiquette ne me surprenait, mais si Jane avait imaginé un accueil davantage à la bonne franquette, du type : « Hi guys ! What's up ? », ça va les gars, ça boume ? elle devait alors se sentir sur une tout autre planète.

À quoi s'attendait-elle d'ailleurs, je n'en savais rien. À du « pittoresque » seulement ? À voir enfin des cases, des femmes au buste dénudé pilant du manioc pendant que junior emmaillotté à leur taille pique un somme ? Autre chose en tout cas que les

« carrés » en parpaings et toitures en Eternit ou tôle ondulée de la capitale : un village de pailletes sans eau, ni gaz, ni électricité, ni télé, aux enfants qui observeraient ce jour-là leur premier homme blanc et la première fille – apparemment du pays – qui arborerait mini-short et baskets rouges. Or ce que Jane découvrait à la place, c'était elle et moi traités avec les mêmes égards qu'un couple princier en tournée sur ses terres, et ayant peut-être le sentiment de vivre le moment le plus important de sa vie jusque-là. Et elle n'était pas au bout de ses surprises.

Aussi respectueux que je le sois dans ces circonstances, notre visite relevait cependant pour moi de l'*exotisme* à proprement parler : de la manière dont font des gens qui, pour ce qui est de leur culture, ne se comportent pas exactement comme chez moi. Mais pour Jane, toute citoyenne américaine qu'elle fût, il s'agissait d'une toute autre affaire car elle, avec ses baskets rouges, venait de prendre place – à son corps défendant si j'en jugeais à l'expression perplexe qu'avait adopté son visage – dans une machine à remonter le temps, et elle se retrouvait – après avoir subi l'équivalent d'une accélération de plusieurs G – en un temps qui précédait celui où ses aïeux et ses aïeules avaient traversé l'Atlantique, au rang indigne de bagnards enchaînés à fond de cale, avant de se retrouver esclaves dans les plantations d'un soi-disant « Nouveau Monde ».

Quand j'en eus fini de poser mes questions, d'y obtenir leurs réponses, et d'offrir les services de la FAO, je pris congé en notre nom.

C'est alors que le notable qui m'avait servi d'interprète me demanda la faveur de pouvoir me dire encore quelque mots en aparté, ce que je lui accordai bien entendu volontiers. Voici ce qu'il me dit : « Pourriez-vous, en y mettant les formes, dire à la jeune personne qui vous a accompagné, que le chef du village

aimerait l'épouser, et qu'il est prêt à y consacrer la somme qu'elle jugera appropriée ? ».

Je me dis aujourd'hui que plusieurs options s'offraient en réalité à moi, par exemple l'option paternaliste envers Jane, fondée sur l'idée que la proposition la troublerait, de garder pour moi le message : ne pas lui en faire part et inventer de toute pièce une réponse que je présenterais comme ayant été celle de Jane après consultation. Il y avait aussi l'option « colon » : lui rapporter ce qui m'avait été dit d'un ton rigolard qui aurait conduit Jane à se demander en la compagnie de quel sinistre crétin elle passait la journée.

Mais en réalité, je ne me suis pas posé de questions quant à la meilleure approche, sans doute parce que je ne me sentais aucun droit de ne pas rapporter à Jane ce qui m'était présenté comme un message à son intention car il lui appartenait pleinement à elle et non à moi. Aussi je lui transmis dans sa langue, en anglais, la proposition qui lui était faite, reproduisant j'imagine le même ton respectueux que j'avais entendu dans les mots qui m'avaient été prononcés : « Jane, this is what I've just been told... », suivirent des mots qui signifiaient un moment de l'histoire du continent où Jane se trouvait en cet instant, un moment de l'histoire de l'Afrique qui se trouvait être également la terre de ses ancêtres.

C'est une chose d'être assis dans la machine à remonter le temps, c'en est une autre d'avoir le sentiment qu'elle est tombée en panne, et que l'on est bloqué à une époque reculée, en un lieu qui est sans doute, de temps immémoriaux, le vôtre, mais où la puissance de l'affect qui est là présent, mobilisé en ce moment-même, est telle qu'elle vous terrasse tout simplement. C'est en tout cas ce que je crus lire dans les yeux de Jane quand j'eus terminé de lui rapporter ce qui m'avait été dit.

Elle n'a rien répondu : elle était stupéfaite, subjuguée, par ce témoignage inattendu, par ce retour trop massif et soudain de ses racines, au cours d'une randonnée qu'elle avait dû envisager comme ne devant être rien de plus qu'une partie de campagne, agrémentée de paysages et de scènettes dont il serait doux un jour de se souvenir.

J'ai remercié nos hôtes en son nom, expliquant à quel point elle était flattée, même si elle devait à regret opposer un refus à l'aimable offre qui lui était faite.

Durant le périple du retour, Jane est restée prostrée. Nous n'en avons jamais reparlé et, pour tout dire, je n'ai pas souvenir de l'avoir jamais revue.

XXVI. LA FEMME PRATIQUE

Aïcha faisait partie de mon équipe d'une douzaine d'auxiliaires sur le terrain au Bénin : les « animatrices », assistantes sociales dans les villages ou campements saisonniers, elle servaient de contact pour notre projet des pêcheries des Nations-Unies et pouvaient, en direction inverse, faire connaître nos desideratas et autres informations pertinentes, aux populations locales.

Aïcha s'était résolument engouffrée dans la brèche lorsque Geneviève était retournée en France pour plusieurs mois, confiant les enfants : Armel 7 ans et Fiona 5 ans, aux seuls soins de Brigitte, leur nounou officielle et appointée, et à moi-même, le père, trop souvent distrait par son occupation de socio-économiste des pêches.

« M'enfin, Jorion ! », me dit Aïcha qui s'était péremptoirement invitée en fin de journée sur ma véranda, s'étant contentée de se présenter à ma grille sans avoir été annoncée.

Comme révélé par son prénom, Aïcha était musulmane et sirotait dans la quiétude du soir un sirop d'orgeat pendant que je descendais moi un Americano.

« C'est pas une femme ça, qui laisse ses enfants et qui s'en va ! ». Aïcha n'ignorait pas qu'elle pouvait au moins retenir ainsi mon attention, aucun père digne de ce nom ne pouvant être insensible à la part de vérité présente dans ses propos.

« Tu dois avoir une autre femme, Jorion ! Une femme qui s'occupe VRAIMENT de tes enfants (suivez mon regard !) ».

Aïcha était très belle. À la peau très claire, ce qui m'était à moi absolument indifférent, à cela près que je n'ignorais pas que selon le mode d'évaluation local de la beauté d'une femme, cette dimension de la pâleur était essentielle.

Aïcha était Africaine, autrement dit, les pieds sur terre, pratique dans l'âme. Je résume : le monde est tel qu'il est, foin de toutes les mièvreries, l'Afrique n'est pas la nation des précieuses ridicules, la nature n'est pas assez bienveillante ici pour les attendrissements : avec toutes les saloperies qui rôdent (malaria, fièvre jaune, méningite, vers de cayor, serpents, scolopendres venimeux, etc.), les enfants ont besoin d'une mère sur le qui-vive 24 heures sur 24, pas simplement d'une nounou qui se pointe à 8h le matin et repart à 19h le soir (les syndicats brillent ici par leur absence parmi la main d'œuvre où s'alimente la domesticité des familles d'expatriés). Et la nuit ? Des enfants qui seraient abandonnés à l'initiative du papa et du gardien de nuit : deux hommes ? Vous plaisantez je suppose ?

Aïcha me rappelle au sérieux : « Jorion, je serai une très bonne femme pour toi ! », sous-entendu : mère de tes enfants et, en bonus, complice bien disposée envers les envies diverses que t'inspireront les fluctuations de ton niveau de testostérone.

« Aïcha, je n'ai aucun doute quant à vos talents, mais ce n'est pas comme cela que cela fonctionne chez moi : nous n'avons qu'une seule épouse. Vous connaissez Geneviève : c'est ma femme. C'est tout ! ».

Haussement d'épaules de la part d'Aïcha et moue dédaigneuse sur un visage dissimulant mal le degré de son indignation : « Une femme comme ça ! ».

Ce n'était donc pas de cette manière là que je parviendrais à me débarrasser d'elle et de ses prétentions – pour autant qu'un homme ait jamais véritablement envie de se débarrasser d'une femme resplendissante déclarant vouloir s'offrir à lui, même si c'était sur le mode quelque peu martial coutumier d'Aïcha et de ses sœurs africaines.

Un peu à court d'arguments, je lui dis : « Aïcha, admettons-même, mais vu la loi dans mon pays, vous ne seriez jamais qu'au deuxième rang ! ».

J'avais jugé ma réplique assez convaincante et susceptible d'en décourager plus d'une, c'était compter sans elle : « Jorion ! Je suis en ce moment la sixième épouse (la dernière) d'un Africain (donc préposée d'office à toutes les tâches ménagères – en échange d'être la partenaire préférentielle des ébats amoureux, et la récipiendaire du coup de multiples petits cadeaux dits « d'appréciation »), et tu me dis que je ferais une mauvaise affaire en devenant la seconde épouse d'un Blanc ! ».

Ma stupidité était en effet confondante. Que pouvais-je répondre ? J'en demeurai coi.

XXVII. LA CONVENTION ENTRE VOUS ET MOI

Il existe une convention entre nous : que j'écrive et que vous lisiez. Vous pouvez m'écrire, à moi l'auteur, mais ça se passe alors en-dehors du livre. Il y a bien sûr le clin d'œil au lecteur, « briser le quatrième mur » dit-on en langage cinématographique : vous tendre la main pour vous encourager à monter sur la scène pour m'y rejoindre, dans le désir sans doute de faire de vous un témoin plus proche de la véracité profonde de ce que j'affirme sur les ressorts les plus secrets de la nature humaine : une compagne ou un compagnon de fortune ou d'infortune, davantage impliqués.

Je me relis, souvent tout haut, pour voir si ça coule de source ou si, au contraire, ça sonne cahoteux, et je corrige en fonction. À ce stade-ci, je noircis des pages et le jour où cela me chantera d'envoyer mon texte à une maison d'édition, je sucrerai tout ce qui ne me semblera pas à la hauteur de mes ambitions. Je jugerai sur la ligne d'arrivée ! J'occupe les soirées solitaires d'un homme qui ne regarde pas la télévision, qui se surveille dans son rapport avec les femmes – prudent ! prudent ! – parce qu'il demeure endolori de la dernière fois où cela lui est arrivé, et qui n'est pas pressé : en fait je savoure le plaisir d'écrire des mots, sans hâte, à propos de choses dont je sais qu'elles sont sans urgence aucune.

Cette histoire-là, celle dont je saigne encore, je l'écrirai une autre fois. J'avais d'ailleurs commencé à la coucher sur le papier. À l'époque où elle se présentait encore comme une rédemption. J'y ai mis un point final – en forme de point d'interrogation – au moment où il était devenu clair qu'elle tournait à la tragédie. Daisy a voulu que l'un de nos visiteurs, Fred, un de ses amis de très longue date, lise mon texte inachevé. Il a passé à le dévorer une partie de la soirée, seul dans son coin. Quand il a eu fini, il a

jeté le manuscrit sur la table basse, a littéralement bondi du canapé, est allé droit vers elle et l'a interpellée avec brutalité : « Mais pourquoi continues-tu de te conduire de cette façon-là ? ». Une longue chamaillerie s'en est suivie. La réaction de Fred l'a prise au dépourvu. J'ai été surpris, moi aussi : je pensais que c'était une belle histoire, avec quelques aspérités, mais sans plus. Or nous étions déjà en enfer, et Fred le savait, et s'il le savait, c'est qu'il avait déjà vu Daisy à l'œuvre de la même manière, à d'autres époques.

Depuis que j'ai entamé mon écriture, en février, j'ai rouvert des romans, et parfois recommencé à les lire. En fait je tente de trouver sous d'autres plumes ce que j'ai l'intention d'écrire ici. Si ma recherche devait s'avérer fructueuse, je m'arrêteraïs découragé : cela a déjà été écrit. Ou peut-être au contraire, satisfait : si cela a déjà été écrit, c'est un *devoir* de moins auquel je suis astreint ! Quand j'aurai épuisé la longue liste des devoirs dont mes parents m'ont chargé, et que je me serai assuré d'avoir bien transmis chacun à un nouveau docker, je pourrai enfin, à l'instar de Moïse, prier le ciel de me prendre en pitié, « Ô Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire, Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! ».

J'ai lu de Jack London, *Comment faire un feu*. London m'a guidé vers Thoreau. Puis Robert-Louis Stevenson et son voyage avec un âne dans les Cévennes. Puis ceux que j'ouvre, je lis une phrase : « L'homme se trouvait debout dans l'encadrement de la porte. Sa silhouette se détachait, etc. » Je ne me souvenais pas qu'Henry James, Faulkner, Steinbeck, c'était comme ça : refermés aussitôt qu'ouverts. Je lis tout ça en anglais bien sûr – vu San Francisco – même Proust : la langue dans laquelle les textes ont été écrits n'a aucune importance : je veux dire que c'est la phrase que j'examine en ce moment, pas les mots. Philip Roth, oui, là j'entame la lecture et je ne m'arrête pas.

Avec *L'étranger*, non plus, que j'ai trouvé en français ici chez un bouquiniste, et que j'ai relu d'une traite. On y parle de sa mère bien autrement que je ne le fais ici : la cour m'acquitterait moi en deux temps, trois mouvements.

Et puis celui que je lis en me concentrant, en m'interrompant sans cesse, en décortiquant chaque phrase pour être sûr d'avoir compris comment il l'a écrite : Kerouac. Mais là aussi, il y a deux choses : le sentiment souvent qu'il s'écoute écrire, en racontant des incidents mineurs de sa vie qui n'ont d'autre mérite que d'être précisément des incidents mineurs de sa vie, et puis l'amour où il n'est jamais vraiment présent : en retrait, prenant une biture aussitôt qu'il s'est quelque peu exposé, comme dans ses autres aventures. En fait, avec Kerouac, il y a trois choses, et la troisième je viens de la dire : l'ivrognerie. J'avais lu *Big Sur* à seize ans et le gars se représente, se met en scène, en épave : « C'est comme ça qu'j'suis... Qu'est-ce qu'vous voulez ? » – « Ben merde, on veut un peu de tenue, c'est tout ! », et ça m'avait débecté. J'ai rouvert *Big Sur* il y a une quinzaine de jours, et j'ai de nouveau eu la nausée : l'envie de vomir – la même que lui.

XXVIII. COMMENT J'AI APPRIS L'ANGLAIS

La première fois que j'ai vu ma Princesse, ou plutôt que je l'aie entraperçue, c'était pareille à Vulcain dans sa forge. Il y faisait très sombre, le peu de lumière qu'il y avait provenait de deux sources : la porte entrouverte par laquelle j'étais entré dans la pièce et la lueur rougeoyante qui venait de la gueule ouverte de l'engin dans lequel elle enfournait ce qui, je l'ai compris plus tard, étaient de grands « lumps » de pains et de brioches qui permettraient à la maisonnée de se sustenter durant la semaine qui s'ouvrait.

La première chose que j'aie vu était son dos entièrement dénudé à l'exception d'un unique bouton à hauteur de la nuque qui retenait la blouse et permettait quand même de cacher le buste devant. La chaleur qu'il faisait dans la pièce justifiait la tenue.

Nous étions en 1975, et à cette époque, pour les jeunes femmes de l'âge de Penny, doctorante comme moi à Cambridge, le soutien-gorge était un instrument de supplice inventé par un déséquilibré, un homme probablement, et appartenait désormais – Dieu merci ! – à la grande famille des espèces éteintes. Comme nous ne l'ignorons point, et au contraire de la quasi totalité des espèces disparues, il ressusciterait un jour.

Andy, jeune enseignant à Cambridge, m'avait pris en amitié, ce qui expliquait mon invitation ce soir-là dans la maison commune où je rencontrais aussi pour la première fois sa femme Kathryn, et ses enfants, Bob le garçon et Sarah, la fille. « Penny, voilà Paul, qui mange avec nous ce soir ».

Elle portait un fichu, noué dans la nuque, qui m'interdit de voir alors sa chevelure de jais aux longs cheveux raides.

J'ai pu voir alors son visage de hulotte aux yeux perçants, Isis et Athéna tout en un. Je n'ai pas le souvenir que ce fût le coup de foudre. « Rien n'est plus beau que les mains d'une femme dans la farine » déclarait le regretté Claude Nougaro, dont on espère qu'il n'y croyait pas vraiment. Là, nous étions plus avancés encore d'un degré : la tête cette fois d'une femme et carrément dans le fourneau, un de ces fours AGA de professionnel où il y a des portes partout, de grandes et de petites, vous permettant de faire toutes sortes de choses en même temps, dans d'immenses ou de minuscules cavités, aux diverses fonctionnalités et où les températures diffèrent, la chaleur pouvant émaner d'en haut, d'en-bas ou des côtés.

Sa chambre, comme je l'apprendrais bientôt, était très grande et très belle, avec de très hautes fenêtres ouvrant sur les bois entourant cette vaste maison commune. C'est là que j'ai appris à parler l'anglais comme un Anglais d'Angleterre, qui serait né dans les murs mêmes d'un vénérable collègue de Cambridge, catégorie sans véritables représentants.

Mélangé savamment dans des poses astucieuses à la femme que l'on aime, voilà comment il faut apprendre une nouvelle langue si l'on souhaite que la perfection avec laquelle on la maîtrise soit non seulement celle des gens du cru mais encore celle – si l'on peut dire – d'une authentique seconde langue maternelle.

Penny m'apprit d'une part comment me faire passer pour un Oxbridgien de naissance, et me désapprit d'autre part avec la constance et la ferveur d'une institutrice du temps jadis, l'anglais qui était le mien jusque-là.

« On ne dit pas ça ! », affirmait-elle, maîtrisant mal le courroux qui perçait dans sa voix. « Tu es certaine ? » demandais-je, relativement sûr d'avoir pourtant vu cela quelque part, ailleurs que comme graffiti sur un mur.

Je lui montrai un jour dans un texte l'expression incriminée, le monstre dont elle niait l'existence et dont j'étais sûr de l'avoir déjà rencontré en un endroit fréquentable. « Regarde ! » lui dis-je, « C'est là ! » Je me souviendrai toujours du regard dont elle me gratifia à cet instant, où se combinaient en un « complexe », comme s'exprimaient les anciens alchimistes, l'indignation contenue, une dose certaine de mépris, ainsi que la compassion anticipée vis-à-vis de celui ou de celle qui ne possède peut-être pas le degré d'intelligence nécessaire pour comprendre ce qui va lui être dit. Le sourcil de droite légèrement relevé, elle me fixa droit dans les yeux et m'asséna : « Ce n'est pas de l'anglais : c'est de l'américain ».

Ainsi tout s'éclairait : ce que j'avais appelé jusque-là « mon bon anglais », n'était qu'un ersatz venu d'outre-Atlantique dont le subjonctif est tout entier absent, où tous les verbes irréguliers ont été – pour faire bonne mesure – rendus réguliers (les Américains disent pour « il prit » – je ne vous mens pas – « he catched » au lieu de « he caught »), où manque tout ce que l'on entreprend d'apprendre à un petit Anglais quand il s'assied à six ans sur les bancs de l'école pour éradiquer les fautes qu'il a naïvement commises jusque-là dans sa langue en tentant de la simplifier par quelques aimables raccourcis.

Je l'appelais « ma Princesse » et je pense toujours à elle comme à « ma Princesse », ce qui n'a rien d'original, mais est bien joli. Souvenez-vous de Roberto Benigni qui appelle son épouse « Principessa ! » dans un film appelé « La vie est belle », où les Bons ridiculisent une fois pour toutes les Méchants, en montrant à quel point il est triste d'être un méchant – au prix de leur vie bien entendu, mais l'on n'a rien pour rien !

Mais la raison pour laquelle je l'appelais « ma Princesse » n'avait rien à voir avec tout cela, c'était plus banalement – et

plus aristocratiquement aussi – parce qu’elle était véritablement princesse.

J’avais un jour été invité à dîner à Londres chez ses parents. Son petit frère – qui deviendrait un jour un historien célèbre – m’aborda en me disant tout de go : « Connaissez-vous le déroulement précis de la bataille de Waterloo ? », et comme j’avais répondu par la négative, il commença par nous apporter de grands diagrammes de sa composition qui nous permirent de suivre pas à pas le déroulé tragique des événements qui nous conduisit de La Belle-Alliance à Hougoumont, en passant par la Papelotte et la Haye-Sainte. L’exposé – si l’on peut dire – me remit en mémoire la relation vivace par le capitaine Haddock du combat épique où s’étaient affrontés autrefois son ancêtre François de Hadoque et le cruel Rackham le Rouge : une charge de cheval-légers à l’extrême-droite, une salve de canon de 12 livres de Gribeauval droit devant, baissez-vous ! Et ainsi de suite.

Alors que plus tard j’admirais au mur le très beau tableau d’un palais au sein d’un vaste parc, le père de Penny s’approcha de moi, ce qui me permit de l’interroger :

- C’est là que vous avez grandi ?

- Oui, mais une partie seulement de chaque été, me répondit-il, dans ce merveilleux pavillon de chasse que vous apercevez là !

Mais il n’avait pas fini de me surprendre.

« Vous êtes de Bruxelles, me dit-il, eh bien je vais vous confesser que c’est dans cette ville que j’ai été le plus amoureux ! »

La maman était également assise à la table, mais dans ce milieu là des remarques de ce genre n’assombrissent nullement l’atmosphère car on n’y entretient aucune illusion sur les principes élémentaires selon lesquels fonctionne l’âme humaine.

Sur quoi il entreprit de décrire la jeune femme en question. Je ne tardai pas à l'interrompre : « Son nom n'était-il pas M*** T*** ? »

Il s'agissait bien d'elle en effet, M*** et son mari faisaient partie du cercle le plus rapproché des amis de mes propres parents.

« Le monde est petit », a-t-on coutume de dire dans ce cas-là. C'est une manière de voir les choses mais qui ne vaut pas pour tous : le monde de certaines personnes est petit, parce qu'il s'agit d'un petit monde, même s'il n'a jamais été question de palais, ni même de pavillons de chasse dans les histoires courant dans ma propre famille. Un petit monde que ma mère m'avait décrit à sa façon en m'ayant dit un jour : « Tu pars en Amérique ? Tu connais des gens là où tu vas ? Non ? Ça ne fait rien, tu fais du tennis et tu sais jouer au bridge, tu sauras comment te débrouiller ! »

Sur les douze ans que j'ai passés aux États-Unis, je n'ai ni fait du tennis, ni joué au bridge, ni n'ai même joué au golf, ni fait du polo. J'ai une autre façon de procéder pour découvrir et comprendre ce qui fait l'âme d'un pays : je m'y laisse couler, sans me soucier de qui j'étais au moment du débarquement.

XXIX. LA FEMME DE MON AMI

Il y a très longtemps j'avais un ami qui s'appelait Marc. Nous travaillions dans le même cadre, chacun selon sa spécialité, et nous avions plaisir à partager nos loisirs en ce lieu quelque peu reclus. Nous posions surtout le même regard amusé, à la fois moqueur et indulgent sur le monde. Il faut préciser, à notre décharge, que nous avions vingt-cinq ans.

Nous habitons à cent mètres l'un de l'autre. Marc était marié à Roberte. Et par une nuit de tempête – ce qui importe peu pour le cours même des événements, à ceci près que cela les dotait de cette aura dramatique que procure la colère manifeste des dieux – Roberte, bravant les éléments déchaînés, est venue frapper à ma porte. Elle était seule. Nous nous connaissions bien car nous nous voyions tous les jours. Je l'ai faite entrer, et je l'ai faite asseoir. Elle m'a expliqué alors qu'elle voulait quitter Marc pour venir vivre avec moi. Je lui ai expliqué que ce n'était pas possible : qu'il était mon ami et que je ne pouvais pas envisager agir ainsi vis-à-vis de lui. Je me souviens, le cœur toujours brisé, l'avoir renvoyée dans la nuit, alors que les embruns battaient hargneusement les vitres et que la porte que j'ouvris pour la prier de sortir s'ouvrait sur un gouffre noir de hauts de hurlement.

J'ignore si j'aurais toujours agi semblablement dans le même type de circonstances, le cas ne s'étant jamais représenté. Or il s'est fait que j'ai repensé à cette aventure au cours de la semaine dernière, sans la relier alors à rien de particulier. Jusqu'à hier soir, quand elle m'est revenue en mémoire.

Vendredi de la semaine dernière, j'ai été invité à dîner chez Raoul. Je savais qu'il était marié et que son épouse et lui avaient une petite fille mais je n'avais jamais encore rencontré ni la femme, ni l'enfant.

Et j'arrive donc chez eux : Raoul et moi sommes venus ensemble directement du bureau. Schultz a également été invité et viendra séparément. C'est Raoul qui le remplacera à la banque, lui-même ayant été viré pour inefficacité notoire, raison pour laquelle ils se sont connus, l'employé déchu étant requis d'instruire, coutume séculaire et avanie ultime, son nouvel avatar, censé davantage performant.

Et il y a donc en cet instant dans ce petit appartement, Macha, l'épouse de Raoul et Léna, la petite fille qui aura bientôt trois ans. Macha est belle, de la beauté splendide d'une ouvrière portant foulard sur la photo d'une ligne d'assemblage à Leningrad en 1943. Ses pommettes saillantes, venues d'Asie Centrale, rappellent que sous un visage existent toujours des os. Ses cheveux sont noir de jais et toute sa personne s'organise harmonieusement autour de la couleur de sa chevelure, comme Blanche-Neige sous le regard de Walt Disney : la peau trop blanche, les lèvres trop rouges. Elle s'épile les sourcils en arc de cercle comme, à une autre époque, Marlène Dietrich.

Je savais que Raoul parlait russe : il est d'une famille grecque installée à Odessa depuis plusieurs générations. Quand j'apprends que Macha est Russe, je demande s'ils se sont rencontrés là-bas, mais non, le coup de foudre a eu banalement lieu, si l'on peut dire, ici à San Francisco.

Et la petite est volubile : bavarde comme une pie, et revient sans cesse sur son explication complexe du déploiement d'une poussette – du moins c'est ce que son père m'indique, puisqu'à part ce qu'elle dit avec les mains, la petite s'exprime uniquement en russe. Je demande si elle va à l'école maternelle ou dans une garderie : non, elle passe ses journées avec sa maman. A-t-elle l'occasion de voir de petits Américains et de parler anglais ? « Oui, à la plaine de jeux de Chestnut à Buchanan. » Admettons, mais comme l'endroit est à onze blocs de chez eux, ça ne doit pas

arriver souvent. Et je les imagine, la mère et l'enfant seules à longueur de journées dans le cœur huppé de San Francisco, se parlant russe l'une à l'autre, comme un couple autiste, et donc jusqu'à plus informé, le contraire d'une histoire exemplaire d'intégration aux États-Unis.

Et Macha a mis les petits plats dans les grands : elle a confectionné une tourte aux légumes comme entrée et le plat principal c'est du blanc de poulet dans une roulade savante dont je ne parviens pas à décomposer les saveurs. Et comme dessert, elle a préparé une sorte de flanc au fromage frais (une spécialité, m'informe-t-elle, de la Pâque orthodoxe) et une pâtisserie extrêmement élaborée apparentée au *plum-pudding* : débordante de noix diverses et de fruits confits.

Le sens de l'hospitalité de Macha est très européen : les Américains vous offrent toujours des mets qui ont été – au moins partiellement – confectionnés en usine ou, dans le meilleur des cas, à la main par des professionnels : on considère ici comme un donné que personne n'a le temps de préparer un plat digne de ce nom. Quand l'Américain « cuisine » c'est, la chose vous est familière, toujours une grillade. On vous rappelle volontiers ici que l'on mange très mal en Angleterre, mais uniquement parce qu'on l'a entendu dire par des Français. En fait, on mange beaucoup mieux en Angleterre qu'en Amérique : en dix ans je n'y ai jamais mangé des choses aussi abominables que celles qu'on trouve aux États-Unis.

Et l'hospitalité de Macha n'est pas uniquement européenne mais en sus, rurale : il y a chez elle une sorte de respect, de révérence, pour l'invité, que je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer dans les villes mais seulement dans les campagnes.

Et au moment de nous séparer, il me semble qu'il n'existe qu'une seule façon pour moi d'exprimer ma reconnaissance qui serait à la hauteur de la manière dont j'ai été reçu, et c'est de

« réciproquer » comme le dit le français pratiqué en Belgique. Et j'invite tous les présents à venir chez moi le samedi suivant, c'est-à-dire hier.

Et le lendemain de mon invitation, au réveil, je me dis que l'appartement est trop nu à la suite du récent partage des biens et je m'empresse d'aller acheter un tapis pour le hall et un kilim pour la chambre à coucher.

Raoul, Macha et Léna arrivent avec plus d'une heure de retard. J'ai fini par les appeler et ils étaient toujours chez eux, « sur le point de partir ». Schultz qui en a eu marre d'attendre, a décidé d'aller regarder dans ma chambre un film glauque que je lui ai recommandé : l'*After Hours* de Martin Scorsese. En arrivant, il a constaté que cette fois c'était moi qui avais mis les petits plats dans les grands, ce qui l'a conduit à dire d'un ton sarcastique : « Des pistaches ? Mazette ! Pourtant c'est juste Raoul ! ».

Et Macha enlève son manteau et je vois qu'elle s'est faite belle, en réalité vraiment très très belle, et c'est peut-être pour cela qu'ils arrivent si tard. L'ensemble qu'elle porte est très intéressant, le haut, c'est une blouse en dentelle noire sur un maillot de corps, noir lui aussi, une sorte de flanelle, le tout très court, comme ce qu'on voit en ce moment. Je veux dire que si la peau de son ventre n'apparaît pas, c'est aux seules conditions qu'elle se tienne roide et immobile comme un piquet. Mais devrait-elle se pencher vers la petite fille assise par terre, qu'on lui verrait plus de la moitié du dos, et je détourne pudiquement le regard, qui tombe alors sur celui de son époux – s'inquiétant également de son côté de la spectaculaire étendue de peau exposée.

Et sa jupe est très longue, noire elle aussi : c'est comme du chiffon, gansé tous les trente centimètres par une torsade horizontale. Ce qui n'est pas sans rappeler le style *trashy* de

Madonna dans les années quatre-vingts, sauf qu'ici c'est sans le *trash* : ça ne sort pas d'une poubelle, c'est au contraire très élégant. Et il me suffit de la voir comme ça, faisant tomber son manteau sur ses épaules, pour que je réalise soudain pourquoi durant la semaine écoulée la pensée m'est venue de Roberte, et du don malvenu de sa personne au milieu de la nuit.

Cinq mois de solitude ont fait de moi l'un de ces mâles périphériques à l'orbite irrégulière autour de la horde, le regard délibérément absent mais néanmoins fixé sur le centre où sont les femelles appartenant à d'autres. Et dès qu'ils sont partis, et que je me couche, ma résolution fléchit. Je me souviens de la suite de l'histoire de Marc et de Roberte. Je suis allé les voir, quatre ans plus tard. Ils avaient maintenant un enfant : un petit garçon. Et c'est tout juste s'ils ne m'ont pas jeté. Ils étaient hostiles : ils n'avaient pas envie de me revoir. Et j'ai réfléchi, et je me suis dit que j'étais le témoin gênant : qu'elle avait dû lui expliquer ce qui s'était passé cette nuit où elle s'était esquivée pour venir frapper à ma porte. Et je les retrouvais bien plus tard, réconciliés et résignés : elle, revenue à ses côtés mais parce que je l'avais éconduite ; lui qui la possède, mais uniquement parce que je n'avais pas voulu d'elle. Humiliés par moi, l'un et l'autre.

Et au milieu de la nuit je pèse les mérites de deux scénarios contradictoires et exclusifs : le premier qui ne dépasse pas le stade de l'esquisse, où je fais asseoir Macha, comme Roberte trente ans plus tôt, et lui explique le sens de l'amitié authentique, et le second, qui a droit à de plus longs développements et à des variations multiples et détaillées. Si bien qu'au bout d'un moment, je formule une hypothèse : et s'il aurait mieux valu accepter la proposition de Roberte, une femme dont j'ai jusqu'ici, par inadvertance, oublié de souligner à quel point j'étais attiré par elle, et lui offrir ainsi le choix entre retourner chez lui ou rester à mes côtés ? M'abandonnant plus

tard pour lui, elle aurait été triomphante, maîtresse de sa vie : ayant eu ce qu'elle voulait et le rechoisissant lui, en toute liberté, et lui, pour sa part, retrouvant sa femme, qui le préfère alors à un rival pourtant redoutable : en d'autres mots, « vainqueur ».

Et voilà donc ce que j'élabore dans mon fantasme solitaire : la réinvention de l'histoire dans une version qui ne fait que des heureux, et, qui moi, m'exonère. Parce que si Macha devait venir frapper à ma porte, à la faveur de la nuit, le meilleur service que je puisse lui rendre ainsi qu'à mon ami, serait de la lui ouvrir sans rien dire, de lui signifier « Chut ! » de mon index touchant ses lèvres, et de l'enlacer aussitôt le seuil dépassé, avant qu'elle n'ait pu même prononcer un seul mot, et mes lèvres et mes mains tireraient alors parti sans vergogne des diktats d'une mode aujourd'hui complice de mes desseins, jusqu'à ce que les genoux lui manquent et qu'elle s'affaisse à l'endroit-même où nous sommes (d'où l'intérêt des tapis acquis récemment) pour lui faire l'amour sur le sol, faisant quelquefois mine au cours de la nuit de la laisser s'échapper, pour souligner ainsi à chaque fois la vanité de tentatives qui, étant celles d'une femme nue, et ne pouvant avoir lieu qu'à quatre pattes ou en rampant, constituent nécessairement autant de nouvelles provocations, autant d'huile fraîche versée sur notre feu. Voilà jusqu'où pourrait aller mon sacrifice.

Et les enfants dans tout ça, me direz-vous ? Eh bien, ils grandissent, comme ils l'ont toujours fait, l'espèce étant ce qu'elle est. De deux choses l'une : soit les parents baisent et les enfants trinquent, ce qui n'est pas bien, soit la présence des enfants suffit à empêcher les adultes de concrétiser leurs rêveries, obligeant celles-ci à demeurer ce qu'elles sont, à savoir de purs fantasmes. Et dans ce cas-là, tant pis pour les Macha et tant pis pour les Paul Jorion de ce monde. Tant pis pour tous les amants en puissance auxquels est refusé d'être

jamais amants en acte. Et cela aussi, à sa manière, ce n'est pas bien non plus.

XXX. D'OÙ VIENNENT LES ENFANTS ?

La réponse à la question, « D'où les enfants viennent-ils ? » est, comme on le sait, en général laissée en suspens, si bien qu'elle se repose chaque fois dans les mêmes termes, sans que l'on progresse jamais vers une authentique élucidation. J'entends donc faire rapidement le point sur cette question. Au départ il y a du vide mais de qualité inférieure : grumeleux. Ses irrégularités font qu'à la moindre incitation il se sépare (du moins provisoirement) en *contraires* : en « matière » et « antimatière ». La présence de matière et le fait qu'elle ait tendance à devenir autre chose que ce qu'elle est, produit immédiatement le haut et le bas, la droite et la gauche, le devant et le derrière et l'avant et l'après (cf. Einstein, Albert, *La relativité*, 1916).

Le plus souvent, rien de très positif ne résulte de tout cela. Néanmoins, de temps à autre et à certains endroits, il y a *auto-organisation* et une fois celle-ci amorcée, une chose en entraînant une autre, la complexité engendre la complexité, automatiquement.

Végétaux et animaux, nous constituons les solutions extrêmement variées à un problème élémentaire unique : comment faire pour que l'organisation se perpétue en dépit de la tendance générale au déglingage – appelée *entropie* ? La voie qui fut trouvée est un constat d'échec voilé : l'organisme choisit la fuite en avant qui consiste à se reproduire à l'identique avant que la décrépitude ne le rattrape et ne l'abatte finalement. Il s'effondre, mais ses petits clones sont déjà partout. Il suffit pour une espèce médiocrement équipée pour la survie qu'elle se reproduise très rapidement. C'est le cas de la nôtre en particulier, cette nécessité d'une reproduction rapide constituant pour les individus mâles et femelles une source constante de

distracted, tout en étant aussi par ailleurs à l'origine de phénomènes singuliers et collectifs fascinants du fait de leurs implications diverses et de leurs interactions mutuelles, telles l'amour, le désir, la sophistication de l'art des avances, la volupté, la variété infinie des préliminaires, le miracle de l'amour maternel, le sadomasochisme, etc.

XXXI. CE QU'ON N'A JAMAIS PRIS LA PEINE DE RÉVÉLER SUR LA JOUISSANCE DES HOMMES

Quand je vois une femme nue ou la représentation d'une femme nue, dans un magazine, ou sur l'écran, c'est sur ses yeux que mon regard se fixe en premier. Au moment où j'en ai pris conscience, cela m'a surpris. J'en ai tiré aussitôt la conclusion que si c'est de cette manière que le désir fonctionne chez moi, il doit en être de même, sinon chez tous les hommes, du moins, chez un certain nombre. Mon incertitude résulte du fait que les hommes ne s'expriment que très laconiquement sur ce genre de choses. Et il y a à leur silence plusieurs raisons. Tout d'abord la pudeur, le sujet étant intime et donc de manière très typique, du genre qui les fait fuir, car ils préfèrent de beaucoup, comme l'a observé il y a longtemps Aristote, compter sur leur confrontation nue avec le monde, dans l'immédiateté, où la force brute résout bien des questions en deux temps, trois mouvements, plutôt qu'analyser les rapports entre les personnes, et se sentent du coup mal à l'aise sur ce genre de terrain. Il y a ensuite que les femmes s'étant récemment interrogées à profusion sur la question, et ayant investi un temps et une énergie considérables dans son élucidation, ont atteint un très haut degré de sophistication dans les explications qu'elles en proposent (lesquelles supposent que quand un homme et une femme entremêlent leur corps, ce que l'homme ressent est à la fois banal et facile à caractériser, alors que ce que la femme éprouve est complexe et ne mobilise pas moins de trois organes distincts), et en conséquence, elles ne peuvent s'empêcher de couper systématiquement le sifflet aux hommes s'ils font mine de vouloir exprimer une opinion sur le sujet, lesquels battent alors en retraite avec un « Bon ! bof ! pour ce que j'en disais... », sur

l'étroite ligne de crête séparant le courage de la lâcheté, attitude qui les caractérise de manière générale.

Je possède un très beau livre, intitulé *Love and Desire*, consacré à la sensualité photographique, où sont reproduites, entre autres, quelques photos pornographiques des tout débuts de la photographie. On retrouve sur plusieurs une composition identique : la femme relève sa jupe et s'en sert pour cacher le bas de son visage, les seules parties d'elle que l'on continue de voir étant constituées exclusivement de son sexe et de ses yeux, le fait étant intéressant en soi puisqu'il permet au voyeur – moi-même en particulier – une économie considérable du regard puisque ce sont de toute manière les deux seuls endroits où celui-ci est attiré.

Le plaisir de la femme est replié sur lui-même, elle y coule devant moi, elle s'enfonce, d'abord petit à petit, puis chavire et disparaît rapidement, en direction du fond : « Mets ton habit, scaphandrier ! », et l'homme la perd alors de vue. Et la seule chose qu'il puisse alors faire, c'est observer le corps qui est resté étendu là tandis que l'âme a disparu, absorbée dans un trou noir, dont on sait que de la lumière y est contenue mais sans qu'elle puisse jamais s'en échapper.

Tant que la femme est seule avec son plaisir, l'homme la protège. Dans le film *La Matrice*, un héros imagine vaquer à quelque besogne dans le monde virtuel qu'il croit authentique alors que dans l'univers réel, son corps, dont les yeux sont clos, est agité comme en proie au plaisir, tandis que ses compagnons : son amant ou son amante, veillent sur elle ou sur lui.

Le plaisir de la femme est au centre. Et comme c'est vers ce centre le plus profond que son regard converge, ses yeux sont nécessairement fermés. Les yeux de l'homme tentent eux de la retrouver là où elle s'est retirée : ils fouillent le centre de la femme où sa jouissance et elle ont rendez-vous. Et l'homme a

donc les yeux ouverts, et de ses yeux ouverts, il fixe ces deux yeux féminins clos, tout proches de son propre visage. Et au-delà l'ourlet des lèvres gonflées, par la bouche entrouverte, il entrevoit le centre, et provenant de ce centre, il entend le chant rauque et modulé des soufflets de la forge de Vulcain.

C'est là le cœur de la relation entre les hommes et les femmes : la jouissance que l'un et l'autre tirent précisément de cet objet qu'on imaginerait « abstrait » et qui est le *rapport* existant entre eux deux. Certains ont utilisé les termes « actif » et « passif », pour évoquer cela. Mais ces termes sont sans lien avec ce dont il s'agit vraiment : de la capture, interne pour la femme, externe pour l'homme. Car son centre qui a capturé la femme est au sein d'elle-même tandis que pour l'homme, captivé par ce même foyer, il se situe pour lui à l'extérieur : dans cet autre corps collé au sien, suant et convulsé.

La femme aime son plaisir parce qu'elle peut s'y perdre mais, fidèle en cela à sa nature fondamentalement clivée, elle veut tout aussi bien s'y soustraire et pour la même raison : parce qu'elle craint de s'y perdre. Le désir de l'homme est qu'elle y demeure : il est l'allié puissant de l'une de ces deux composantes contradictoires qui déchirent la femme. Elle peut, par un effort de concentration, échapper à l'orgasme en s'ébrouant comme le fait un chien détrempé par l'averse. L'homme au contraire aime l'observer prisonnière de sa jouissance et il tentera le tout pour le tout en vue de l'y maintenir. Il la sait en sûreté, parce qu'il veille au grain aussi longtemps qu'elle s'y trouve, attentif aux menaces en provenance du monde ; ce dont elle doute, ne faisant confiance en cette matière – la chose est bien connue –, ni à lui, ni davantage à elle-même. Du coup, il cherche à l'immobiliser pour qu'elle s'y livre toute entière, privée par lui de pouvoir s'y arracher en se débattant. Le plus militant, le plus prosaïque, ne se contente pas de la métaphore : bénéficiant de sa complicité

bienveillante, il l'entrave littéralement, et pour ce faire, il se procure des cordes.

Toutes les femmes ne sont pas réconciliées avec le périple intérieur, intestin, de leur jouissance. L'homme le sait, parce qu'au tréfonds de celles qui ne le sont pas, il fait froid, et ce froid glace le cœur de celui qui, s'il avait fait preuve de quelque intelligence, n'aurait jamais dû s'avancer imprudemment, à découvert, dans des régions aussi inhospitalières.

XXXII. L'HOMME QUI DIT : « LES FEMMES SONT COMME ÇA »

Je ne suis bien entendu pas le premier homme à m'être interrogé sur toutes ces questions. Michelangelo Antonioni, parmi d'autres, est passé avant moi. Mais comme nul n'a semble-t-il encore noté les points essentiels qu'il avait tenu à souligner, il n'est sans doute pas inutile de les mettre sur la table, plutôt que de faire comme il a été fait jusqu'ici : les passer à la trappe après les avoir fourrés dans un sac sur lequel a été griffonné le terme barbare d'« incommunicabilité ».

Dans *Identification d'une femme*, le moins connu sans doute de ses films, un adulte improvise à l'intention d'un enfant un conte de science-fiction où un astéroïde a été creusé et sculpté pour en faire un vaisseau spatial. Il conclut son récit par ces mots : « Nous aurons compris l'univers tout entier et les raisons qui se cachent derrière tant de choses ». Et l'enfant de commenter : « Et après ? ».

Ayant tout compris, nous pourrions aussi bien quitter le monde l'âme sereine, suggère l'adulte, mais l'enfant ne l'entend pas de cette oreille : le moment serait alors venu au contraire pour l'histoire de véritablement commencer.

Comme souvent chez Antonioni, le film s'achève sur une question restant ouverte sur l'éventail entier des possibles, et permettant aux spectateurs, selon leur tempérament, ou leur humeur du jour, d'en tirer une conclusion triste ou joyeuse, pessimiste ou optimiste. Ainsi dans *La Notte*, le couple de Lydia et Giovanni incarnés à l'écran par Jeanne Moreau et Marcello Mastroianni, qui s'étreignent dans le sable du bunker d'un terrain de golf, s'est-il recomposé après que Lydia eut lu la poignante lettre d'amour d'autrefois que Giovanni échoue à reconnaître comme la sienne ? Ou ne s'agit-il que du dernier

rougeolement d'un brandon qui en vérité n'est déjà plus que cendres ? Dans la longue scène finale de *L'éclipse*, la nuit tombe sur un quartier qui se vide peu à peu tandis qu'un homme achète un journal où s'étale en gros titres l'annonce d'une guerre globale imminente. Faut-il interpréter cela comme l'épithète de l'amour entre Alain Delon/Piero, et Monica Vitti/Vittoria, ou bien considérer que l'enchaînement des deux plus belles scènes de séduction de l'histoire du cinéma auquel nous venons d'assister ne peut signifier qu'une seule chose : que, oui, l'amour vrai car éternel est possible ? Ou, exprimée en d'autres termes, la formulation discrète de sa vision d'espoir par Michelangelo Antonioni, l'homme irréprochable que les femmes n'arrêtaient pourtant pas de quitter.

Dans *Identification d'une femme*, Christine Boisson est Ida trahissant un homme de la façon la plus cruelle : après avoir accepté de fait, par sa mimique et par sa gestuelle, sa demande en mariage, elle la rejette cependant quelques heures plus tard, ayant appris entretemps, par le coup de fil d'un laboratoire, qu'elle est enceinte et qu'un rapide calcul lui aura prouvé qu'elle l'est en réalité d'un autre.

Alors que l'actrice interrogeait Antonioni sur la manière de jouer ce rôle, il lui aurait répondu avec une pointe d'agacement, interprétant son interrogation comme un désaccord quant à la manière dont le personnage est dépeint : « Les femmes sont comme ça ».

La dernière épouse du réalisateur, Enrica Antonioni, dit, commentant ce film : « Il n'aurait jamais quitté aucune de ses femmes, c'est toujours lui qui fut abandonné ». Renata Franceschi, scripte d'*Identification d'une femme*, affirme de son côté savoir de source sûre qu'il s'agit du récit fidèle de la fin de son premier mariage avec Letizia Balboni. Le critique de cinéma et biographe d'Antonioni, Aldo Tassone, observe que *Le cri* est lui

aussi autobiographique : l'histoire d'un homme qu'une femme quitte à sa stupéfaction, enclenchant chez lui une longue et inexorable chute, laquelle se concrétise littéralement lorsque le héros se précipite d'une tour, chute qui fera pousser à la femme qui est partie, témoin de la scène, le cri dont il est question.

Antonioni niait, rapporte-t-on, le caractère autobiographique de ses films. Pourtant les preuves s'étalent là : une accumulation de petits faits que des romans ne s'autoriseraient jamais, de peur de ruiner avec eux leur capital de vraisemblance. La ressemblance physique est par ailleurs criante entre l'homme Antonioni jeune et Tomas Milian, l'acteur qu'il choisit pour incarner Niccolo, le héros d'*Identification d'une femme*.

Niccolo est abandonné par deux femmes. La seconde est celle déjà évoquée : Ida qui, devant choisir entre son amant, qu'elle aime éperdument si on l'en croit, et le père de son enfant, choisira le géniteur.

La première femme qui quitte Niccolo, Mavi, c'est sans explications, après une nuit d'étreintes dont la qualité graphique était jusque-là inédite à l'écran. Ayant appris de quelqu'un sa nouvelle adresse, Niccolo s'y rend. La porte lui est ouverte par une jeune femme solaire qui prétend n'être au courant de rien. S'étant posté en embuscade au plus haut de la cage d'escalier, il assiste au retour de la fugitive et entend la belle personne qu'il avait entrevue dire à Mavi qu'elle doit être sur ses gardes parce que l'homme rode, cet homme qu'il est lui, l'en-trop désormais intolérable de ce couple d'amantes.

Mais notre surprise à nous spectateurs n'est alors que minime, puisqu'en quête de la fugitive, nous avons déjà entendu Niccolo s'entretenir sur le bord d'une piscine municipale avec une amie de Mavi :

« Mais alors, qu'est-ce que vous aimez ?

- J'aime me masturber. Et c'est encore mieux si quelqu'un m'aide. Tout spécialement si c'est une femme.

- Pourquoi cela ?

- Parce qu'une femme le fait pour me donner du plaisir. Un homme le fait pour lui-même. Pour faire étalage de sa virilité. Avec une femme, c'est beaucoup plus doux.

Avant de laisser entendre qu'effectivement, entre Mavi et elle...

Mais même cela, l'infortuné décalage entre l'orgasme paroxystique de l'homme et le périple ancré bien davantage dans la durée de la femme, le réalisateur nous a déjà fait comprendre que l'homme Antonioni n'y était ni sourd ni aveugle, car nous avons bien vu (pourquoi en aurions-nous raté une miette ?) que dans la scène des torrides derniers élans, où les draps se gonflent comme une grand-voile fasseyant bout au vent, à un moment en tout cas, Niccolo ne pénètre pas Mavi mais la masturbe.

Trois rôles possibles pour le couple d'un homme et d'une femme : amant et amante, géniteur et génitrice, parent de l'enfant au sein d'une famille. Que l'on puisse changer d'amant, même si notre imagination personnelle est indigente sur ce point, le roman et le cinéma nous l'ont enseigné à satiété, mais que l'amour éternel d'une femme pour un homme exige le plus souvent la coïncidence perpétuelle des rôles d'amant, de géniteur et de père, Antonioni est peut-être le premier à nous l'avoir exposé de manière aussi didactique et de nous l'avoir ensuite rappelé sous de multiples formes détaillant l'ensemble des facettes. Il nous démontre aussi qu'il n'est pas certain que cela soit même possible et qu'à titre personnel en tout cas, la solution de ce casse-tête diabolique n'a pas cessé de lui échapper.

Dans *Le Monde* en date du 31 mars 2021, Sylvie Chokron synthétisa un ensemble d'articles scientifiques sur la *Weltanschauung* des femmes, d'où il apparaissait, entre autres, que leur vote est plus ou moins progressiste ou conservateur selon le moment où il intervient dans le cycle de l'ovulation :

« Interrogées sur leur degré de croyance en Dieu ou sur des questions sociales telles que le droit à l'avortement, les réponses des femmes célibataires en pleine ovulation ont révélé une tendance à être plus libérales [probablement au sens américain = "de gauche"] et moins religieuses, ainsi qu'une préférence significative pour Barack Obama. Étonnamment, dans cette étude, l'ovulation entraînait des réponses exactement opposées, à savoir un degré plus élevé de religiosité et de conservatisme ainsi qu'une préférence pour Mitt Romney, chez les femmes en couple ! Sachant que les femmes votent a priori plus que les hommes, l'idée aurait pu germer de contrôler l'âge, le moment du cycle ou encore la situation personnelle des électrices ! »

On imagine aisément qu'il soit difficile pour un partenaire de suivre à la trace cette évolution et de demeurer toujours en phase. On pense au servo-mécanisme dont sont équipés certains engins, qui évalue à tout moment sa position et la réajuste si nécessaire. Or en fonction du délai de réponse, une trajectoire de ce type, auto-régulée, sera harmonieuse ou entraînera de vastes oscillations susceptibles de provoquer quand elle s'emballe, la destruction-même de l'engin, en l'occurrence, le couple.

Le terme d'« incommunicabilité » a été forgé pour évoquer le rapport entre deux amants chez Antonioni. Il l'a rejeté avec une belle constance chaque fois qu'il lui a été soumis, incriminant parfois plutôt le caractère démodé du langage auquel recourent dans leurs rapports, les hommes et les femmes, levant les yeux au ciel, en une autre occasion : « Mais il y a l'image ! », écartant ainsi avec irritation la suggestion implicite de son interlocuteur

qu'il ne se passerait rien dans le silence qui peut s'installer entre une femme et un homme, comme s'il ne pouvait y avoir entre eux que des mots échangés.

Dans son *Antonioni*, Aldo Tesson cite Jacques Siclier qui écrit : « l'homme est seul au milieu des fragments de ses rêves et de ses doutes, face à des femmes affirmées, résolues », or ce n'est pas de cela que se plaint Antonioni, mais plutôt d'irrésolution se faisant passer pour de la résolution, dans une sorte de constant rattrapage de gestes ayant effectivement été posés.

En son nom propre, Tesson rapproche lui *l'Identification d'une femme* en 1982 de *Cet obscur objet du désir* de Buñuel, cinq ans auparavant, pour être un « autre essai ironique sur l'énigme de la femme à l'ère du féminisme et de la violence ». Or on ne saurait être plus éloigné de l'« ère du féminisme » si l'on accorde foi à l'affirmation de Renata Franceschi qu'*l'Identification d'une femme* est le récit de la séparation d'Antonioni d'avec Letizia Balboni, sa première épouse, un événement intervenu en 1954.

On eut aimé que les choses fussent si simples qu'un seul mot comme « incommunicabilité » suffise à rendre compte de leur pleine complexité ! Ce dont il est question est en vérité bien plus grave : il s'agit de l'éventualité même de l'amour éternel, quand l'homme devrait être pour la femme la pierre philosophale combinant à la fois simultanément et successivement, l'amant, le géniteur, le père et, pour bien faire, le dispensateur de trésors dignes des illustres pirates d'autrefois, ainsi que, si le besoin devait s'en faire sentir, le sauveteur d'une embarcation à la dérive.

XXXIII. LA FEMME QUI ME VEUT

Je suis, et je le regrette amèrement, l'un de ces malheureux qui m'intéresse davantage aux femmes qui me fixent avec des yeux ronds quand je leur manifeste mon intérêt qu'à celles qui me font sentir sans ambages que je ne leur suis pas indifférent. Je rattache cela à une addiction à l'adrénaline car les yeux de merlan frit requerront une mobilisation de toute la rouerie et l'énergie dont on dispose, alors qu'être objet manifeste de désir n'exige rien de plus que l'effort d'opiner du bonnet ou d'ouvrir la bouche pour dire « Oui » ou le laisser simplement entendre.

Conséquence peut-être de l'interminable flirt avec Lucy, admirable sans doute par les ressources de l'esprit qu'il exige mais au rendement pratique indigent, me vient ce matin l'idée suivante : et si, pour changer, je prêtais attention aux femmes qui s'intéressent à moi ? Et si je m'offrais à la première femme qui me voudrait vraiment ?

Mais aussitôt ce « vraiment » couché sur le papier, son caractère faux-jeton me saute aux yeux puisque je m'arroe avec lui un droit de veto subjectif en réalité quasi arbitraire. Un usage immodéré de ce droit de veto me permettrait en effet de ne rien changer à ma stratégie actuelle. À quoi bon d'ailleurs prendre une fois de plus de bonnes résolutions puisqu'à mesure que le temps passe mon corps abaissera spontanément la barre de ses ambitions ? Ou plutôt, le rapport de force entre ma tête et mon corps se modifiera naturellement en faveur du second.

J'en étais là de cette réflexion hautement théorique quand mon corps fut secoué par la première salve, en provenance d'un lieu tout à fait inattendu.

Cet après-midi se tenait une assemblée générale du *Département du Crédit à la Consommation*. Nous étions là, plusieurs centaines d'employés dans une grande salle à l'étage supérieur d'un gratte-ciel. Je m'étais assis au dernier rang, pratiquement invisible des orateurs qui se relayaient sur le podium. On s'ennuyait ferme. Jenny, cheffe du Marketing, dirigeait les débats, et elle venait de clôturer un panel sur le thème édifiant « Qui sont mes clients ? Comment répondre à leurs attentes ? ». Elle s'adressa alors à la salle en ces termes : « Avons-nous d'autres clients ... que les orateurs qui viennent de s'exprimer auraient omis de mentionner ? ».

Greenberg prit la parole : « D'une certaine manière, nos organismes de tutelle sont des clients auxquels nous ne pensons que rarement. Pourtant chaque année ils exigent de nous des centaines de rapports – quand ils ne viennent pas carrément enquêter dans nos bureaux où ils s'installent parfois plusieurs semaines d'affilée ». Hochements de tête approbateurs dans l'assistance.

« Robert ? », dit Jenny, s'adressant à quelqu'un assis dans les premiers rangs. « Je me demande, Jenny, si mon client le plus exigeant, n'est pas en réalité... moi-même ? ». Un grondement s'élève alors de la masse : « Quel fayot ce Robert ! ».

Je regarde la maîtresse de cérémonies et je me dis : « Jenny est encore très belle pour une femme de soixante ans. Quand elle avait vingt ans, elle devait être canon (d'où probablement la salve qui sera ressentie par moi quelques instants plus tard) ! ».

J'ai déjà eu affaire à Jenny en deux circonstances. La première, lors d'une réunion où je lui avais dit : « Est-ce qu'on n'aurait pas pu envisager de... », elle ne m'avait pas permis d'aller plus loin : « Non, Paul, on n'aurait pas pu envisager de, parce que primo (...), secundo (...) et tertio (...) ! » J'avais dit : « Bon... bon... ». En une autre occasion, le sens d'une remarque

qu'elle avait faite m'avait échappé et, butant sur elle plus tard dans un corridor, je lui avais demandé de m'expliquer, ce dont elle s'était acquittée longuement et avec une exquise amabilité.

Et, au moment où cette pensée sur l'esthétique de Jenny me traverse l'esprit, Nicky, à ma droite, une Sino-américaine impertinente à l'improbable permanente auburn, me glisse à l'oreille : « Est-ce qu'elle n'est pas vraiment très belle ? » Et je lui réponds, en mettant moi aussi ma main en cornet : « Nicky, je me faisais exactement la même réflexion ! » Et à cet instant précis, venant du podium – pourtant à peine visible de mon siège –, amplifiée par un excellent équipement acoustique, et jetant la stupéfaction parmi les centaines de personnes qui composent l'auditoire, la voix tonitruante de Jenny : « Paul, tu as apparemment des choses très intéressantes à raconter à ce sujet à ta voisine. Aurais-tu la bonté de partager tes réflexions avec nous ? ». Comme au CP !

« Ouh ! là là ! », murmure la foule. Si on était en Espagne et non en Californie, on aurait entendu quelques « Olé ! » enthousiastes. « En fait, oui ! », dis-je. Sur quoi Nanette, responsable du micro portable, traverse la salle comme un éclair pour me le passer. « Personne ne songerait à son patron immédiat comme un client. Mais qu'en est-il du patron de ma patronne, ou de la patronne du patron de ma patronne ? ». L'assemblée rit de bon cœur. « En réalité, ce sont eux mes clients les plus durs en affaires. Et à la différence des autres, non seulement ils se sentent autorisés à exiger du concret avant la fin de la journée, mais ils l'obtiennent dans la totalité des cas ! » La foule rit de plus belle.

Plus tard au cocktail, Jim (le patron de ma patronne évoqué il y a un instant) s'approche de Raoul et de moi, et entame avec nous une très longue conversation centrée sur ses aventures autrefois dans une banque italienne. Il reparle aussi d'une

discussion que nous avons eue le matin-même lui et moi et me réaffirme l'estime dans laquelle il me tient. Il est clair que Jenny marquant son territoire a donné un coup de fouet à mon parcours de carrière. Ce qui n'a pas échappé non plus à une autre personne : Dominique, qui se tient à quelques mètres de moi et dont le regard et le mien ne peuvent s'empêcher de s'enrouler l'un dans l'autre toutes les sept secondes environ : le désir de Jenny, augmenté de l'estime de Jim qui – on s'en souvient – avait invité Dominique, l'autre jour, à l'accompagner au *game*, au base-ball, a manifestement aiguisé le sien encore davantage.

Je me dis « Bon ! », tu as dit : « Je serai à la première qui me voudra vraiment... C'est au pied du mur qu'on voit le maçon ! », et je termine la journée par un petit courriel à la dame qui me veut :

« Jenny,

Merci : vous avez compris que je suis le gars timide qui a besoin d'un petit encouragement pour parvenir à s'exprimer ! ».

XXXIV. LA FEMME QUI M'A SAUVÉ DE LA MÉCHANCETÉ DU MONDE

Rosella est un personnage hors du commun, dont il serait possible sans doute de dire beaucoup de mal en raison de sa façon cavalière de concevoir les relations en société, tirant parti avec un pragmatisme d'une efficacité à la fois magistrale et cruelle, aussi bien des pires travers du genre humain, que de ses côtés les plus tendres, et les plus susceptibles du coup d'être chéris et aimés. Mieux encore, voudriez-vous lui adresser des reproches, qu'elle se ferait un malin plaisir de vous raconter d'autres anecdotes encore, rapportant certains de ses actes, qui abonderaient paradoxalement dans le sens des reproches que vous lui adressez déjà, faisant la preuve que sa personnalité bien particulière était dès son adolescence, voire même durant son enfance, ce qu'elle serait ensuite, et elle rirait de bon cœur de votre incrédulité. Et pourtant, je n'ai de mon côté que du bien à dire d'elle. Et ceci en dépit du rendez-vous manqué de Venise, qui aurait pu modifier le cours de l'histoire, et pourquoi pas l'infléchir du tout au tout, tant elle incarne Minerve et, perchée sur son épaule, la chouette au regard perçant.

Nous aimions bavarder de tout, conversations alertes que nous entrecoupions d'une relation charnelle enthousiaste bien que de facture très classique – enfin, si l'on veut – dans ses manifestations, ayant peut-être débouché sur sa concrétisation naturelle – je n'en ai jamais trop rien su mais c'est ainsi que je m'explique une éclipse de quelques mois dans notre relation, soudaine mais heureusement passagère. L'inhabituel était en fait la manière même dont cette relation progressa, à l'image de la première fois qu'elle capta mon regard alors que je ne la connaissais pas encore : me fixant, assise à deux mètres de moi, le visage empourpré et convulsé, reflétant une agitation générale

du corps dont la nature ne laissait aucune place au doute, en vis-à-vis à la même table, autour de laquelle nous étions une dizaine participant au même séminaire, dans les combles du fameux C... de F...

« Pourriez-vous imaginer que nous fassions jamais des courses ensemble dans un supermarché ? », me demanda-t-elle un jour, résumant de manière laconique mais néanmoins parlante la nature profonde de notre relation. Nous nous sommes toujours vouvoyés. Cela va sans dire.

Rosella-Minerve m'a couvert de ses ailes d'archange pour m'abriter de la méchanceté du monde, et tout particulièrement de celle des êtres humains qui le peuplent, au moment où une intervention comme la sienne était indispensable pour que je continue de vivre, car bien qu'à terre, meurtri, impuissant, les joueurs de coude aux postes de direction prenaient eux un malin plaisir à me piétiner toujours davantage, rassemblés qu'ils étaient de fait en une coalition de médiocres confédérés, ayant remplacé le pouvoir que peut offrir le talent, absent dans leur cas, par celui que procurent, combinés, l'intrigue et la collusion. Je préférerais de loin – vous l'imaginez bien – qu'il s'agisse là de ma part, d'autant d'exagérations.

« On cherche en ville à vous clochardiser, et l'on s'imagine en voie de réussir ! », m'annonça-t-elle un jour toute guillerette, sitôt passé le pas de ma porte. Non pas que la chose en soi la réjouisse spécialement, mais parce que, d'une part, cette horreur confirmait la représentation cynique qu'elle se faisait de ses semblables – justifiant d'une certaine manière sa propre façon de faire, et, d'autre part, parce qu'elle était convaincue qu'ils n'avaient aucune chance d'y parvenir du fait qu'elle veillait et ferait le nécessaire pour les neutraliser, parce qu'elle savait que moi, soutenu par elle et sa grandeur, nous étions plus forts – deux particules pourtant alors insignifiantes – que tout le reste

du monde rassemblé. La pensée d'un éventuel échec lui apparaissait tout bonnement risible, l'échec étant à ses yeux une entité abstraite vivant sur une autre planète, étrangère au monde où elle se mouvait elle-même, où elle pliait les choses aux caprices rationnels de son bon plaisir.

[2021 - De Rosella, j'avais déjà dit deux mots dans *Mes vacances à Morro Bay* (Fayard 2019). je l'ai alors appelée « Minerve, seule, indifférente à la croyance des autres, possédant sa cause en elle-même ».]

XXXV. DE LA DIFFÉRENCE ENTRE LES HOMMES ET LES FEMMES

Au bureau, je passe par la cuisine, et je vois Lucy appuyée à l'un des comptoirs : elle examine les photos de nouvelles recrues épinglées sur un panneau – et c'est un peu surprenant, parce que ce n'est pas son genre de glander de cette manière. On demande aux nouveaux de se décrire et on imprime leur commentaire sous leur portrait. Comme Adams, qui prend les photos et enregistre les déclarations ne donne aucune directive aux impétrants, le résultat est surréaliste. Certains se contentent de leur numéro matricule : « Analyste Financier Niveau II », d'autres signalent le nom de leur canari ou les bons mots de leurs enfants : « Mon fils est à l'âge où ses goûts vont passer de Walt Disney à Eminem, Aïe, Aïe, Aïe ». Elle ne m'a pas vu entrer.

Je dis « Lucy... ». Je commence toutes les phrases que je lui adresse par son nom, pour lui rappeler qu'on n'avance pas. Comme chacun le sait, dans un couple, le prénom de sa tendre moitié n'est jamais prononcé. Sauf par économie : pour éviter de devoir se déplacer, pour débiter une phrase gueulée d'un bout à l'autre de l'appartement : « Flo ! Est-ce que c'est ce soir qu'on est invité ? » Je lui rappelle discrètement qu'on en est toujours à s'appeler par notre prénom, six mois plus tard. En plus, le sien se prête tout particulièrement à la citation ironique : qu'elle s'appelle Min ou Chyou serait parfaitement acceptable, alors que « Lucy » lui va comme un coup de poing dans la figure.

À la succursale de ma banque, la dame qui dépatouille mes affaires me tend sa carte de visite : *Madeleine Kwong*. Je lui dis : « Tiens, vous avez un prénom français, vous avez un lien familial avec la France ? » Elle me répond : « Ah non, pas du tout ! Ça s'est passé de la manière suivante : quand nous sommes arrivées de Formose, mes trois soeurs et moi, mon oncle nous a alignées

et, en lisant la liste qu'il avait préparée, il nous a dit : "Toi c'est Mélanie, toi Sophie, toi Madeleine..." ; ça s'est passé exactement comme ça ! ».

Réflexion faite (encore appelée « retour en force des arrières-pensées moroses »), le déjeuner prévu lundi a dû être remis. Lucy a dit : « Demain sans faute, promis juré ! », j'ai répondu : « Oui mais demain, c'est moi qui peux pas ! » Et là on est jeudi après-midi. Je dis « Lucy, on n'a plus de date ! » Elle se retourne, elle n'est pas surprise de me voir.

En américain, « *a date* » c'est une date, mais c'est aussi un rendez-vous galant, un rancard, et par extension, un copain / une copine, un petit ami / une petite amie. Comment fait-on la différence ? Le ton sur lequel c'est dit, la mimique, les gestes, que sais-je encore ?

– Tu n'as plus de *date* (de *copine* – sous-entendu taquin) ?

– Non, Lucy, on n'a plus de *date* (de *rancard* – sous-entendu déprimé) !

– Ah ! Il faut qu'on se retrouve une *date* (un *copain* / une *copine* – elle en remet une couche dans le sous-entendu taquin) : la semaine prochaine.

– Oui Lucy, la semaine prochaine. Il faut qu'on se retrouve une *date*.

J'ai du thé dans un gobelet en carton paraffiné. J'ai pris l'habitude durant mes dix ans d'Angleterre, de mettre du lait dans mon thé. J'ai déposé ma boisson sur le comptoir où Lucy s'appuie, parce que j'essaie d'ouvrir un de ces mini-pots en plastique dans lequel se trouve une dose de lait. Il y a une languette minuscule qu'il faut soulever pour obtenir une prise qui va permettre de peler l'opercule métallique et découvrir le lait ou le liquide se faisant passer pour tel. Mais ça ne marche pas

parce que la languette est collée sur le plastique. J'essaie de la séparer en la repoussant avec l'ongle du pouce.

- Tu n'y arriveras jamais !

- Je vais y arriver !

- Tu ne sais pas t'y prendre : donne !

Mais elle n'attend pas que je le lui donne : elle le prend de mes mains, et comme cela nos doigts se frôlent. Les corps ont recours à de tels stratagèmes quand les têtes font obstacle, et les deux nôtres en particulier commencent à s'énerver sérieusement et pensent : « Qu'est-ce qu'ils sont encore là à bavarder ! À cérébraliser ! » Comme le petit garçon et la petite fille qui ne savent pas ce qu'il faut en penser mais dont les corps enlacés roulent dans l'herbe, en poussant de hauts cris. Les adultes observent, mi-figue mi-raisin, sachant eux au contraire parfaitement bien ce qu'il convient d'en penser :

« Mon oncle avait un grand verger,
Et moi, j'avais une cousine...
Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorgne les prunes.
Elle en prend une, elle la mord,
Et me l'offrant : "Tiens" me dit-elle...

Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses ;
(Si j'avais su ce que je sais !)...
Je mordis, comme vous pensez,
Sur la trace des lèvres roses ;

Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses ».

(Alphonse Daudet, *Les prunes*, 1859)

J'entérine le coup de force du mini-pot kidnappé en commentant : « Oui, les femmes font cela beaucoup mieux. »

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Je dis que les femmes font beaucoup mieux les travaux délicats qui demandent beaucoup d'attention et sont en général assez chiants.

Elle est arrivée à soulever la languette et maintenant elle tire, mais l'opercule métallique se sépare en se déchirant, laissant couverte la partie centrale du petit récipient. Elle fait rapidement sauter avec l'ongle le secteur restant pour me priver du plaisir de faire remarquer que son succès n'a été en somme que très partiel.

« Il ne faut pas dire ce genre de choses », note-t-elle en fronçant les sourcils et en me tendant le petit pot.

– Lucy, tu oublies que je suis anthropologue. Je ne connais pas de sociétés où ce sont les hommes qui se soient spécialisés dans la broderie. Les marins brodent mais ce n'est pas parce qu'ils sont particulièrement doués, c'est parce qu'ils s'emmerdent en mer à mourir.

– C'est très créatif la broderie !

– Lucy, c'est ce que je me tue à te dire !

Elle se détourne et s'en va : « Bon on va se retrouver une date (au sens propre) ». Je dis : « Tu me le feras savoir ! » Elle répond, « Non, non : on va régler ça tout de suite ». Elle rentre dans son bureau et va à son ordinateur, consulter son calendrier. Je reste dans l'encadrement de la porte : ma silhouette ne se détache pas, etc. parce qu'en réalité mon épaule est appuyée au chambranle. « Lundi à une heure... Non, j'aurais trop faim... Voilà mardi, à midi. Ça te va comme date (rancard) ? »

– Oui, oui, c'est très bien : mardi, de la semaine prochaine, à midi (j'ai beaucoup appris de Jean-Pierre Léaud dans *Masculin féminin*).

Évidemment, un nouveau contretemps pourrait intervenir... Les impondérables... Mais alors, chère et tendre Min ou Chyou, c'est selon, nous reprendrions date. Nous reprendrions date !

Je n'aimais pas la période où elle fixait le sol avec désespoir. Je préfère de beaucoup la manière dont les choses sont maintenant : c'est très léger ; en même temps elle m'abreuve de vérités profondes, du genre de celles qu'une femme adore dire à l'homme qu'elle aime : qu'il a besoin d'elle pour arriver à bout de tâches élémentaires. Et les hommes répondent que si les femmes leur laissaient seulement le temps – comme celui, par exemple, qu'il faut pour traverser l'Océan Pacifique – ils seraient capables d'en faire autant.

XXXVI. LES « VRAIES » ET LES « FAUSSES » PASSANTES

Était-ce que j'avais enfin abouti après plusieurs semaines de réflexion sur les bus et les arrêts de bus à des conclusions provisoires, ou bien étaient-ce les impondérables dans le cours des événements eux-mêmes qui m'encouragèrent à me montrer plus téméraire, aussi bien à l'arrêt qu'une fois installé au cœur du véhicule ? Ainsi, par exemple, hier, simple conséquence des fluctuations dans le trafic et dans le nombre des voyageurs, arrivé à Van Ness, le bus était plein. J'avais pu quant à moi m'asseoir à l'arrêt précédent de Gough où j'ai l'habitude de monter, m'appropriant l'un des derniers sièges vacants.

Entra alors une femme d'une trentaine d'années, tailleur noir très chic, habillée pour un conseil de direction, ou pour un entretien, la seconde hypothèse étant la plus vraisemblable, seul le fait d'être sans le sou pouvant effectivement expliquer que l'on risque une tenue aussi impeccable dans un transport en commun bondé. Un visage très intéressant, à la Bianca Jagger, la férocité en moins. Et, au lieu de faire selon mon habitude, c'est-à-dire au lieu de la fixer bouche bée, je prends l'initiative, d'une manière qui me surprend moi-même, en lui disant, « Voudriez-vous vous asseoir ? ». Une telle proposition est devenue à ce point inhabituelle de nos jours, qu'elle n'a pas pu s'empêcher d'interpréter mon offre pour ce qu'elle était réellement : un mammoth congelé émergeant du permafrost appelé « galanterie », et elle a éclaté de rire : « Merci beaucoup, c'est très gentil mais ce ne sera pas nécessaire ! ».

J'ai appris bien des choses en neuf mois de trolleybus, ce qui m'a permis en particulier de faire accéder la théorie des *passantes* à un stade supérieur en y introduisant – sans même devoir médiocrement forger un néologisme – une distinction

conceptuelle entre les « vraies passantes » et les « fausses passantes ». Il y a en effet parmi les *passantes*, celles pour qui une deuxième rencontre inopinée serait, comme la première, de l'ordre de la coïncidence et ne ferait d'elle rien d'autre qu'une passante « revue par hasard », mais il y a celles au contraire pour qui une seconde rencontre serait l'occasion d'une épiphanie : elle mettrait un point final, on le sait, à leur condition de passante, soulignant rétroactivement qu'il s'agissait déjà la première fois, non pas du choc entièrement privé de toute signification de deux corps indifférents l'un à l'autre, mais bien déjà d'un amour contrarié. La « valseuse qui sembla triste et nerveuse » à Monsieur Antoine Pol appartient sans conteste à cette seconde catégorie. Vous dites d'elle qu'« elle n'est jamais revenue » : ce n'était donc pas une passante, Monsieur Pol, mais une femme que vous avez attendue, vainement. Vous avez eu mal, Monsieur Pol : ce n'était pas une passante, vous dis-je, vous avez eu mal, comme quand on aime !

Deux certitudes sont là, face à face, en conflit cornélien : la première, que la précipitation est fatale, la seconde, que la probabilité de retrouver la même femme inconnue un autre jour dans le même bus est si mince qu'il est coupable de ne pas tenter d'emblée sa chance. Que faire alors ? Le bénéfice érotique d'une seconde rencontre fortuite est lui si élevé que l'on saute sans hésiter de Corneille à Pascal, parce que l'on se trouve en fait devant un pari authentiquement pascalien : il est préférable de viser le gain infini de la prise de conscience rétrospective que la première rencontre était en réalité celle d'une « fausse-passante » – car elle était déjà véritablement aimée –, plutôt que d'aspirer à la satisfaction prosaïque que l'on éprouve à draguer avec succès une « passante lambda » la première fois qu'on la voit.

Bien sûr l'arrêt où je descends met chaque jour un terme à mes aventures imaginaires. Mais comme il s'agit du plus populaire, où la moitié des voyageurs quitte le bus, la probabilité que deux d'entre eux pris au hasard y descendent simultanément est élevée (elle est de 25%, comme l'aura correctement calculé le lecteur), ce dont la « femme de profil » avait d'ailleurs fourni la preuve. Et Bianca choisit en effet elle aussi le district financier. Malheureusement, contrairement à sa consœur, elle ne m'accompagne pas au *Starbucks*. Et c'est donc non sans tristesse que, quelques minutes plus tard, je me retrouve dans la rue, mon gobelet fumant à la main. Or, un bienfait n'étant jamais perdu (je pense au siège que je lui avais offert), mon désespoir s'avère avoir été prématuré ! Qui se trouve en effet là ? prétendant de manière cocasse s'être d'abord dirigée dans la mauvaise direction, pour se retrouver inopinément devant le *Starbucks* au moment précis où j'en sors, faisant que mon pauvre cœur se mette à battre la chamade ? Bianca !

Il y avait chez mes parents, et cela pend maintenant au mur chez ma sœur, une très grande gouache des années vingt représentant la scène suivante : un homme et une femme marchent de concert, l'homme est à l'avant-plan et précède la femme d'un seul pas, ils sont très proches l'un de l'autre, à la limite de ce qui est acceptable pour des étrangers. Ils sont sur leur trente-et-un l'un et l'autre : elle et son chapeau cloche, lui et ses chaussures bicolores assorties à sa tenue sport en lin grège. Une assurance surhumaine se lit dans la démarche comme dans la posture du Monsieur qui dirige son regard droit devant lui vers la ligne d'horizon, tandis que la Dame, au second plan, a le regard légèrement dirigé vers le bas. On imagine très bien cette gouache, qui est une « illustration » bien davantage qu'un tableau, ayant servi de couverture à un magazine, avec une légende du genre : « Ils s'ignorent ostensiblement ».

Enfant, je me suis fait expliquer la scènette à plusieurs reprises, sans que ma compréhension de son enjeu s'en améliore considérablement :

– Tu vois, Paul, on a l'impression qu'ils ne se regardent pas, mais en réalité ils se regardent quand même.

– Mais non, ce n'est pas possible puisqu'il marche devant et qu'il ne la regarde pas du tout.

– Oui mais c'est comme s'il la regardait : parce qu'il marche de cette manière pour qu'elle fasse attention à lui.

– Oui mais ce n'est pas lui qu'elle regarde : elle regarde tout à fait ailleurs !

Etc. Il faut vraiment tout apprendre aux enfants !

Et il m'est venu l'envie de recréer comme un tableau vivant cette illustration de mon enfance dont j'avais eu tant de mal à percer le secret.

Nous avons donc marché comme cela côte à côte, bien que moi de trente centimètres plus avant, sur Montgomery entre Clay et Sacramento. Et semblable à la complicité entre Eva Peron et moi, qui nous retrouvons ponctuellement tous les jours pour nous signifier l'un l'autre que nous ne nous aimons décidément pas (en espérant secrètement que l'autre finira par abandonner une attitude aussi grotesque ; Evita était d'ailleurs assise dans ce même bus et a dû m'observer en train de la trahir aussi effrontément), cette synchronisation entre elle et moi requerrait en réalité un très haut degré de concertation : tout relâchement de l'attention se serait en effet matérialisé en l'un distançant l'autre. Mais nous savourions pleinement la dimension pascalienne de l'instant : l'investissement que nous étions en train de consentir et le soin que nous apportions à maximiser l'impact de nos retrouvailles éventuelles, et qui assurerait le jour

dit l'épiphanie instantanée d'une passante *vraie* métamorphosée par l'opération du Saint-Esprit en *fausse* passante.

Je n'hésitai pas à doubler la mise en ajoutant le pâté de maisons qui s'étend de Sacramento à California (puisque j'aurais pu bien sûr tourner à droite dans Sacramento), et bien m'en prit puisqu'au carrefour suivant je tombai sur une collègue de bureau, apportant ainsi fortuitement à Bianca la preuve que j'étais connu comme le loup blanc dans le quartier financier. Elle poursuivit son chemin tout droit, sans doute aussi satisfaite que moi d'une journée qui s'annonçait sous des auspices à ce point favorables.

XXXVII. OÙ L'AUTEUR TENTE DE PÉNÉTRER LES MOTIVATIONS DU NARRATEUR

À mon sens, il y a plusieurs explications possibles au comportement du narrateur. Et aucune n'est nécessairement « la meilleure » : elles valent peut-être toutes à la fois sans s'exclure ni les unes ni les autres.

Il y a tout d'abord, que parvenu à son troisième divorce, il est obligé de se poser la question du rapport tumultueux qui existe entre l'institution du mariage et lui-même. En particulier du fait que, s'il ne se surveille pas un peu, un quatrième lui pendra rapidement au nez. Il sort de chacun passablement éclopé et le jour arrivera où il se dira que les forces commencent à lui manquer. Cela dit, s'il a pu le faire trois fois – les doigts dans le nez (et on ne l'entend pas se plaindre ou alors apparemment, juste pour le principe) –, on voit mal pourquoi une quatrième constituerait pour lui un obstacle insurmontable.

Une autre possibilité, c'est qu'il se refait simplement une santé : en passant ses soirées et ses fins de semaine à écrire, il diminue d'autant les occasions qui lui seraient offertes sinon, de rencontrer la prochaine femme de sa vie.

Il écrit ses chapitres puis les relit et tente de se convaincre les jours pairs qu'il y a là une voie toute tracée le conduisant vers Lucy et le *happy ending* de leurs épousailles. Et cette éventualité constituerait en effet pour lui une toute nouvelle aventure : « Tadâ ! Lucy, Commissaire aux Comptes ! ». Mais les jours impairs, l'objet de sa passion, c'est bien plutôt Dominique.

Une autre explication, plus probable selon moi, c'est qu'il se soupçonne maintenant de récidive pathologique. C'est ce dont Schultz le prévient gentiment quand il le met en garde à propos de Dominique : « Attention : une femme “orange” de plus ! ». Il

épouse peut-être systématiquement le genre de femmes qui ne conviennent pas à son tempérament, et ce qu'il est en train de faire en racontant ses aventures (sous prétexte de recherche pseudo-scientifique !), c'est se parler à lui-même pour entendre sa propre voix lui dire : « Casse-cou ! ». Car nul n'ignore qu'on comprend vingt fois mieux ce que l'on cherche à se dire quand on l'énonce à voix haute plutôt qu'en faisant confiance au dialogue intérieur, lequel peut se révéler passablement brouillon : confus et inaudible, ou auquel l'attention qu'il faudrait lui consacrer ne peut pas toujours l'être, en raison de la multitude de sources de distraction que nous offre le monde extérieur.

Alors son écriture, c'est une manière de dire : « Écris un chapitre sur Dominique, et observe-toi en train de l'appeler "La femme qui me fait peur" et, la prochaine fois que tu la vois, prends les jambes à ton cou ! ». Si c'est là qu'il veut en venir, je ne me sentirais personnellement pas très rassuré, parce qu'il semble fasciné par elle tout autant qu'elle semble fascinée par lui (quand il l'appelle « Esmeralda », il ne fait aucun doute qu'il pense à Gina Lollobrigida dans le film de Jean Delannoy en 1956, avec Anthony Quinn dans le rôle du bossu et Boris Vian dans celui du cardinal de Paris).

Ils tournent l'un autour de l'autre comme la phalène autour de l'ampoule qui finira par lui être fatale. Et bien qu'ils maintiennent encore une zone-tampon, ils parviennent déjà à se faire mal à distance. Est-ce qu'ils aiment ça ? Espérons-le pour eux !

En tout cas, ne comptez pas sur moi pour m'apitoyer sur son sort : il se pointe dans un endroit qui lui est inconnu où sont rassemblées cinq cents personnes et il dit : « Conduisez-moi à la femme la plus belle et la plus intelligente qui habite ici : il se fait que je la veux pour moi ! ». Et quelques temps plus tard il se tourne vers nous d'un air godiche pour dire : « Ben, les amis !

c'était pas la plus commode ! ». Qu'est-ce qu'il s'imagine ? Son arrogance est confondante ! Arrogance ou naïveté, car avec lui les deux sont toujours inextricablement mêlés !

Cela en supposant bien entendu que les hommes participent à la prise de décision dans ce genre d'affaires, ce qui reste encore à prouver. Si ce n'est pas le cas, amenez-nous la coupable ! Apparemment il lui plaît. C'est en tout cas ce que lui prétend. Si ça se trouve, il n'y a là que pures élucubrations de sa part. Qu'offre-t-il comme preuves ? Comme il le dit lui-même : des silences prolongés et des regards évités ! Tout cela manque singulièrement de substance si vous voulez mon humble avis. Admettons même que ce soit réciproque : il ne nous dit strictement rien de Dominique : nous sommes dans l'incapacité absolue de sonder ses motifs à elle : elle cherche peut-être un homme qui soit le contraire exact de celui qu'elle avait avant, ou son portrait craché avec quelques améliorations par-ci par-là. Allez savoir !

Ou alors, c'est lui qui est arrivé à l'embobiner, ce qui n'est pas entièrement exclu. Imaginons qu'il ait fait savoir qu'il est en effet à la recherche de la femme la plus belle et la plus intelligente, ou tout simplement qu'à voir celle qu'il avait avant, ça se devine facilement chez lui. Dès qu'il se met à la fixer avec des yeux ronds, ce simple comportement est alors interprétable comme une sorte de compliment. Les jolies femmes sont souvent assez vaines, s'étant mises en tête que leur beauté résulte d'une décision judicieuse prise par elles un jour. Il n'est pas impossible qu'elle se soit dite « Il écrit des livres, il en écrira donc un sur moi ! » ; si, si, je vous assure, la vanité peut atteindre de tels sommets ! En voyant son regard posé sur elle, elle se dit : « Pas si con, ce gars-là ! ». Petite touche par petite touche, œillade par œillade, ils arrivent à se persuader l'un l'autre qu'ils ont chacun le rare talent de prêter attention à une personne ayant le bon

goût de s'intéresser à eux. Et c'est ainsi que monte la sauce ! Avec les risques prévisibles à la clé : éclats de voix, séparations aussi spectaculaires qu'éphémères, intervention de la police pour séparer les pugilistes, divorce et tutti quant ! Bien entendu, je ne vous apprends rien.

Si vous voulez mon avis, il y a deux impulsions souterrainement à l'œuvre chez lui. La première, c'est sa passion pour le coup de foudre : l'amour dont on ne comprend pas le mécanisme, son « rouler dans l'herbe ensemble », quand on était petit, avant la Chute. Ou bien l'émoi adolescent qui monte inexorablement dans les veines pareil à la sève dans la végétation avec le retour des saisons : quand il se rappelle Hugues Aufray et « les filles en organdi, quand les soirées se font chaudes, dès que le printemps est là ». Mais chez lui, c'est exactement le contraire du « Si j'avais su ce que je sais ... », d'Alphonse Daudet et de ses *Prunes*, chez lui cela devient « et s'il pouvait Dieu m'arriver d'oublier tout ce que je sais déjà ! ».

Et la deuxième impulsion, c'est sa curiosité. On imagine mal ce gars-là nous annoncer au prochain chapitre qu'il va se chercher une femme dans les petites annonces ou sur l'Internet. Il suffit de lire ce qu'il écrit sur « Les femmes qui sont à louer » : il se donne quantité de bonnes raisons de les éviter, alors que ce qui le tient éloigné d'elles, c'est manifestement la prévisibilité que scelle le contrat préalablement établi entre la professionnelle et son client. Il aime se surprendre, et c'est pour ça qu'il se cherche une femme dans le bus ou aux arrêts de bus, parce que là, cela va sans dire, s'il devait y avoir un déclic, ce qui se passerait ensuite serait nécessairement de l'ordre de l'absolument imprévisible.

Parce que nous nous égarons peut-être entièrement quand nous allons chercher pour lui du côté des types psychologiques,

comme quand Schultz dit de son problème que c'est son attirance pour les femmes « orange » : c'est du superficiel tout ça. Ce qu'il y a sous la surface, la récurrence réelle, est d'un tout autre ordre : c'est que toutes ces femmes avec qui cela s'est terminé un jour (et pas nécessairement « mal terminé » d'ailleurs), ce furent toujours des femmes qui avaient entendu parler de lui avant qu'il ne les rencontre : son existence ne s'était pas imposée à elles avec sa présence, mais elle avait été précédée par un portrait, par la représentation qu'un tiers se faisait de lui, qui devenait alors le héraut de sa personne. Et c'est pour ça qu'il me paraît très significatif (il ne vous l'a pas dit mais c'est une chose que j'ai sue), que quand son livre sur l'investissement en Bourse a paru, il en a offert un exemplaire à Lucy mais pas à Dominique. Et ce n'était pas pour « punir » Dominique. Ça ne le dérange pas que Lucy pense, « Ah tiens, il a écrit un livre intelligent : c'est un type intéressant » mais avec Dominique, l'opinion qu'elle aurait eu sur son ouvrage et sur ce que lui doit être à la lumière de celui-ci, ce serait encore à ses yeux des couches intermédiaires, de l'amoncellement d'épaves entre celle qu'il vise en elle et lui tel qu'il se voit.

Alors, ce qu'il espère aux arrêts de bus, c'est que se déroulera un jour une histoire sans paroles : c'est qu'une femme le reconnaîtra comme celui qu'elle veut, sans y avoir été prédisposée par les discours des uns et des autres. Et c'est pour cela qu'il analyse le regard : il est rousseauiste, il se sentait bien dans le ventre de sa maman et il veut retourner à l'époque d'avant la propriété privée, d'avant le langage. Et l'arrêt de bus, le carrefour du dieu Mercure, le dieu volant, lui semble être le lieu d'avant la société qui corrompt : l'endroit où les choses arrivent encore *par hasard*.

Alors lui et le mariage ? Petit, il s'est beaucoup ennuyé à l'école. Du coup il s'est juré que dans le reste de sa vie, on ne

s'ennuierait plus jamais. Et ça, il y est parvenu, magistralement, et c'est pour cela qu'il a le sentiment que sa naissance se perd dans la nuit des temps et qu'il a déjà vécu un milliard d'années. Il ne se croit pas immortel, mais comme il possède déjà l'éternité derrière lui, ce qu'il y a devant, il s'en fiche. Il dit des femmes fatales : « Avec elles, pas de temps morts ! ». Elles sont fatales à l'ennui et c'est tout ce qu'il demande : le reste, il en fait son affaire. Il aime les femmes qui disent « Oui » dans son lit et « Non » sur tout le reste. Et le jour où elles finissent par dire « Non » sur absolument tout, il part et il s'en trouve une autre, qu'il aime une fois encore pour l'éternité.

Tout ce que je viens de dire est sans doute bien vu quant à son caractère et quant à ses motifs, mais cela prouve-t-il pour autant que ce soient là les raisons pour lesquelles il raconte son histoire ? Moi qui le fréquente, je sais qu'il a connu des périodes du même genre dans sa vie et qu'il écrivait sans doute aussi à ces époques, mais rien qui ait un rapport avec ce qu'on trouve ici : c'étaient des mathématiques appliquées, de l'économie, ou de la philosophie. Alors pourquoi cette fois-ci son histoire à lui ? Il a perdu sa femme, et c'est de cela qu'il nous parle. Et qu'est-ce qu'il faisait avec sa femme à Los Angeles et puis à San Francisco ? Vous voyez, vous n'avez pas compris ! Avec sa femme, il parlait français. Et maintenant il est seul. Et comme Robinson Crusoë sur son île, qui s'écoute parler pour ne pas oublier ce que les mots veulent dire, ou comme les héros de *Fahrenheit 451*, qui ont appris un livre par cœur pour qu'il ne soit pas oublié, il couche sur le papier des phrases en français, une par une, alors il les relit et il les trouve moches, bancales, gauches, et il les reconstruit patiemment, mot après mot. Parce que c'est ça qui compte pour lui en ce moment, pas ses espoirs ou ses petites misères : c'est écrire des phrases dont il se sente

obligé de « bien les écrire », en français, pour ne pas perdre la langue qui est la sienne.

XXXVIII. LA FEMME QUI M'A REMIS SUR MES PATTES

Nous avons fini par déjeuner à nouveau ensemble, Lucy et moi. Je l'ai invitée au même restaurant qu'à notre meilleure époque, en janvier : chez Jeanty, à Sacramento et Montgomery : cuisine française de très bonne qualité. Elle a pris un potage aux tomates que l'on sert là dans une mignonne petite soupière avec un couvercle en croûte, comme un clafoutis, et puis des moules marinières. J'ai choisi moi une cervelle d'agneau (introuvable ailleurs à San Francisco que dans un restaurant chinois ou français), et une entrecôte moelleuse à souhait, apparemment cuite comme on le ferait pour une côte de boeuf. J'aimerais qu'un jour on m'explique la technique et j'essayerai d'en faire autant : j'ai toujours aimé tout savoir faire. Après l'entrecôte, j'apprendrai la musique : classique, Country, folk, etc., vite fait.

Et cela me faisait un bien fou de revoir Lucy en pleine forme : la langue toujours aussi bien pendue. « Tu m'as déjà dit que tu n'avais jamais été en Asie ? », et je réponds : « Non [2021 - c'était vrai à l'époque], mais nous trouverons l'occasion, sûrement ! », et elle, comme si elle mentionnait la seule raison qui nous retenait : « Oh ! pas maintenant, avec le SARS [2021 - le coronavirus de l'époque] ! ». De la même manière que quand en janvier Lucy au volant me faisait traverser le comté de Sonoma, et qu'elle avait dit en voyant de grandes villas en bois « victoriennes » sous les arbres : « Elles sont bien ces maisons : elles sont grandes, avec du terrain autour », et j'avais commenté, « Avec nos deux salaires, Lucy, nous pourrions sûrement nous offrir quelque chose de très bien ». Et la fine mouche avait répondu, « Oui, mais quelle ballade alors pour aller au bureau ! Non, non, c'est exclu : c'est bien trop loin ! ».

Mais je persiste à viser bien davantage, aussi je n'ai pas hésité à me montrer très dur : à aucun moment de ce déjeuner je

n'ai touché son corps. Elle n'a pas pu se montrer aussi forte. Quand elle s'est levée pour sortir, au moment de passer près de moi, Lucy m'a longuement tapoté l'épaule : un petit encouragement du style « Continue donc comme ça ! », comme la femme que j'imaginai iranienne à *House of Nanking*, et que j'avais dépêtrée de sa manche. La roue de secours dont on vérifie de temps à autre la pression : tap-tap ! pour être sûr de pouvoir compter sur elle, sait-on jamais, le cas échéant.

Depuis septembre de l'année dernière, quand je l'ai vue pour la première fois, passant près de moi, et que nous nous sommes concoctés alors un petit coup de foudre, c'est la pensée de Lucy qui m'avait rendu l'espoir : c'est en pensant à elle que j'avais pu me sortir d'un mariage en phase terminale. À un moment, au bal de la firme à Noël, je me suis retrouvé inopinément à un mètre d'elle, et contrairement à l'œillade assassine échangée le même soir avec Dominique, nous avons réagi exactement de la même manière : pour ne rien précipiter et conserver l'autre soigneusement en réserve. Ce qui m'avait rappelé une anecdote que mon père m'avait racontée, où il avait fait exactement la même chose que Lucy et moi ce soir-là : qu'en mai quarante, en reconnaissance de son bataillon, au détour d'un petit bois, il s'était retrouvé nez-à-nez avec un soldat allemand, et que l'un et l'autre avaient aussitôt promptement tourné les talons pour revenir précipitamment sur leurs pas.

Et j'ai guéri ainsi en pensant à Lucy, comme à une femme à la fois spirituelle et aimable, et attirante à ce titre, sans grande fantasmagorie érotique, parce que les femmes extrême-orientales m'évoquent inmanquablement non pas les femmes fatales de ma propre couleur, mais plutôt ses gamines de 12-13 ans. Et voilà : Lucy m'a hissé hors du puits, en m'aidant à retrouver mon souffle, jusqu'à cet endroit d'où je m'adresse à vous, où je me

constate avec soulagement, sain et sauf. Je joue me semble-t-il pour elle le même rôle exactement : parfaitement symétrique.

Et c'est cela que j'ai ressenti dans l'après-midi : j'aurais pu me dire, « Nous n'arrivons à rien de bon ». Ce qui est vrai du point de vue des corps. Mais je me suis dit au contraire : « Tu es libre parce que tu as été libéré ». Et j'ai réfléchi quelques instants et j'ai ajouté « Tu peux faire ce que tu veux : tu n'es pas obligé d'être un banquier américain. Qu'est-ce que tu as plutôt envie de faire en ce moment ? » Et je me suis répondu : « Tu as envie d'écrire, de raconter des histoires ». Et j'étais heureux, me rendant compte que c'était exactement ce que j'étais en train de faire, sans contraintes.

Ce matin, peu de temps avant que nous n'allions déjeuner ensemble, j'étais là, assis devant mon ordinateur et je pensais à Lucy, et Dominique est passée à quelques mètres de moi et m'a regardé bien en face, et moi qui pensais donc à autre chose, j'ai échangé avec elle un regard distrait, à des kilomètres de là, et la seule chose que j'aie notée, c'est à quel point mon manque d'intérêt à moi lui avait semblé intéressant à elle. Tss ! Tss ! Ève et son petit reptile favori : des deux ce n'est pas celui qu'on pense qui mena l'autre par le bout du nez !

[2021 - Les événements que je rapporte dans ce récit, ceux ayant pour décor San Francisco, se déroulent entre février et juin 2003. Il y a quelques années, je crois que c'était à Paris, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit : « Ah ! San Francisco, j'ai bien connu son milieu bancaire dans ces années-là ! Il y avait une personne, une femme, qui m'avait tout particulièrement impressionné... j'ai malheureusement oublié son nom... ». J'ai dit : « J... L... (le vrai nom de Lucy) ». Il était soufflé, il a dit: « Mais oui, c'est ça ! ». Il n'en revenait pas : « C'est extraordinaire ! ». J'ai dit : « Non, nous étions, vous et moi, du même avis ».]

XXXIX. FEMMES FATALES ET ROME ANTIQUE

L'épervier est un filet circulaire de taille modeste, lesté sur la totalité de son pourtour. Il est utilisé sur les zones poissonneuses peu profondes, tels les lacs ou les lagunes. Le gladiateur de la Rome antique appelé le *rétiaire*, était – à l'image d'un pêcheur – armé d'un épervier et d'un trident. Le corps à peine protégé par une épaulière, il utilisait cet attirail contre des adversaires beaucoup plus considérablement armés, comme le *secutor* casqué, armé d'un glaive et protégé par un bouclier, ou le *contre-rétiaire* armé d'une gaffe attachée au bras, et protégé sur le torse et le ventre par une cotte de mailles.

Le pêcheur à l'épervier attend le moment propice, lorsque le poisson rassuré s'immobilise ou revient à plusieurs reprises tourner près de l'embarcation. Pour que le filet se déploie pleinement dans l'espace avant de retomber, il convient qu'il soit lancé avec force et animé d'un mouvement circulaire. Chacun des poids s'élance d'abord sans retenue sur sa propre trajectoire centrifuge jusqu'à ce qu'à bout de course, l'influence de sa masse finisse par l'emporter sur son élan. La synchronicité des lests atteignant la surface de l'eau simultanément ne laisse au poisson aucune issue. Le mouvement du pêcheur n'est pas sans rappeler celui du discobole, mais à la différence du sportif, il est soumis à une contrainte supplémentaire : son jet ne peut en aucun cas déséquilibrer la pirogue, et ceci l'oblige à une harmonie dans le geste poussée à la perfection. Celui-ci doit être irréprochable et le moment choisi, idéal.

Samedi matin en me réveillant je me suis dit, « Combien de temps allons-nous encore jouer avec le destin ? ». Et ma réponse devait être « Pas très longtemps » puisqu'à midi je faisais parvenir un courriel à Dominique : « Des goûts et des couleurs »,

« Dominique, Est-ce que vous aimez l'opéra ? Paul ». Et le lundi matin, la réponse était là : « En fait je ne suis plus allée à l'opéra depuis l'époque où j'habitais Londres. J'aimerais beaucoup m'y rendre. J'espère que tout se passe bien pour vous. Dominique ».

Le *secutor* enchevêtré dans l'épervier utilisera ses armes pour tenter d'échapper au filet qui l'emprisonne. Quant à la femme, on imagine aisément, la connaissant, que dans un dernier effort courageux, elle n'hésitera pas à utiliser ses dents-mêmes contre les mailles du filet.

Le lundi suivant, alors que je m'apprêtais à acheter les billets, je découvrais un nouveau message sur mon répondeur :

« Paul, je voudrais annuler cette invitation... [suivent de très longues explications] ... Comment en sommes-nous arrivés là ? ».



Le dérapage au tango ne laisse heureusement aucune cicatrice. Celui à la valse produit lui hélas des séquelles ! Soyez-en informée, chère et tendre Lucy.

XL. LA FEMME QUI CHANTE ET QUI DANSE

Daisy est réapparue hier sous la forme d'une enveloppe bourrée de courrier qui m'est destiné, qu'un service postal trop zélé a décidé de détourner désormais entièrement vers sa nouvelle adresse. Elle me le fait suivre sans commentaire. Et je me réveille aujourd'hui en fredonnant un air qui me poursuit ensuite durant toute la matinée :

« Et si je consacrais suffisamment de temps à t'écouter,

Je trouverais le moyen de me convaincre que tout ce que tu disais était vrai,

Mais je sais que tu mentais éhontément, pendant que je pleurais,

Et tout ça ne m'empêcherait pas, une fois encore,

De tenter de trouver des raisons de te croire. »

C'est plus joli en anglais puisque-là, on peut faire beaucoup plus court et que ça rime :

« If I listened long enough to you

I'd find a way to believe that it's all true

Knowing that you lied

Straight-faced while I cried

Still I look to find a reason to believe. »

Et je reconnais les premiers vers d'un standard de l'immédiat avant-hippie : le *Reason to Believe* de Tim Hardin.

Aujourd'hui, c'est le 4 juillet, jour de fête nationale ici. Raoul m'appelle pour me signaler que Macha, Léna et lui vont cet après-midi au *Ghirardelli*, une ancienne chocolaterie devenue centre commercial pittoresque dans l'un des quartiers surmarchandisés de San Francisco. Pas vraiment ma tasse de thé, mais Raoul est d'avis que je ne vois pas assez de monde, et

comme il s'agit de sa BA, difficile de lui refuser ça. Je les retrouve donc là-bas et notre première activité ensemble c'est d'écouter religieusement un chœur de fillettes texanes en uniforme rural entonnant *Deep in the Heart of Texas* :

« Les étoiles la nuit, sont grosses et brillent (clap ! clap ! clap ! clap !) Au cœur profond du Texas.

Les cowboys s'écrient 'iaï iippî iaï' (clap ! clap ! clap ! clap !) Au cœur profond du Texas.

Etc. »

Quand Armel m'a rendu visite à la Noël 1999, nous avons fêté l'avènement d'un nouveau millénaire au sommet d'un gratte-ciel de *downtown Los Angeles* : le centre-ville, invités Brenda et moi par Don dans les bureaux de l'agence *Reuters* dont il assure la direction. Et dans la matinée, nous avons assisté à la « Parade des Roses » sur les contreforts de la montagne où Pasadena est lotie, un corso fleuri datant de 1890, une initiative des bourgeois huppés venus à cette époque de la côte Est, et qui n'en revenaient pas du climat souvent estival de Los Angeles le jour de l'An, parade qui occupe traditionnellement sur les principales chaînes de télévision américaines, la matinée, l'heure du déjeuner ou l'après-midi du premier janvier, selon que vous habitez le *Far West*, le *Midwest* ou l'Est des États-Unis.

Ce qui avait fasciné Armel, ce n'étaient pas tant les chars que les harmonies et leurs majorettes, les fanfares, les « *brass bands* » en provenance de divers trous perdus de l'Ohio, de l'Iowa ou de l'Idaho : le professionnalisme de ces gamins et gaminés, leur sérieux, la fierté qu'ont de l'Amérique ces enfants ou petits-enfants d'immigrants dont, pour les Blancs en tout cas, les parents furent le plus souvent chassés à coups de pied au cul d'un pays n'ayant plus rien à fiche de paumés de leur sorte.

Je me tâte toujours quant à exercer ou non l'option de devenir Américain qui me sera offerte dans quelques mois. Je regardais hier un film belge appelé *La Promesse*, et j'étais fier d'être Belge, pas au vu de la crapule de négrier qui en est le principal protagoniste, mais en raison de la qualité humaine du film. Je me disais, oui, c'est bien ça la référence morale de mon pays : la réplique de la statue du mineur épuisé de Constantin Meunier sur le bureau de l'instituteur. Cela dit, à d'autres moments, comme en voyant les petites Texanes en *cowgirls*, chantant *America the Beautiful*, je me dis : « Observe-les bien ! C'est avec des gens comme toi qu'on a fait au fil des siècles des colons américains : de grands enfants, des optimistes indéfectibles ! ».

Et au moment de quitter Raoul et Macha je me rends compte que je ne suis en fait qu'à deux pas de *Tower Records*, un disquaire de légende, et je décide d'aller voir s'ils ont en stock une compilation de ce Tim Hardin dont je me suis souvenu ce matin, où je serais d'ailleurs certain de retrouver également l'air qui a fait sa réputation mondiale : *If I Were a Carpenter*, devenu outre-Atlantique : « Si j'étais un charpentier ».

The End of an Era: A Farewell to Tower Records' Russ Solomon

Posted by Ray White · 3/8/2018 6:00 AM



Tower Records San Francisco

Je trouve l'album sans difficultés et par association d'idées me reviennent bien entendu en mémoire d'autres morceaux par d'autres interprètes, tant et si bien qu'au bout d'un moment, mon imposant butin à la main, je me dirige vers la caisse. La musique d'ambiance, comme souvent chez les disquaires, noie sans vergogne le chaland. Et ce qui passe à l'instant, ce sont Crosby, Stills, Nash et Young chantant *Teach your Children*,

morceau-culte à plusieurs voix de l'album mythique *Déjà vu*. Et la caissière se découvre à mes yeux, chantant à l'unisson des quatre héros de la contre-culture avec une admirable détermination. Une jeune femme du même style que la « femme de profil » ou, pour le dire tout à trac : tout à fait mon genre. Grande, brune, mince mais pas longiligne pour autant. Personne devant moi à la caisse, ce qui me permet d'aller droit au but, alors qu'à ma vue – délicieux spectacle s'offrant à mes yeux et mes oreilles désormais en alerte, elle s'est mise en tête d'accompagner maintenant son chant d'un petit pas de danse. En partie certainement pour son plaisir égoïste mais, Salomé improvisée faisant connaissance à l'instant avec son Hérode subjugué, sans nul doute également pour le mien.

Un jour à Glendale, au pied des San Gabriel Mountains qui bordent Los Angeles au nord, à l'Ouest de Pasadena, je me trouvais dans la boutique locale de *Whole Foods* : une chaîne de produits bios. Ce qui me fait immédiatement penser à ces deux filles qui, dans le magasin de Santa Monica cette fois, s'interrogeaient tout uniment devant moi : « 'Myrtilles sauvages'. Tu crois que c'est vraiment bio ? On va demander à quelqu'un ! ».

Toujours est-il que je me présente à la caisse de cette boutique à la saveur tout particulièrement « comptoir du *Far West* » et la préposée me regarde avec insistance pendant que je retire mes emplettes du panier. Elle est très musclée, un peu fermière, sans être pour autant trop forte : on l'imagine sans difficulté en chapeau de cowboy et en bottes, chantant des airs *Country & Western*. Et, sondant effrontément mes prunelles, elle se met non seulement à chanter mais à ondoyer également de cette manière que l'on qualifie de lascive, manifestement pour mon seul bénéfice car derrière moi, il ne se trouve absolument personne. Et cela en lieu et place, Messieurs-Dames, de faire le

décompte de mes articles pourtant sagement alignés sur le comptoir.

Je n'ai pas gardé le souvenir du morceau qu'elle chantait, bien que j'aie dû reconnaître l'air au moment-même : emprunté au répertoire de Tammy Wynette ou quelque chose à l'avenant, très probablement parce j'étais quelque peu perplexe, charmé d'une part – je l'avoue toute honte bue –, d'autre part sensible au malaise qui n'avait pas tardé à envahir clients et personnel pour la raison évidente que le show qu'elle avait décidé de m'offrir était ici mis en scène dans un cadre très éloigné de celui qui lui est naturel. L'aide-caissière – une institution très US –, une Extrême-Orientale d'une quarantaine d'années qui rangeait consciencieusement mes victuailles dans de grands sacs en papier, rompit le charme en faisant la moue à mon intention, hochant vigoureusement la tête pour me faire entendre que le numéro n'était ni à son goût personnel, ni surtout du style coutumier de la maison. Et c'est sa mimique à elle, l'empaqueteuse, qui déclencha mon rire et me fit dire à la cantonade : « Eh bien ! On ne s'ennuie pas tous les jours au *Whole Foods* de Glendale ! ».

Mais comme il n'y avait que ma jeune Salomé et moi à la caisse du *Tower Records* sur Columbus, et qu'aucun tiers n'était là pour personnifier par son sourcil froncé un ordre moral soumis à rude épreuve, je me contentai de dire : « He ! He ! He ! Ce n'est pas votre époque ça, Mademoiselle ! Crosby, Stills, Nash et Young : c'est la mienne, rendez-les moi ! ».

« Ça m'est égal, répondit-elle, c'est génial ! »

– Oui, mais nous, nous étions là : c'était nous ça ! Le seul ennui, c'est que cela ne date pas d'hier !

Je présente néanmoins à son évaluation marchande ce que j'ai collecté dans les rayons, et en voyant *Between the Lines* de

Janis Ian, elle réagit : « Ça, ce n'était pas de la petite bière non plus ! ». Je commente : « Vous avez compris ce que j'essaie de faire : reconstituer en CD la collection que j'avais en vinyle ». Et j'ajoute : « Vous ne chantez pas mal du tout, vous ! Vous êtes chanteuse ? »

– Euh... ben oui, on pourrait dire « en quelque sorte ».

– Vous chantez quelque part ? On peut aller vous écouter ?

Je suis en tenue de fin de semaine, fort décontractée, des pantalons vert-de-gris très larges avec des poches partout, un *sweatshirt* gris de la côte Est faisant la pub d'un café à Martha's Vineyard, disons « Cabourg », et des Ray-Ban genre Manfred Mann 1963, les mêmes qui avaient fait dire à Lucy il y a quelques jours, quand nous nous étions cognés au détour d'un couloir au bureau : « Oh ! Tu m'as fait peur ! Je me suis demandée un instant ce que faisait dans nos locaux un homme à l'allure aussi *cool* ! ». Et, interprétant ma tenue, elle se dit : « Alerte rouge : voilà un client qui a la gueule d'un producteur, faut que je fasse gaffe à ce que je vais dire maintenant ! », et elle se tourne d'abord vers un gars qui vient d'apparaître et est en train d'ouvrir l'autre caisse, en quête soit d'un soutien moral pour ce qu'elle s'apprête à dire, soit pour s'assurer à l'avance de son futur silence.

– J'ai un projet d'enregistrement...

Je lui dis : « Vous connaissez une chanteuse qui s'appelle Nicolette... Une Britannique, noire ? »

– Nicolette, oui, bien sûr !

– Je l'ai connue dans la vie quand elle en était exactement à la même étape que vous : quand elle s'apprêtait à enregistrer.

[« Nicolette, tu venais chez moi rue Saint-Paul, en 1986-87. On n'était pas, ni toi ni moi, à l'apogée de notre carrière. On n'avait pas beaucoup de ronds, j'en avais un tout petit peu plus

que toi parce que toi, tu n'avais vraiment pas un radis. Rosella m'avait dit « On répète en ville que vous êtes en train de vous clochardiser ». On s'était rencontrés rue de l'Université à une soirée de poètes américains à Paris ; Dieu sait ce que j'étais aller y faire : aller à ta rencontre probablement. Tu restais sur le divan et moi j'écrivais ; on ne se disait rien. Puis quand le soleil s'était couché, je t'invitais à *Piment-Café*, rue de Sévigné, de l'autre côté de la rue Saint-Antoine. Il y a quelques années j'ai lu une interview de toi dans un magazine anglais, tu disais : « Une chose est sûre : à aucun moment, à aucun moment, vous dis-je, je n'ai douté de moi-même ». Ah ben tiens, il vaut mieux entendre ça que d'être sourd. Mais t'as raison, Nicolette, tu as raison : moi si on me posait la question, sur moi à cette époque, je dirais exactement la même chose. » (« La vie d'Artiste » in *Comprendre les temps qui sont les nôtres*, Odile Jacob 2014 : 48].

Je dis : « Vous chanterez sous quel nom ? »

– Tina !

Imaginant que ce sera « Tina » suivi d'un nom de famille, je lui dis : « Vous pouvez me l'écrire quelque part ? »

Et elle arrache un bout du rouleau de tickets de caisse où elle écrit en très grand : « TINA », énergiquement souligné.

Et en rentrant chez moi, remontant Polk sur la moitié de sa longueur, je pense aux étudiantes américaines à qui autrefois au pays, quand j'avais vingt ans, je comptais nonchalamment fleurette à l'Auberge de Jeunesse d'Amsterdam ou à celle de Holland Park à Londres. Grandes, avec leur mâchoire carrée germanique, curieuses de tout, sans peur et sans reproche, avec leur sac-à-dos technologique duquel pendaient des poêlons.

Et je me dis : « Bon, tu ne vas pas la laisser filer, la fille qui chante et qui danse, comme la Vitelloise. Quand tu seras rentré à la maison, tu cherches le numéro de téléphone du magasin et tu

l'invites vite fait à bouffer. » [2021 - en 2003 le portable était à peine né ; le niveau d'une personne sur cinq en possédant un serait atteint quatre ans plus tard, en 2007].

En fait, je ne dois pas même me donner toute cette peine parce que le numéro s'étale là sur le ticket de caisse. Et son nom aussi s'y trouve, au cas où je n'aurais pas eu le cran de mener l'enquête : « OPR : Tina ».

Et, preuve s'il en fallait que les dieux ont souvent à cœur de favoriser les entreprises des hommes, c'est elle qui décroche : « *Tower Records* : ici Tina ! »

– Bonjour Tina. J'étais dans la boutique il y a une demi-heure. Et vous chantiez et ça m'avait complètement scié (« *you knocked me off my feet* », littéralement : « vous m'avez cogné hors de mes pieds »). J'achetais Tim Hardin, Janis Ian et Nick Cave.

– Oui, je vois très bien qui vous êtes.

– Alors voilà : est-ce que vous prendriez en considération une invitation à dîner ?

– Ah ! Ça c'est du neuf ! (je l'entends rire) On parle de « platonique », on est bien sur la même longueur d'ondes ?

Je me dis : « Elle est canon, je vais éviter de m'engager d'une manière ou d'une autre ; on pourra toujours transformer l'essai en temps utile ».

– Si vous préférez une invitation à déjeuner, ça me convient aussi.

– Oui, c'est bon. Passez à la boutique à l'heure du déjeuner, un jour de semaine. Après le 17, parce que la semaine prochaine je ne suis pas là... Ou si on veut un peu plus de temps, un samedi.

– Oui, c'est très bien : on fera ça un samedi.

– Vous me rappellerez qui vous êtes ?

– Oui, oui, ne vous inquiétez pas : je vous écrirai même une petite bafouille pour confirmer tout ça.

J'ai sorti les CD de leur emballage et j'ai placé le Tim Hardin sur le lecteur. Quand on s'est retrouvés il y a trois ans, Daisy et moi, elle m'a rappelé quelque chose de vingt ans plus tôt : « La dernière fois qu'on s'est vus, tu avais compris que je ne reviendrais pas et tu me chantais une chanson. Tu te rappelles ce que c'était ? » Oui, c'est vrai, ça me disait vaguement quelque chose, j'ai dit : « Oui, oui, je me souviens : "Qu'est-ce que je peux dire ? Elle est en train de s'éloigner, Qu'est-ce que je peux faire ? Elle dit que c'est fini entre nous" ». »

Et j'ai cherché. je me suis d'abord dit que c'était Stevie Winwood avec le *Spencer Davis Group*. Et j'ai lancé une recherche sur l'un de ces ordinateurs-bases de données qu'on trouve chez les disquaires. Mais ça n'a rien donné. Alors j'ai pensé : c'est lui, mais à l'époque de *Traffic*. Toujours rien. Puis je me suis dit, ce sont les *Zombies*. Ensuite les *Troggs*. Peine perdue ! Et le disque démarre et, à ma stupéfaction, c'est le même Tim Harden qui entonne :

« Que pourrais-je encore ajouter ?

Elle est en train de quitter ce que nous avons vécu ensemble.

Que puis-je faire ? je t'aime toujours,

Ce n'est qu'un rêve,

Comment pouvons-nous nous accrocher à un rêve ? »

Ou la même chose avec les rimes, mais dans une langue étrangère :

« What can I say, she's walking away

From what we've seen

What can I do, still loving you

It's all a dream

How can we hang on to a dream? ».

Le deuil de ma mère, morte il y a six mois, s'effiloche en fin de parcours : l'envie réprimée à tout bout de champ d'allumer des chandelles devient moins pressante. On dit de la période qui s'ouvre pour moi que c'est « le meilleur moment des amours » et ce « meilleur moment » est lui en réalité un deuil à l'envers. Dans le deuil, fin est mis peu à peu à cette présence d'un autre que moi qui avait trouvé à se loger cependant dans mon âme. Le système est purgé de sa partie morte qui a cessé de pouvoir servir, tandis que la partie vivante est intériorisée : on la fait sienne pleinement et pour tout le temps qui nous reste à vivre. Et dans un cas comme celui-ci, c'est exactement l'inverse : nous apprenons à connaître une nouvelle personne entrée dans la sphère dont nous sommes le centre, en conversant avec elle dans des répliques imaginaires, en constituant une réserve de remarques spirituelles anticipées pour des occasions qui se présenteront ou non. Nous nous construisons ainsi petit à petit la familiarité avec l'objet du désir, c'est-à-dire justement l'autre ayant été absorbé au sein de nous-même.

Il faudra peut-être que je fasse un jour aussi mon deuil de Tina. À moins que la chance ne me sourie enfin, et que je connaisse le bonheur de mourir avant que notre amour ne soit mort lui de sa belle mort. Certains s'interrogent candidement pourquoi les hommes se trouvent au fil du temps des femmes de plus en plus jeunes, alors que c'est pour la raison que je viens de dire, qui va en réalité de soi : pour augmenter leurs chances de quitter la scène le premier.

À Vannes, le 1er août 2021

FIN